Tome cinquième. N° 3. 1932

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

Remarques
sur un cas de Névrose obsessionnelle [1]
(L'homme aux rats)

Par S. FREUD

Traduit par Marie Bonaparte et R. Lœwenstein

Les pages qui suivent contiennent : 1° un compte rendu fragmentaire de l'histoire d'un cas de névrose obsessionnelle qui peut être envisagé comme ayant été assez grave, d'après sa durée, d'après les préjudices qu'elle causa à l'intéressé et d'après l'appréciation subjective du malade lui-même. Le traitement de ce cas dura une année et aboutit au rétablissement complet de la personnalité et à la disparition des inhibitions du patient; 2° quelques brèves notions sur la genèse et les mécanismes subtils des phénomènes de compulsion psychique, notions exposées en rapport avec ce cas et étayées sur d'autres cas, analysés auparavant. Ces notions sont destinées à compléter et à continuer mes premiers exposés à ce sujet publiés en 1896 (2).

Ce que je viens de dire nécessite, me semble-t-il, une justification évitant de laisser croire que je tiens moi-même cette façon d'exposer les choses pour irréprochable et exemplaire. En réalité, je suis obligé de tenir compte d'obstacles extérieurs et de difficultés provenant du fond de cette communication. J'aurais voulu pouvoir et avoir le droit d'en dire bien davantage. Je ne peux, en effet, communiquer l'histoire complète du traitement, car elle exigerait l'exposé de détails de la vie de mon patient. L'attention importune

(1) Ce travail : « Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose », a paru en 1909 dans *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, Vol. I, ensuite dans *Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, du Prof^r Dr S. Freud, tome III (Franz Deuticke, Leipzig et Vienne, 1913, 2e édition, 1921). La présente traduction est faite d'après l'édition : *Gesammelte Schriften* (Œuvres complètes de Freud), Vol. VIII.

(2) « Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen ». *Gesammelte Schr.*, V. I.

de la capitale, dont mon activité professionnelle fait tout particulièrement l'objet, m'interdit un exposé entièrement conforme à la vérité. Or, je trouve de plus en plus que les déformations auxquelles on a coutume de recourir sont inefficaces et condamnables. Car si ces déformations sont insignifiantes, elles n'atteignent pas leur but, qui est de préserver le patient d'une curiosité indiscrète, et si elles sont plus considérables, elles exigent de trop grands sacrifices, rendant incompréhensibles les contextes liés justement aux petites réalités de la vie. Il résulte de ce fait un état de choses paradoxal : on peut bien plus facilement dévoiler publiquement les secrets les plus intimes d'un patient, qui le laissent méconnaissable, que décrire les caractères de sa personne les plus inoffensifs et les plus banals, caractères que tout le monde lui connaît et qui révéleraient son identité.

Si je justifie ainsi la forte abréviation que je fais subir à cette histoire de maladie et de traitement, je dispose d'une excuse plus valable encore de n'exposer, des recherches psychanalytiques sur les obsessions, que quelques résultats : j'avoue que je n'ai, jusqu'ici, pas encore réussi à pénétrer et élucider complètement la structure si compliquée d'un cas grave d'obsessions. D'autre part, je ne me croirais pas à même de rendre visible au lecteur, par l'exposé d'une psychanalyse, à travers les strates superposées que parcourt le traitement, cette structure reconnue ou pressentie par l'analyse. Ce sont les résistances des malades et les manières dont elles s'expriment qui rendent cette tâche si malaisée. Cependant, il faut reconnaître qu'une névrose obsessionnelle n'est guère facile à comprendre, et l'est bien moins encore qu'un cas d'hystérie. Au fond, il aurait fallu s'attendre à trouver le contraire. Les moyens dont se sert la névrose obsessionnelle pour exprimer ses pensées les plus secrètes, le langage de cette névrose, n'est en quelque sorte qu'un dialecte du langage hystérique, mais c'est un dialecte que nous devrions pénétrer plus aisément, étant donné qu'il est plus apparenté à l'expression de notre pensée consciente que ne l'est celui de l'hystérie. Avant tout, il manque au langage des obsessions ce bond du psychique à l'innervation somatique, — la conversion hystérique, — que nous ne pouvons jamais suivre par notre entendement.

Et le fait que la réalité ne confirme pas nos prévisions n'est peut-être dû qu'à notre connaissance moins approfondie de la névrose

obsessionnelle. Les obsédés graves se présentent à l'analyse bien plus rarement que les hystériques. Ils dissimulent leur état à leur entourage aussi longtemps qu'ils le peuvent et ne se confient au médecin que lorsque leur névrose a atteint un stade tel que, si on la comparait à une tuberculose pulmonaire, ils ne seraient plus admis dans un sanatorium. Je fais d'ailleurs cette comparaison parce que, dans les cas de névrose obsessionnelle légers ou graves, mais traités à temps, nous pouvons signaler, comme pour cette maladie infectieuse chronique, une série de résultats thérapeutiques brillants.

Dans ces conditions, il ne nous reste qu'à exposer les choses aussi imparfaitement et incomplètement que nous les connaissons et que nous avons le droit de les dire. Les connaissances fragmentaires si péniblement mises au jour et présentées ici sembleront sans doute peu satisfaisantes, mais l'œuvre d'autres chercheurs pourra s'y rattacher, et des efforts communs seront à même d'accomplir une tâche, trop lourde peut-être pour un seul.

I

Fragments de l'histoire de la maladie

Un homme encore jeune, de formation universitaire, se présente chez moi et me raconte que depuis son enfance, et particulièrement depuis quatre ans, il souffre d'obsessions. Sa maladie consiste principalement en *appréhensions* ; il craint qu'il n'arrive quelque chose à deux personnes qui lui sont chères : à son père et à une dame à laquelle il a voué un amour respectueux. Il dit, en outre, éprouver des *obsessions-impulsions*, comme par exemple, de se trancher la gorge avec un rasoir ; il se forme en lui aussi des *interdictions* se rapportant à des choses insignifiantes. A lutter contre ses idées, il a perdu des années et se trouve pour cette raison en retard dans la vie. Des cures qu'il a essayées, aucune ne l'a soulagé, excepté un traitement hydrothérapique dans une maison de santé, près de X... ; et ceci, dit-il, probablement parce qu'il y avait fait la connaissance d'une femme, ce qui lui permit d'avoir des rapports sexuels suivis. Ici, c'est-à-dire à Vienne, il dit n'en avoir pas l'occasion ; il a des rapports rares et à des intervalles irréguliers. Les prostituées le dégoûtent. En général, sa vie sexuelle a été pauvre ; l'onanisme, à

16 ou 17 ans, n'a joué qu'un rôle insignifiant. Sa puissance serait normale ; le premier coït a eu lieu à 26 ans.

Le malade fait l'impression d'un homme intelligent à l'esprit clair. Je l'interroge sur les raisons qui l'amènent à mettre au premier plan des données relatives à sa vie sexuelle. Il répond que c'est là ce qu'il connaît de ma doctrine. Il n'aurait, du reste, rien lu de mes écrits, mais naguère, en feuilletant un de mes livres, il aurait trouvé l'explication d'enchaînements de mots bizarres (1) qui lui rappelèrent tellement ses « élucubrations cogitatives » avec ses propres idées, qu'il résolut de se confier à moi.

a) *Le début du traitement*

Le jour suivant, il consent à respecter la seule condition à laquelle l'engage la cure : dire tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est pénible, même si sa pensée lui paraît *sans importance, insensée* et *sans rapport* avec le sujet. Je lui laisse le choix du thème par lequel il désire commencer. Il débute alors ainsi (2) :

Il a, raconte-t-il, un ami qu'il estime énormément. C'est à lui qu'il s'adresse toutes les fois qu'une impulsion criminelle le hante, et il lui demande si celui-ci le méprise et le trouve criminel. Son ami le réconforte en l'assurant qu'il est un homme irréprochable, probablement habitué dès son enfance à envisager sa vie de ce point de vue là. Un autre homme avait jadis eu sur lui une influence semblable. C'était un étudiant âgé de dix-neuf ans, alors que lui-même en avait quatorze ou quinze. Cet étudiant aurait eu de l'affection pour lui et aurait tellement exalté le sentiment de la propre valeur de notre patient que celui-ci s'était cru un génie. Cet ami devint plus tard son précepteur et changea alors complètement de comportement, le traitant d'imbécile. Notre patient s'aperçut enfin que son précepteur s'intéressait à une de ses sœurs, et ne s'était lié avec lui

(1) *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1905) ; trad. franç. de Jankélivitch. Paris, Payot, 1925.

(2) Rédigé d'après des notes prises le soir, après la séance, et se rapprochant autant que possible des paroles mêmes du malade. Je déconseille aux psychanalystes de noter ce que disent les malades pendant les heures mêmes du traitement ; la distraction de l'attention du médecin nuit davantage aux patients que ne peut le justifier le surcroît d'exactitude apporté à l'exposé des observations.

que pour être reçu dans sa famille. Ce fut le premier grand choc de sa vie.

Et il continue sans transition :

b) *La sexualité infantile*

« Ma vie sexuelle débuta très tôt. Je me rappelle une scène de ma quatrième ou cinquième année (dès l'âge de 6 ans mes souvenirs sont complets), qui surgit en moi clairement des années plus tard. Nous avions une jeune et belle gouvernante, Mlle Pierre (Fräulein Peter) (1). Un soir, elle était étendue sur un divan, en train de lire ; j'étais couché près d'elle. Je lui demandai la permission de me mettre sous ses jupes. Elle me le permit, à condition de n'en rien dire à personne. Elle était à peine vêtue, et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parut singulier. Depuis, j'en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin. Il me souvient encore de l'impatience que j'éprouvais, au bain, à attendre que la gouvernante, dévêtue, entrât dans l'eau (à cette époque, on me permettait encore d'y aller avec mes sœurs et la gouvernante). Mes souvenirs sont plus nets à partir de ma sixième année. Nous avions à ce moment une autre gouvernante, qui était, elle aussi, jeune et jolie, et qui avait des abcès sur les fesses qu'elle avait coutume de presser le soir. Je guettais ce moment pour satisfaire ma curiosité. De même, au bain, bien que Mlle Lina fût plus réservée que la première. (Réponse à une question que je pose : « Non, je ne dormais pas régulièrement dans sa chambre, d'habitude, je couchais chez mes parents. ») Il se souvient d'une scène : « Je devais alors avoir sept ans (2). Nous étions tous assis ensemble : la gouvernante, la cuisinière, une autre domestique, moi et mon frère, plus jeune

(1) Le Dr Alfred Adler, autrefois psychanalyste, souligna un jour, dans une conférence privée, l'importance particulière qu'il faut attacher aux *toutes premières* communications des patients. En voici une preuve. Les paroles d'introduction prononcées par le patient mettent en relief l'influence qu'ont les hommes sur lui, font ressortir le rôle dans sa vie du choix objectal homosexuel et laissent transparaître un autre thème, qui, plus tard, resurgira avec vigueur : le conflit et *l'opposition* entre l'homme et la femme. Il faut rattacher à ce contexte qu'il a nommé cette première belle gouvernante par son nom de famille, lequel est, par hasard, un prénom masculin. Dans les milieux bourgeois de Vienne, on a généralement coutume d'appeler une gouvernante par son prénom, et c'est plutôt celui-ci qu'on garde en mémoire.

(2) Plus tard, il admit la probabilité que cette scène se fût passée un ou deux ans plus tard.

que moi d'un an et demi. J'entendis soudain Mlle Lina dire : « Avec le petit, on pourrait déjà faire ça, mais Paul (moi) est trop maladroit, il raterait certainement son coup. » Je ne me rendis pas clairement compte de ce qu'elle entendait par là, mais j'en ressentis de l'humiliation et me mis à pleurer. Lina essaya de me consoler et me raconta qu'une servante qui avait fait ça avec un petit garçon avait été mise en prison pour plusieurs mois. Je ne crois pas qu'elle ait fait des choses défendues avec moi, mais je prenais beaucoup de libertés avec elle. Lorsque j'allais dans son lit, je la découvrais et la touchais, chose qu'elle me laissait faire tranquillement. Elle n'était pas très intelligente et, apparemment, pas très satisfaite sexuellement. Elle avait vingt-trois ans, et avait déjà eu un enfant, dont le père l'épousa plus tard, de sorte que, maintenant, elle est « Frau Hofrat » (femme d'un conseiller aulique). Je la rencontre encore souvent dans la rue.

A six ans déjà, je souffrais d'érections, et je sais que j'allai un jour chez ma mère pour m'en plaindre. Je sais aussi qu'il m'a fallu, pour le faire, vaincre des scrupules, car j'en pressentais le rapport avec mes représentations mentales et mes curiosités. Et j'eus aussi, à cette époque, pendant quelque temps, l'idée morbide *que mes parents connaissaient mes pensées, et, pour l'expliquer, je me figurais que j'avais exprimé mes pensées sans m'entendre parler moi-même.*

» Je vois là le début de ma maladie. Il y avait des personnes, des bonnes, qui me plaisaient beaucoup et que je désirais violemment *voir nues.* Toutefois, j'avais, en éprouvant ces désirs, *un sentiment d'inquiétante étrangeté* (1), *comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela, et comme si je devais tout faire pour l'empêcher.* (Comme exemple, en réponse à ma question, il me cite la crainte *que son père ne meure.*) » Depuis mon très jeune âge, et durant de longues années, des pensées touchant la mort de mon père me préoccupaient et me rendaient très triste. »

A cette occasion, j'apprends avec étonnement que son père, tout en étant l'objet de ses obsessions actuelles, est mort depuis plusieurs années.

Les phénomènes que notre patient nous décrit, dans la première séance, datant de sa sixième ou septième année, ne sont pas seule-

(1) En allemand : *unheimlich* (*N. d. Tr.*).

ment, comme il le croit, le début de sa maladie, c'est sa maladie même. C'est une névrose obsessionnelle complète, à laquelle ne manque aucune élément essentiel ; c'est en même temps et le noyau et le modèle de sa névrose ultérieure, un organisme élémentaire en quelque sorte, dont seule l'étude peut nous permettre de comprendre l'organisation compliquée de la maladie actuelle. Nous voyons cet enfant sous l'empire d'une composante de l'instinct sexuel, de l'instinct voyeur, dont la manifestation, apparaissant à maintes reprises et avec une grande intensité, est le désir de voir nues des femmes qui lui plaisent. Ce désir correspond à l'obsession ultérieure. Et, si ce désir n'a pas encore le caractère obsessionnel, cela tient à ce que le moi de l'enfant n'est pas encore en contradiction complète avec ce désir, ne le ressent pas encore comme étranger à lui-même. Cependant, il se forme déjà quelque part une opposition à ce désir, puisqu'un affect pénible accompagne régulièrement son apparition (1). Il est évident qu'il existe dans l'âme de ce petit sensuel un conflit ; car, à côté du désir obsédant, se trouve une crainte obsédante, intimement liée à ce désir : toutes les fois qu'il y pense, il est obsédé par l'appréhension qu'il n'arrive quelque chose de terrible. Cette chose terrible revêt, dès cette époque, ce caractère d'imprécision typique qui, dorénavant, ne manquera jamais aux manifestations de la névrose. Toutefois, chez cet enfant, il n'est pas difficile de déceler ce qui se cache derrière cette imprécision. Arrive-t-on à connaître un exemple précis que la névrose obsessionnelle exprime par des généralités vagues, on peut être certain que cet exemple constitue la pensée primitive et véritable que cette généralisation était destinée à cacher. On peut donc reconstituer le sens de l'appréhension obsédante de la façon suivante : « Si j'ai le désir de voir une femme nue, mon père doit mourir. » L'affect pénible prend nettement le caractère d'*inquiétante étrangeté*, et fait naître, à ce moment déjà, des impulsions à faire quelque chose pour détourner le désastre, impulsions semblables aux mesures de défense qui se feront jour plus tard.

Nous avons ainsi : une pulsion érotique et un mouvement de révolte contre elle ; un désir (pas encore obsessionnel) et une appréhension à lui opposée (ayant déjà le caractère obsessionnel) ; un

(1) Je tiens à rappeler qu'on a tenté d'expliquer les obsessions sans tenir compte de l'affectivité.

affect pénible et une tendance à des actes de défense. C'est l'inventaire complet d'une névrose. Il y a même quelque chose de plus, une sorte de *formation délirante* à contenu bizarre : les parents de l'enfant connaîtraient ses pensées, car il les exprimerait sans entendre lui-même ses paroles. Nous ne nous tromperons guère en admettant que cette explication tentée par un enfant comportait un pressentiment vague des phénomènes psychiques étranges que nous appelons inconscients, et dont nous ne pouvons nous passer, pour l'explication scientifique de ces manifestations obscures. « Je dis mes pensées sans m'entendre », cela sonne comme une projection à l'extérieur de notre propre hypothèse, suivant laquelle on a des pensées, sans le savoir ; il y a là comme une perception endopsychique du refoulé.

On le voit clairement : cette névrose infantile élémentaire comporte déjà son problème et son apparente absurdité, comme toute névrose compliquée de l'adulte. Que signifie l'idée de l'enfant que son père doive mourir s'il ressent le désir sexuel en question ? Est-ce tout simplement une absurdité, ou bien y a-t-il moyen de comprendre cette pensée, de saisir en elle le résultat nécessaire de processus et de phénomènes antérieurs ?

Si nous appliquons à cette névrose infantile les connaissances acquises dans d'autres cas, nous devrons supposer que, dans ce cas encore, c'est-à-dire avant la sixième année, eurent lieu des événements traumatisants, des conflits et des refoulement sombrés dans l'amnésie, mais qui laissèrent subsister à titre de résidu le contenu de l'appréhension obsédante. Nous apprendrons plus tard jusqu'à quel point nous sommes à même de retrouver ces événements oubliés, ou de les reconstituer avec un certain degré d'exactitude. Nous voudrions, en attendant, faire ressortir une coïncidence qui n'est probablement pas fortuite : le fait que l'amnésie infantile de notre patient a sa limite supérieure dans la sixième année.

Je connais plusieurs autres cas de névrose obsessionnelle chronique qui débutèrent de même, dans le jeune âge, par de pareils désirs sensuels, accompagnés d'appréhensions sinistres et de tendance à des actes de défense. C'est un début typique, bien que ce ne soit probablement pas là le seul type possible. Un mot encore au sujet des expériences sexuelles précoces du patient, avant de passer à l'exposé de la seconde séance. On ne pourra guère refuser de reconnaître qu'elles n'aient été particulièrement abondantes et effi-

caces. Il en était également ainsi dans tous les autres cas de névrose obsessionnelle que j'ai pu analyser. Ce trait caractéristique : l'activité sexuelle précoce, n'y manque jamais, à l'inverse de ce qui a lieu dans l'hystérie. La névrose obsessionnelle laisse reconnaître bien plus clairement que ne le fait l'hystérie, que les facteurs qui constituent une psychonévrose, ne résident pas dans la vie sexuelle actuelle, mais dans celle de l'enfance. La vie sexuelle actuelle des obsédés peut sembler tout à fait normale à un investigateur superficiel ; souvent même, elle présente bien moins de facteurs pathogènes et de caractères anormaux que celle de notre patient.

c) *La grande appréhension obsédante*

« Je crois que je vais commencer, aujourd'hui, par vous raconter l'événement qui me poussa à venir vous consulter. C'était au mois d'août, pendant les manœuvres à X... Avant ces manœuvres, je me sentais très mal, et j'étais tourmenté par toutes sortes d'obsessions, qui s'apaisèrent, d'ailleurs, dès le début des manœuvres. J'éprouvais un certain intérêt à démontrer aux officiers de carrière que les officiers de réserve étaient capables, non seulement de s'instruire, mais encore de faire preuve d'endurance physique. Un jour, nous fîmes une petite marche avec X... comme point de départ. A une halte, je perdis mon lorgnon, et bien que j'eusse pu facilement le retrouver, je préférai ne pas faire retarder le départ ; j'y renonçai et télégraphiai à mon opticien, à Vienne, en lui demandant de m'en envoyer un autre par retour du courrier. A cette halte, j'étais assis entre deux officiers, dont l'un, un capitaine qui avait un nom tchèque, devait acquérir pour moi de l'importance. Je le craignais jusqu'à un certain point, *car il aimait évidemment la cruauté.* Je ne prétends pas qu'il fût méchant, mais, pendant les repas, il s'était déclaré à plusieurs reprises partisan des peines corporelles, de sorte que j'avais dû le contredire énergiquement. Or, pendant cette halte, nous eûmes une conversation au cours de laquelle le capitaine en question raconta qu'il avait lu la description d'un supplice pratiqué en Orient, particulièrement épouvantable... »

A ce moment, le malade s'interrompt, se lève et me demande de le dispenser de la description des détails. Je l'assure que je n'ai moi-même aucun penchant à la cruauté, que je ne voudrais, certes,

pas le tourmenter, mais que je ne peux le dispenser de choses dont je ne dispose pas. Il pourrait tout aussi bien me demander de lui faire cadeau de deux comètes (1). Vaincre les résistances est une condition du traitement à laquelle nous n'avons pas le droit de nous soustraire. (Je lui avais exposé la conception de la « résistance » au début de cette séance, lorsqu'il avait dit qu'il aurait beaucoup à surmonter pour me faire part de l'événement en question.) Je continuai en lui disant que je ferais tout ce que je pourrais pour lui faciliter son récit, que je tâcherais de deviner ce à quoi il faisait allusion. Voulait-il parler d'empalement ? — Non, ce n'était pas cela. On attache le condamné (il s'exprimait si obscurément que je ne pus deviner de suite dans quelle position on attachait le supplicié), on renverse sur ses fesses un pot dans lequel on introduit des rats, qui se — il s'était levé et manifestait tous les signes de l'horreur et de la résistance, — qui *s'enfoncent*. Dans le rectum, dus-je compléter.

A chaque moment important du récit, on remarque sur son visage une expression complexe et bizarre, expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant l'*horreur d'une jouissance par lui-même ignorée*. Il continue avec beaucoup de difficultés : « A ce moment, mon esprit fut traversé par *l'idée que ceci arrivait à une personne qui m'était chère* (2). » En réponse à une question de ma part, il dit que ce n'était pas lui-même l'exécuteur du supplice, que celui-ci se réalisait d'une manière impersonnelle. Et je devine bientôt que cette « représentation » se rapportait à la dame aimée par lui.

Il interrompt son récit pour m'assurer combien ces pensées lui sont étrangères, combien il les ressent hostiles à sa personne, et combien tout ce qui s'en suit se déroule en lui avec une rapidité extraordinaire. En même temps que l'idée, il y a toujours aussi la « sanction », c'est-à-dire la mesure de défense à laquelle il doit obéir, pour empêcher un tel fantasme de se réaliser. Lorsque le capitaine eut parlé de cet horrible supplice et que les idées surgirent en lui, il aurait réussi encore à se débarrasser des *deux idées*

(1) *Schenken*, en allemand, signifie à la fois dispenser et faire un cadeau. (*N. d. Tr.*)

(2) Il dit : idée ; l'expression plus forte, *désir* ou *appréhension*, est évidemment masquée par la censure. Je ne peux malheureusement rendre l'imprécision caractéristique de son récit.

par sa formule habituelle : « mais » (accompagné d'un geste dédaigneux) et par les paroles qu'il se dit à lui-même : « Voyons, que vas-tu imaginer ? »

Le pluriel (les deux idées) me fit tiquer, de même qu'il a dû rester incompréhensible au lecteur. Car nous n'avons, jusqu'à présent, entendu parler que d'une seule idée, celle de la dame subissant le supplice aux rats. Il dut alors avouer qu'une autre idée avait surgi en lui en même temps que la première, l'idée que le supplice s'appliquait aussi à son père. Etant donné que son père était mort depuis longtemps ,que cette appréhension était par conséquent encore plus absurde que l'autre, il avait essayé d'en différer encore un peu l'aveu.

Le lendemain soir, le capitaine en question lui remit un colis contre remboursement et lui dit : « Le lieutenant A (1) en a acquitté pour toi le montant. Tu dois le lui rendre. » Ce colis contenait le lorgnon que le malade avait commandé par télégramme. A ce moment, se forma en lui une « sanction » : *ne pas rendre l'argent, sinon « cela » arrivera* (c'est-à-dire le supplice aux rats se réaliserait pour son père et pour la dame). Alors surgit en lui, suivant un schéma qu'il connaissait bien, un commandement, une sorte de serment, pour combattre la sanction : *Tu rendras les* 3 *couronnes* 80 *au lieutenant A*, ce qu'il murmura presque.

Deux jours plus tard, les manœuvres prirent fin. Notre patient passa ces deux jours à s'efforcer de rendre à A la petite somme. De plus en plus, contre ses tentatives, se dressaient des difficultés en apparence *indépendantes de lui*. D'abord, il essaya d'effectuer le paiement par l'intermédiaire d'un officier qui allait au bureau de poste. Mais lorsque celui-ci, de retour, lui rendit l'argent en lui disant n'avoir pas rencontré A au bureau de poste, il fut très content. Car ce mode d'exécuter son serment ne le satisfaisait pas, étant donné qu'il ne correspondait pas à la teneur du serment : *tu* dois rendre l'argent à A. Enfin, notre patient rencontra A, mais celui-ci refusa cet argent en observant qu'il n'avait rien avancé pour lui et qu'il ne s'occupait pas de la poste, dont était chargé le lieutenant B. Notre patient fut très déconcerté de ne pouvoir tenir son serment, dont la condition première se trouvait être fausse. Il s'évertua alors à imaginer les procédés les plus étranges : il irait

(1) Les noms sont ici presque indifférents.

avec les deux, A et B, au bureau de poste, là-bas A donnerait à l'employée de la poste les 3 couronnes 80, celle-ci les donnerait à B, et lui, notre patient, rendrait alors, suivant la teneur du serment, les 3 couronnes 80 à A.

Je ne serais pas surpris que le lecteur eût été incapable de suivre ce que je viens d'exposer. L'exposé détaillé que me fit le patient des événements antérieurs à ces jours et de ses réactions à ces événements était lui-même rempli de contradictions internes et paraissait extrêmement confus. Après un troisième récit seulement, je réussis à lui en faire remarquer toutes les obscurités, et à lui dévoiler les paramnésies et les déplacements dont son récit faisait preuve. Je néglige ici les détails dont nous apprendrons bientôt à connaître l'essentiel et voudrais seulement mentionner qu'à la fin de cette seconde séance, il se trouvait dans un état de stupeur et de confusion. A plusieurs reprises, il m'appela « mon capitaine », probablement parce que j'avais fait, au début de la séance, la remarque que je n'étais pas cruel comme le capitaine M. et que je n'avais pas l'intention de le tourmenter inutilement.

Au cours de cette séance, j'appris en outre que, dès le début de ses obsessions, à propos de toutes ses appréhensions antérieures relatives aux malheurs pouvant arriver à des personnes chères, il pensait que les peines devant les frapper les atteindraient, non seulement ici-bas, mais dans l'éternité, l'au-delà. Jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, il avait été très consciencieusement croyant. Depuis, il avait évolué, et était, à l'heure actuelle, libre penseur. Il résolvait cette contradiction par le raisonnement suivant : « Que sais-tu de la vie dans l'au-delà ? Qu'en savent les autres ? Or, comme on ne peut rien savoir, tu ne risques rien, alors, fais-le. » Cet homme, habituellement si intelligent, croyait ce raisonnement impeccable, et utilisait de la sorte l'incertitude de la raison en ce qui concerne ce problème à l'avantage de ses idées religieuses abandonnées.

Au cours de la troisième séance, notre patient achève le récit si caractéristique de ses tentatives pour tenir son serment compulsionnel : Ce soir-là, eut lieu la dernière réunion des officiers, avant la fin des manœuvres. C'est lui qui eut à répondre au toast porté en l'honneur de « ces messieurs de la réserve ». Il parla bien, mais comme en état de somnambulisme, car dans son for intérieur son serment continuait à le tourmenter. Il passa une nuit épou-

vantable ; arguments et contre-arguments luttaient en lui ; l'argument principal était naturellement ce fait que la condition première de son serment : le lieutenant A. aurait avancé de l'argent pour lui, ne correspondait pas à la réalité. Le patient se consolait en se disant que tout n'était pas encore fini, du moment que A. faisait le lendemain, en même temps que lui, une partie du chemin vers P., la station de chemin de fer. Il aurait alors le temps de lui demander un service. Mais il n'en fit rien et laissa A. le quitter. Cependant, il chargea son ordonnance d'aller annoncer à A. sa visite pour l'après-midi. Notre patient arriva à la gare à 9 h. 30, y déposa ses bagages, fit toutes sortes d'emplettes dans la petite ville et se proposait de faire ensuite sa visite à A. Le village où se trouvait ce dernier était à une distance d'une heure environ en voiture de la ville de P. Le trajet en chemin de fer vers l'endroit où se trouvait le bureau de poste en question devait durer trois heures. Il croyait ainsi pouvoir, son plan compliqué réalisé, revenir à temps à P. et y prendre le train du soir pour Vienne. Les pensées qui se contredisaient en notre patient étaient d'une part : Je ne suis qu'un lâche, je veux évidemment éviter l'inconvénient de demander un service à A. et d'être pris pour un fou par lui, c'est pour cela que je veux passer outre mon serment. D'autre part : C'est au contraire une lâcheté que de réaliser ce serment, car je ne veux le faire que pour me débarrasser de mes obsessions. Il me conta que toutes les fois que, chez lui, dans un raisonnement, des arguments contradictoires se contre-balancent, il a coutume de se laisser entraîner par des événements fortuits, comme par des jugements de Dieu. C'est pour cette raison qu'il acquiesça, lorsqu'un porteur, à la gare, lui demanda : « Pour le train de dix heures, mon lieutenant ? » Il partit par conséquent à 10 heures, et avait créé un *fait accompli* (1) qui le soulagea beaucoup. Il se procura aussi, chez un employé du wagon-restaurant, un ticket pour le déjeuner. Au premier arrêt du train, il lui vint à l'esprit qu'il avait encore le temps de descendre, d'attendre le train venant en direction inverse, d'aller à P. et à l'endroit où se trouvait le lieutenant A., de faire avec celui-ci le trajet de trois heures vers l'endroit où était le bureau de poste, etc... Et ce n'est que la promesse donnée à l'employé d'aller déjeuner au wagon-restaurant qui le retint. Mais il n'abandonna pas son projet

(1) En français dans le texte. (*N. d. Tr.*)

et en remit la réalisation au prochain arrêt du train. Cette réalisation, il la différait d'un arrêt à l'autre, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une station où il lui semblait impossible de descendre, à cause de la présence, dans cette ville, de parents à lui. Ainsi, il résolut d'aller jusqu'à Vienne y retrouver son ami, de lui exposer la situation, et, suivant la décision de celui-ci, de retourner à P. par le train de nuit. Et lorsque je doutai qu'il eût la possibilité matérielle de le faire, il m'assura qu'il aurait eu entre l'arrivée de son train et le départ de l'autre un intervalle d'une demi-heure. Arrivé à Vienne, il ne rencontra pas son ami dans le restaurant où il s'attendait à le trouver, n'arriva qu'à onze heures du soir dans l'appartement de celui-ci et lui exposa son cas la nuit même. L'ami fut stupéfait de voir que mon patient doutât encore qu'il s'agît d'obsessions, le tranquillisa, de sorte que celui-ci passa une bonne-nuit, et le lendemain matin alla avec lui envoyer les 3 couronnes 80 à destination du bureau de poste où était arrivé le colis contenant le lorgnon.

Ce dernier détail me permit de démêler les déformations de son récit. Du moment qu'il envoyait le montant après avoir été raisonné par son ami, non pas au lieutenant A. ni au lieutenant B., mais au bureau de poste même, il devait savoir, et avait même dû savoir, avant son départ pour Vienne, que les 3 couronnes 80, il ne les devait *à personne d'autre qu'à l'employée de la poste*. En effet, il s'avéra que mon patient l'avait déjà su avant la sommation du capitaine M. et avant le serment, car il se souvint à présent d'avoir été présenté plusieurs heures avant la rencontre avec le capitaine cruel à un autre capitaine qui lui avait fait part du véritable état des choses. Cet officier lui avait raconté, en entendant son nom, qu'il avait justement été à la poste et que la *demoiselle de la poste* lui avait demandé s'il connaissait un lieutenant H. (c'est-à-dire notre patient) pour lequel était arrivé un colis contre remboursement. Le capitaine ne le connaissait pas, mais l'employée avait dit qu'elle avait confiance en ce lieutenant inconnu et en avancerait elle-même le montant. C'est de cette façon-là que notre patient était entré en possession du lorgnon qu'il avait commandé. Le capitaine cruel se trompait lorsque, en remettant le colis à notre malade, il lui avait enjoint de rendre les 3 couronnes 80 à A. Notre patient devait savoir que c'était une erreur, et, malgré cela, il fit le serment, basé sur cette erreur, serment qui devint une cause de supplice pour lui. Il avait subtilisé à soi-même et à moi, dans son récit, l'existence de cet autre

capitaine et de l'aimable employée de la poste. Cependant, j'avoue que notre mise au point ne rend son comportement que plus absurde et plus incompréhensible encore qu'il ne le paraissait auparavant.

Ayant quitté son ami et rentré dans sa famille, le patient fut à nouveau repris par ses doutes. Car les arguments de son ami ne différaient pas de ceux qu'il s'était donnés à lui-même et il ne se leurrait pas sur la cause de son calme passager, qui n'était dû qu'à l'influence personnelle de son ami. La décision de notre patient d'aller consulter un médecin fut habilement intriquée dans son « délire », et cela de la façon suivante : il avait l'intention de demander au médecin un certificat comme quoi la cérémonie avec A., qu'il avait inventée, était nécessaire à son rétablissement, et il espérait que A. se laisserait certainement déterminer par ce certificat à accepter de lui les 3 couronnes 80. Le hasard, qui fit tomber un livre entre ses mains, dirigea son choix sur moi. Mais il ne fut plus question, chez moi, de ce certificat. Il ne me pria, très raisonnablement, que de le débarrasser de ses obsessions. Plusieurs mois plus tard, lorsque sa résistance fut à son comble, il fut une fois de plus tenté d'aller à P., de trouver le lieutenant A. et de mettre en scène avec celui-ci la comédie de la restitution de l'argent.

d) *Introduction à la compréhension de la cure*

Je prie le lecteur de ne point espérer apprendre immédiatement ce que j'aurai à dire au sujet de cette obsession si étrangement absurde (celle du supplice aux rats). La technique psychanalytique correcte impose au médecin de réprimer sa curiosité et de laisser le patient choisir librement les thèmes qui se succèdent au cours du travail. Je reçus donc, à la quatrième séance, mon patient en lui posant cette question : Par quel sujet allez-vous continuer ?

« J'ai résolu, répondit-il, de vous dire ce que je crois être important et qui me tourmente depuis le début. » Et il se met à me raconter tous les détails de la maladie de son père, qui mourut, il y a de cela neuf ans, d'emphysème. Un soir, mon patient demanda au médecin, croyant qu'il ne s'agissait chez son père que d'une crise, quand tout danger pourrait être considéré comme écarté. « Après-demain soir », lui répondit le médecin. Il ne lui vint pas à l'esprit que son père pût mourir avant ce délai. A onze heures et

demie du soir, il se coucha pour une heure, et, lorsqu'il se réveilla à une heure, son ami, le médecin, lui annonça que son père venait de mourir. Notre patient se reprocha de n'avoir pas assisté à la mort de celui-ci, reproches qui s'accentuèrent lorsque l'infirmière lui apprit que son père avait, ces derniers jours, prononcé son nom, et lui avait demandé, lorsqu'elle s'était approchée du mourant : « Etes-vous Paul ? » Notre patient avait cru s'apercevoir que sa mère et ses sœurs s'étaient fait des reproches semblables ; mais elles n'en parlèrent pas. Cependant, les reproches qu'il se faisait ne furent d'abord pas pénibles, car pendant longtemps le patient ne réalisa pas la mort de son père. Et il lui arrivait souvent, lorsqu'il entendait raconter une histoire amusante, de se dire : « Ça, je vais le raconter à Père. » Son imagination aussi était occupée par l'image du défunt, de sorte que, souvent, lorsqu'il entrait dans une pièce, il s'attendait à le trouver ; quoique n'oubliant jamais le fait de la mort de son père, l'attente de cette apparition fantomatique n'avait aucun caractère terrifiant, au contraire, il la souhaitait très fortement. Ce n'est qu'un an et demi plus tard que se réveilla le souvenir de son manquement, qui se mit à le tourmenter effroyablement, de sorte qu'il se crut un criminel. L'occasion qui déclencha ses remords fut la mort d'une tante par alliance, et sa visite dans la maison mortuaire. A partir de ce moment, il ajouta à sa construction imaginaire une suite dans l'au-delà. Le résultat immédiat de cette crise fut une grave inhibition au travail (1). Il me raconte que, seules alors, l'avaient soutenues les consolations de son ami, qui réfutait toujours ses remords, en les jugeant excessifs et exagérés. Je profitai de cette occasion pour lui donner une première notion de la thérapeuthique psychanalytique. Quand il existe un désaccord entre le contenu d'une représentation et son affect, c'est-à-dire entre l'intensité d'un remords et sa cause, le profane dirait que l'affect est trop grand pour la cause, c'est-à-dire que le remords est exagéré, et que la déduction tirée de ce remords est fausse, par exemple, dans son cas, de se croire un criminel. Le médecin dit au contraire :

(1) Une description plus détaillée de cet événement permit plus tard de mieux comprendre son influence sur notre malade. Son oncle, mari de la morte, s'était écrié : « D'autres hommes se permettent toutes sortes de choses, mais moi, je n'ai vécu que pour cette femme ! » Notre patient supposa que son oncle faisait allusion à son père, et suspecta la fidélité conjugale de ce dernier. Bien que son oncle eut nié énergiquement cette interprétation de ses paroles, leur influence demeura.

non, l'affect est justifié, le sentiment de culpabilité n'est pas à critiquer, mais il appartient à un autre contenu, qui lui est inconnu (*inconscient*) et qu'il s'agit de rechercher. Le contenu de la représentation connu ne s'est introduit à cet endroit que grâce à un faux enchaînement. Toutefois, n'étant pas habitué à sentir en nous des affects intenses sans contenu représentatif, nous en prenons un autre comme succédané, qui y correspond à peu près, ainsi que le fait, par exemple, la police qui, ne pouvant arrêter un malfaiteur, auteur d'un crime, en arrête un autre à sa place. Le faux enchaînement, seul, explique l'impuissance du travail logique contre la représentation obsédante. Je termine en avouant que cette nouvelle conception faisait surgir au premier abord de grandes énigmes : comment le malade pouvait-il, en effet, donner raison à son remords d'être un criminel envers son père, sachant qu'il n'avait jamais rien commis de criminel envers celui-ci ?

Dans la séance suivante, il fait preuve d'un grand intérêt pour mes explications, se permet toutefois de me faire part de quelques doutes : de quelle façon l'explication d'après laquelle le remords, le sentiment de culpabilité avait raison, pouvait-elle avoir une action curative ? — Je réponds que ce n'est pas l'explication même qui a cet effet, mais le fait de retrouver le contenu inconnu auquel se rattache le remords. — « Oui, c'est justement cela que visait ma question. » — Je lui explique brièvement *les différences psychologiques qui existent entre le conscient et l'inconscient*, l'usure que subit tout ce qui est conscient, tandis que l'inconscient reste relativement inaltérable, en lui montrant les antiquités qui se trouvent dans mon bureau. Ces objets proviennent de sépultures dont l'ensevelissement fit que ces objets se sont conservés. Pompéï ne tombe en ruines que maintenant, depuis qu'elle est déterrée. — « Peut-on prévoir avec certitude, me demande le patient, de quelle façon on se comportera envers les pensées retrouvées ? Car l'un arriverait à surmonter le remords, tandis qu'un autre pourrait ne pas y réussir. » — Non, lui dis-je, il est dans la nature de ces choses que l'affect se surmonte pendant le travail même. A l'encontre de ce qui se passe avec Pompéï, qu'on s'efforce de conserver, on veut à tout prix se débarrasser d'idées aussi pénibles. — « Je me suis dit, continue-t-il, qu'un remords ne peut naître que si l'on enfreint les lois morales les plus personnelles, et non pas les lois extérieures. » (Je le lui confirme, en lui faisant remarquer que celui qui n'enfreint que ces

dernières se croit souvent un héros.) « Un pareil phénomène n'est, par conséquent, possible que s'il existe d'emblée une désagrégation de la personnalité. Et je me demande si je vais recouvrer l'unité de ma personnalité. Si tel est le cas, je suis certain de faire bien des choses, plus peut-être que d'autres. » — Je me déclare entièrement d'accord avec sa notion de la désagrégation de la personnalité. Il peut même fondre ces deux couples : l'opposition entre la personnalité morale et le mal en lui d'une part, et l'inconscient opposé au conscient de l'autre. La personnalité morale, c'est le conscient, le mal en nous, c'est l'inconscient (1). — « Je me rappelle, dit-il alors, quoique je me considère comme un homme moral, avoir certainement commis, dans mon *enfance*, des choses qui émanaient de cette autre personnalité. » — A mon avis, fais-je, il a découvert, ce disant, le caractère principal de l'inconscient, c'est-à-dire le rapport de celui-ci avec *l'enfance*. L'inconscient est une partie de notre personnalité qui, dans l'enfance, s'en détache, n'en suit pas l'évolution ultérieure, et qui est pour cette raison *refoulée* : l'inconscient, c'est l'infantile en nous. Les rejetons de cet inconscient refoulé, ce sont les éléments qui entretiennent le penser involontaire, lequel constitue sa maladie. Je dis à mon patient que c'est à lui, maintenant, de découvrir encore un autre caractère de l'inconscient. — « Je ne trouve plus rien d'autre, mais je me demande si l'on peut guérir des troubles ayant existé depuis si longtemps. Et en particulier que peut-on faire contre l'idée de l'au-delà, qui ne peut être refutée par la logique ? » — Je ne nie pas la gravité de son cas, ni l'importance de ses pensées, mais son âge est favorable, et favorable aussi l'intégrité de sa personnalité. J'ajoute une appréciation flatteuse de lui, qui le réjouit visiblement.

Le patient commence la prochaine séance en me racontant un fait de son enfance : Ainsi qu'il l'a déjà dit, depuis l'âge de sept ans il craignait de voir ses parents deviner ses pensées, crainte qu'il conservera toute sa vie. A l'âge de douze ans, il aimait une fillette, la sœur d'un camarade (et à ma question, il répond : « Pas sensuellement, je ne voulais pas la voir nue, elle était trop petite. »). Mais elle n'était pas aussi tendre avec lui qu'il l'aurait souhaité. L'idée lui vint alors qu'elle serait plus affectueuse pour lui s'il lui arrivait

(1) Tout ceci n'est vrai que très approximativement, mais suffit pour une introduction préliminaire.

un malheur ; et la pensée s'imposa à lui que la mort de son père pourrait être ce malheur. Il écarta immédiatement et énergiquement cette pensée. D'ailleurs, il se défend d'admettre la possibilité qu'il eût pu s'agir là d'un « souhait ». Ce n'était, d'après lui, qu'un simple « enchaînement d'idées » (1). — J'objecte : « Si ce n'était pas un souhait, pourquoi vous êtes-vous tellement défendu contre cette idée ? » — « Mais uniquement à cause du fond de cette pensée, que mon père pourrait mourir. » — Je lui fais remarquer qu'il traite cette pensée comme s'il s'agissait d'un crime de lèse-majesté : Seront aussi bien punies les personnes qui diront : « L'Empereur est un âne » ; que celles qui s'expriment de cette façon plus déguisée : « Celui qui dira que l'Empereur..., etc..., aura affaire à moi. » On pourrait d'ailleurs facilement insérer le contenu de sa pensée dans un contexte qui excluerait sa répugnance ; par exemple : « Si mon père meurt, je me suicide sur sa tombe. » Le patient est visiblement frappé, mais n'abandonne pas son opposition, de sorte que je coupe court à la discussion en suggérant que la pensée relative à la mort de son père n'apparaissait pas dans ce cas pour la première fois ; son origine devait être plus ancienne et nous devrons un jour la rechercher. — Le patient me conte alors qu'une seconde fois, six mois avant la mort de son père, une pensée semblable lui avait traversé l'esprit comme un éclair. A cette époque, il était déjà amoureux de la dame en question (2), mais ne pouvait songer à une union pour des raisons pécuniaires. La pensée qui lui était venue à l'esprit était celle-ci : « *Par la mort de mon père, je deviendrai peut-être assez riche pour l'épouser.* » Il alla, en repoussant cette idée, jusqu'à souhaiter que son père ne laissât aucun héritage, afin que cette perte si terrible pour lui ne fût compensée par rien. Une troisième fois, une pareille idée lui vint, mais très atténuée, la veille de la mort de son père : « Je suis sur le point de perdre ce qui m'est le plus cher au monde. » A cela, une pensée s'opposa : « Non, il est une autre personne dont la perte me serait encore plus douloureuse (3). » Il avait été très surpris d'avoir de telles pensées, car il est sûr que jamais il ne souhaitait la mort de son père, au contraire, il ne pouvait que l'appréhender.

(1) De pareilles atténuations verbales ne se contentent pas seulement les obsédés.

(2) Il y avait de cela dix ans.

(3) L'opposition entre les deux personnes chéries : le père et la « dame » est ici réalisée clairement.

Après ces paroles prononcées avec véhémence, je juge utile de lui exposer quelques nouvelles notions théoriques. D'après elles, pareille crainte correspond à un ancien *souhait*, actuellement refoulé ; par conséquent, ces protestations doivent nous laisser supposer l'existence de tendances exactement contraires. Ceci correspond aussi au fait que l'inconscient est l'inverse contradictoire du conscient. Notre patient est très ému, mais très sceptique, et s'étonne qu'un souhait pareil ait pu exister chez lui, son père étant la personne qu'il chérissait le plus au monde. Il ne doute pas un instant qu'il eût renoncé à tout bonheur dans la vie s'il avait pu, par cela, sauver la vie à son père. J'objecte que c'est justement cet amour si intense qui est la condition du refoulement de la haine. A l'égard de personnes indifférentes il réussirait facilement à laisser subsister côte à côte des motifs d'une affection moyenne et d'une égale aversion : s'il était, par exemple, fonctionnaire et qualifiât son chef de bureau de supérieur agréable, mais de juriste mesquin et de juge inhumain. Ainsi, dans Shakespeare, Brutus parle de César : « César m'aimait, et je le pleure ; il fut fortuné, et je m'en réjouis ; il fut vaillant, et je l'en admire ; mais il fut ambitieux, et je l'ai tué (1) ! » Les paroles de Brutus paraissent d'ailleurs étranges, car on se serait figuré l'affection de Brutus pour César plus intense. Pour en revenir au patient, je remarque que, à l'égard d'une personne très proche, par exemple, de sa femme, s'il était marié, il aurait tendance à unifier ses sentiments et négligerait, comme c'est le cas chez tous les êtres humains, les défauts pouvant provoquer son aversion pour elle, qu'il serait aveugle à ses défauts. Or, c'est précisément cet amour intense qui ne permet pas que la haine c'est un grossissement), qui pourtant doit avoir une source, reste consciente. Cependant l'origine de cette haine demeure un problème ; le récit du patient indique l'époque où il craignait que ses parents pussent deviner ses pensées. D'autre part, on peut aussi se demander pourquoi cet amour intense n'avait pas réussi à éteindre la haine, comme c'est habituellement le cas entre des tendances opposées. Il faut admettre que la haine était liée à une cause qui la rendait indestructible. Ainsi, la haine du père est, d'une part, protégée contre la destruction, et, d'autre part, le grand amour pour ce

(1) *Jules César*, scène IX, dans *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, tome 9, trad. : François-Victor Hugo, Paris, Alphonse Lemerre, 1865.

même père l'empêche de devenir consciente. Il ne reste donc à cette haine que l'existence dans l'inconscient dont elle peut pourtant resurgir, par instants, comme un éclair.

Le patient convient que tout cela paraît assez plausible, mais il n'est naturellement pas convaincu du tout (1). Il me demande comment il est possible qu'une pareille idée puisse être intermittente. Elle a surgi pour un instant à l'âge de douze ans, après à l'âge de vingt ans, et réapparaissait, une fois de plus, deux ans plus tard, pour ne plus se montrer depuis. Il ne peut admettre que l'hostilité ait été éteinte dans ces intervalles, et pourtant alors il était sans remords. — « Quand on pose une pareille question, fis-je, c'est que la réponse est toute prête. Il suffit de laisser continuer la personne qui interroge. » Le patient continue, apparemment sans rapport avec ce qui vient d'être dit : « Mon père et moi, nous étions les meilleurs amis ; excepté dans quelques rares domaines où père et fils ont l'habitude de s'éviter (je lui demande à quoi il fait allusion), l'intimité entre nous était plus grande qu'avec mon meilleur ami actuel. Or, la dame en question, celle que j'ai préférée, en pensée, à mon père, je l'aimais beaucoup, mais je n'avais jamais éprouvé pour elle les désirs sensuels qui me hantaient dans l'enfance. En général, mes tendances sensuelles étaient dans l'enfance beaucoup plus fortes qu'à l'époque de la puberté. » — Je lui fais remarquer qu'il vient de donner la réponse attendue. En même temps, il a trouvé le troisième caractère principal de l'inconscient. La source qui alimentait sa haine et avait rendu celle-ci inaltérable était évidemment de l'ordre des *désirs sensuels* ; dans l'assouvissement de ceux-ci son père lui avait paru *gênant*. Un tel conflit entre la sensualité et l'amour filial est absolument typique. Les intervalles auxquels il faisait allusion se sont produits chez lui, parce qu'à la suite d'un épanouissement précoce de sa sensualité, celle-ci subit dès l'abord un affaiblissement si considérable. Et ce n'est que lorsque des tendances amoureuses intenses se furent une fois de plus fait jour chez lui que, de par l'analogie de la situation, cette

(1) Il n'est jamais dans l'intention de telles discussions d'amener la conviction chez le malade. Ces discussions ont pour but d'introduire les complexes refoulés dans le conscient, de provoquer une lutte, dont ils sont l'objet, dans le domaine des processus psychiques conscients et de faciliter l'apparition hors de l'inconscient d'un matériel nouveau. La conviction, le malade ne l'acquiert qu'après avoir retravaillé lui-même le matériel. Tant que la conviction reste chancelante, il faut considérer que le matériel n'est pas épuisé.

hostilité réapparut. Je me fais d'ailleurs confirmer par lui que je ne l'ai dirigé ni sur la voie de l'enfance, ni sur celle de la sexualité, et qu'il y est venu de lui-même. — Le patient continue à m'interroger : « Pourquoi n'aurais-je pas, à l'époque où j'étais amoureux de la dame, tout simplement décidé intérieurement que la gêne à mon amour que représentait mon père ne saurait être mise en balance avec mon affection pour lui ? » — Je réponds qu'il n'est guère possible de tuer quelqu'un *in absentia*. Pour pouvoir prendre une décision comme celle dont il parle, le souhait répréhensible de supprimer le père gênant eût dû apparaître alors chez lui pour la première fois. Or, c'était un souhait *refoulé depuis longtemps*, souhait contre lequel il ne pût se comporter autrement que dans son enfance, partant, qui demeura soustrait à la destruction. Ce souhait (de supprimer le père gênant) a dû naître à une époque où la situation était différente : soit qu'alors il n'aimât pas son père plus que la personne désirée sensuellement, soit qu'il ne fût pas encore capable d'une décision nette, c'est-à-dire dans sa prime enfance, avant l'âge de six ans, avant l'époque où ses souvenirs forment un ensemble continu. Et depuis, cet état de choses se maintient tel quel. — Provisoirement, j'arrête là mon explication.

A la séance suivante, la septième, le patient reprend le même thème. Il ne peut croire avoir jamais souhaité une chose pareille à son père. Il se souvient d'une nouvelle de Sudermann, qui lui a fait une profonde impression, dans laquelle une jeune fille souhaitait la mort de sa sœur malade, pour pouvoir épouser le mari de celle-ci. Elle se suicide par la suite, ne méritant pas de vivre après une pareille ignominie. Il comprend cela très bien et trouve que c'est bien fait pour lui que ses pensées causent sa ruine, il ne mérite pas mieux (1). Je lui fais remarquer que nous connaissons bien ce fait que leurs souffrances procurent aux malades une certaine satisfaction, de sorte qu'ils se défendent partiellement contre la guérison. Et je l'engage à ne pas perdre de vue qu'un traitement comme le nôtre est continuellement accompagné de *résistances* ; je ne cesserai de le lui rappeler.

(1) Ce sentiment de culpabilité est en contradiction évidente avec sa dénégation précédente au sujet de ses souhaits de mort à l'égard de son père. Il s'agit là d'un type fréquent de réaction à une pensée refoulée que le conscient apprend à connaître : la dénégation est immédiatement suivie d'une confirmation indirecte.

Le patient se met alors à me parler d'une action criminelle, action où il ne se reconnaît pas, mais qu'il se souvient pertinemment avoir commise. Et il cite Nietzsche : « *J'ai fait cela* », *dit ma mémoire,* « *je n'ai pas pu faire cela* », *dit ma fierté qui reste implacable. Enfin, c'est ma mémoire qui cède* (1).

« Or, en cela, ma mémoire n'a pas cédé. » — « Précisément, parce que vous tirez une certaine satisfaction de vos remords. » — Il continue : « Avec mon frère cadet (maintenant d'ailleurs je l'aime beaucoup, mais il me donne de grands soucis ; il veut contracter un mariage qui est, à mon avis, une bêtise ; j'avais même eu l'intention d'aller le voir et d'assassiner cette personne pour qu'il ne puisse l'épouser) je me suis souvent battu étant enfant. Mais, à part cela, nous nous aimions beaucoup et étions inséparables, cependant, j'étais évidemment jaloux de lui, car il était plus fort, plus beau que moi, et par conséquent le préféré. » — « Vous m'avez d'ailleurs déjà raconté une scène de jalousie, où Mlle Lina était en jeu. » — « Or, après un événement de ce genre, j'avais certainement moins de huit ans, car je n'allais pas encore à l'école, où je suis entré à huit ans, je fis la chose suivante : nous avions des fusils d'enfants, du système habituel ; je chargeai le mien avec la baguette, et lui dis de regarder dans le canon, qu'il y verrait quelque chose, et lorsqu'il y jeta un regard j'appuyai sur la gachette. Il fut frappé au front et n'eut pas de mal, mais mon intention avait été de lui faire très mal. J'étais hors de moi, me jetai par terre et me demandai comment j'avais pu faire une chose pareille ? Cependant je l'avais faite. » — Je saisis l'occasion de plaider ma cause : « Du moment que vous gardez le souvenir d'une action qui vous est si étrangère, vous ne pouvez nier la possibilité d'une chose semblable à l'égard de votre père, à une époque antérieure, mais dont vous ne gardez plus le souvenir. » — Il me dit alors se rappeler d'autres mouvements de vengeance, à l'égard de la dame pour laquelle il a cependant un amour plein de vénération, et dont il dépeint le caractère d'une manière enthousiaste. « Elle n'aime peut-être pas facilement, dit-il, elle réserve tout son amour pour celui auquel elle appartiendra un jour ; moi, elle ne m'aime pas. Or, quand je le compris, je me mis à imaginer que je deviendrais un jour très riche, que j'épouserais une autre femme, et lui ferais une visite accompagné de ma

(1) *Par delà le bien et le mal,* IV.

femme, pour lui faire de la peine. Arrivé à ce point, ma rêverie tarissait, car je m'avouais que l'autre, ma femme, m'était absolument indifférente ; mes pensées s'embrouillaient et, à la fin, je comprenais que ma femme devait mourir. Dans cette rêverie, je trouve une fois de plus, comme dans mon attentat contre mon frère, ce trait qui me répugne tellement en moi, *la lâcheté* (1). » — Dans la suite de la conversation, je lui fais observer qu'il doit se considérer comme non responsable de ces traits de caractère; toutes ces tendances répréhensibles sont d'origine infantile, correspondent à des rejetons dans l'inconscient, du caractère de l'enfant, pour lequel il ne peut exister, comme il doit le savoir, de responsabilité morale. De l'ensemble des prédispositions de l'enfant l'homme moralement responsable ne se forme qu'au cours de l'évolution (2). Mais mon patient doute que tous ses mauvais instincts aient cette origine. Je lui promets de le lui prouver au cours du traitement.

Le patient fait encore observer que sa maladie s'était beaucoup aggravée depuis la mort de son père. Je lui donne raison, en ce sens que j'admets que le chagrin d'avoir perdu son père est une des sources principales de sa maladie. Ce chagrin a trouvé dans la maladie, pour ainsi dire, son expression pathologique. Tandis qu'un chagrin à la suite de la mort d'une personne proche achève son évolution en un ou deux ans, un chagrin pathologique tel que le sien a une durée illimitée.

Là se termine la partie de l'histoire de la maladie susceptible d'être exposée en détail et de façon suivie. Cet exposé correspond à peu près à la marche de tout le traitement, dont la durée fut de onze mois.

e) *Quelques obsessions et leur traduction*

Les obsessions paraissent soit immotivées, soit absurdes, tout comme la teneur de nos rêves nocturnes. La première tâche qu'elles nous imposent est de leur donner un sens et une place dans le psychisme de l'individu, afin de les rendre compréhensibles et même naturelles. On fait bien de ne jamais se laisser troubler, dans cette

(1) Ce qui s'expliquera plus tard.

(2) Je n'émets ces arguments que pour me prouver une fois de plus leur impuissance. Je ne puis concevoir comment d'autres psychothérapeutes affirment attaquer avec succès des névroses avec de telles armes.

tâche de la traduction des obsessions, par leur apparence d'insolubilité ; les obsessions les plus fantasques et les plus étranges se laissent résoudre si on les approfondit dûment. On trouve la solution cherchée en confrontant les obsessions avec les événements de la vie du patient, c'est-à-dire en examinant à quelle époque apparaît pour la première fois une obsession donnée, et dans quelles conditions elle a coutume de réapparaître. Aussi la recherche de la solution est-elle proportionnellement plus facile lorsqu'il s'agit de trouver le sens d'obsessions qui, comme c'est le cas fréquemment, ne sont pas parvenues à une existence durable. On peut aisément se convaincre que, une fois trouvé le rapport existant entre l'obsession et les événements de la vie du malade, tous les problèmes énigmatiques et intéressants de cette formation pathologique deviennent facilement intelligibles : la signification de l'obsession, le mécanisme de sa formation et les forces instinctives psychiques qui lui correspondent et dont elle provient.

Je commence par un exemple particulièrement transparent : *la compulsion au suicide,* si fréquente chez notre patient et dont l'analyse se fait presque d'elle-même. L'absence de sa dame, qui qui était partie soigner une grand'mère gravement malade, lui fit perdre trois semaines de ses études. « En plein travail, raconte-t-il, l'idée suivante me vint à l'esprit : passe encore, si tu t'ordonnais de passer ton examen à la session la plus proche. Mais que ferais-tu si l'ordre surgissait en toi de te couper la gorge avec un rasoir ? Je compris immédiatement que cet ordre venait d'entrer en vigueur, me précipitai vers l'armoire pour prendre le rasoir, mais je pensai : Non, ce serait trop simple ; va ! et assassine (1) la vieille femme. De terreur, je tombai par terre. »

Le lien rattachant cette obsession aux événements de sa vie se trouve au début du récit. La dame était absente, tandis qu'il s'appliquait énergiquement à préparer son examen, afin de rapprocher le plus possible la réalisation de leur union. Il fut alors pris, pendant son travail, d'une nostalgie de l'absente et se mit à songer aux raisons de cette absence. Alors se produisit en lui ce qui, chez un homme normal, eut pu être un mouvement de colère contre la grand'mère de la dame, et qui pourrait se traduire ainsi : pourquoi cette vieille femme doit-elle tomber malade, juste au moment où

(1) J'ajoute : d'abord.

j'ai tellement envie de voir mon amie ? Il faut supposer chez notre patient quelque chose de semblable, mais de bien plus intense ; un accès de rage inconsciente qui, accompagné de nostalgie, pourrait se traduire par l'exclamation : « Oh ! je voudrais y aller et assassiner cette vieille femme, qui me prive de mon amie. » Ce qui est suivi du commandement : « Tue-toi, pour te punir d'avoir de pareils désirs ». Tout ce processus apparaît à la conscience de l'obsédé, accompagné des affects les plus violents, mais *dans l'ordre inverse* : punition d'abord, et, à la fin, la mention du désir coupable. Je ne crois pas que cet essai d'explication puisse paraître forcé, ou qu'il contienne un grand nombre d'éléments hypothétiques.

Une autre des compulsions fut moins facile à élucider, ses liens avec la vie affective du patient ayant réussi à se dissimuler grâce à leur caractère d'association superficielle, lequel répugne tant à notre pensée consciente. Ce fut une compulsion à un suicide indirect pour ainsi dire, et qui dura quelque temps. Un jour, pendant une villégiature, il eut l'idée qu'il était trop gros et qu'il devait *maigrir*. Il se mit alors à se lever de table avant le dessert, à se précipiter en pleine chaleur d'août, sans chapeau, dans la rue, et à gravir les montagnes en courant, pour s'arrêter, baigné de sueur. L'idée du suicide apparut une fois sans déguisement derrière cette manie de maigrir ; un jour, sur une côte abrupte, se forma en lui l'ordre de sauter en bas, ce qui eût été sa mort certaine. La solution de cette absurde compulsion, le malade ne la trouva que lorsqu'il lui vint à l'esprit, un jour, qu'à cette époque, son amie villégiaturait au même endroit aussi, mais en société d'un cousin anglais qui lui faisait la cour, et dont notre patient était très jaloux. Ce cousin se nommait Richard, et tout le monde l'appelait Dick, comme c'est la coutume en Angleterre. C'est ce Dick qu'il eût voulu tuer (1). Il était, au fond, plus jaloux et plus furieux qu'il ne voulait se l'avouer, et c'est pourquoi il s'imposait, pour se punir, la torture de la cure d'amaigrissement. Si différente que puisse paraître cette compulsion de la précédente, l'ordre direct de se suicider, un trait important leur est commun : leur genèse par réaction à une rage extrêmement violente soustraite au conscient, rage dirigée contre la personne qui trouble l'amour (2).

(1) Dick, en allemand, signifie : gros. (*N. d. Tr.*)

(2) L'utilisation de noms et de mots dans la création de liens entre les pensées inconscientes (tendances et fantasmes), d'une part, et les symptômes,

D'autres obsessions, ayant aussi trait à l'amie du malade, permettent toutefois de distinguer des mécanismes et une origine pulsionnelle différents. Pendant le séjour de la dame à la campagne, il se créa, outre sa manie de maigrir, toute une série d'autres compulsions qui, au moins en partie, se rapportaient directement à elle. Un jour, faisant avec elle une promenade en bateau, un vent très fort s'étant élevé, il dut la forcer à mettre sa cape, car il s'était formé en lui le commandement : *il faut que rien ne lui arrive* (1). Ce fut une sorte de *compulsion à protéger* dont voici d'autres exemples : Une autre fois qu'ils étaient ensemble pendant un orage, se forma en lui la compulsion d'avoir à compter jusqu'à 40 ou 50 entre l'éclair et le tonnerre, sans comprendre pourquoi. Le jour du départ de la dame, notre patient heurta du pied une pierre dans la rue. Il dut l'enlever de la route, ayant songé que, dans quelques heures, la voiture de son amie, passant à cet endroit, pourrait avoir un accident à cause de cette pierre. Mais quelques instants après il se dit que c'était absurde, et il dut retourner remettre la pierre au milieu de la route. Après le départ de la dame, il fut obsédé par une *compulsion à comprendre,* qui le rendit insupportable aux siens. Il s'efforçait de comprendre exactement chaque syllabe de ce qu'on lui disait, comme si, sans cela, un trésor allait lui échapper. Il demandait continuellement : « Que viens-tu de dire ? » Et, lorsqu'on lui répétait la phrase, il prétendait avoir entendu d'abord autre chose et restait insatisfait.

Toutes ces manifestations de sa maladie dépendaient d'un certain événement qui dominait à cette époque ses relations avec la dame. Cet événement avait eu lieu à Vienne, avant son départ à la campagne, lorsqu'il était en train de prendre congé d'elle. Il interpréta un de ses propos comme étant destiné à le désavouer devant les personnes présentes, et il en souffrit beaucoup. Or, à la campagne, ils eurent l'occasion de s'expliquer, et elle put lui prouver que le propos si mal interprété par lui avait été destiné à le sauver du ridicule. Il se sentit de nouveau très heureux après cette explication. L'indication la plus claire de cet incident est contenue dans sa com-

d'autre part, a lieu, dans la névrose obssesionnelle, bien moins souvent et moins brutalement que dans l'hystérie. Cependant, en ce qui concerne le nom de Richard, je me souviens d'un autre exemple tiré d'un cas analysé autrefois. Ce malade, après une dispute avec son frère, se mit à ruminer d'une façon obsessionnelle pour trouver un moyen de se débarrasser de sa fortune, ne voulant plus avoir affaire à de l'argent, etc... Or son frère s'appelait Richard.

(1) Rien qui eût pu être de sa faute à lui, devrons-nous ajouter.

pulsion à comprendre, qui est constituée comme s'il s'était dit : « Après cette expérience, si tu veux éviter des souffrances inutiles, il ne faut plus jamais te méprendre sur le sens de paroles entendues. » Mais cette résolution contient, outre la généralisation de l'événement précité, un déplacement, peut-être à cause de l'absence de l'adorée, déplacement de cette personne si hautement respectée sur toutes les personnes inférieures à elle. D'autre part, cette obsession ne peut être issue uniquement du contentement éprouvé grâce à l'explication de la dame. Elle doit exprimer autre chose encore, car notre malade finit toujours dans cette obsession par douter de l'exactitude de ce qu'on répète.

Ce sont les autres compulsions provoquées par le départ de son amie qui nous mettent sur la trace de l'autre élément recherché. La *compulsion à protéger* son amie ne peut signifier autre chose qu'une réaction — un repentir, une expiation, — à une tendance contraire, donc hostile, dirigée contre elle avant leur explication. La *compulsion à compter* pendant l'orage peut être interprétée, grâce au matériel apporté par le patient, comme étant une mesure de défense contre des appréhensions de danger de mort. Par l'analyse des obsessions mentionnées en premier lieu, nous savons que les tendances hostiles de notre patient sont particulièrement violentes, semblables à des rages folles, et nous trouvons d'autre part que, malgré la réconciliation avec la dame, cette rage contribue encore à former les obsessions. Par sa *compulsion à douter* de ce qu'il entend, il exprime son doute persistant d'avoir bien compris son amie lors de leur explication : il doute par conséquent qu'il faille considérer les paroles de celle-ci comme une preuve d'affection. Le doute, dans sa *compulsion à comprendre*, signifie qu'il doute de l'amour de son amie. Dans cet amoureux, une lutte entre l'amour et la haine, éprouvés pour la même personne, fait rage ; et cette lutte s'exprime d'une façon plastique par un acte compulsionnel à symbolisme si significatif : il enlève la pierre du chemin de son amie pour annuler ensuite ce geste d'amour, en la remettant à sa place, afin que la voiture s'y heurte et que son amie se blesse. Il serait erroné de considérer que la seconde partie de cette compulsion fût inspirée par le sens critique du malade luttant contre ses actes morbides, signification que le malade voudrait lui attribuer. Ce geste, étant accompli compulsivement, trahit par là qu'il faisait aussi partie de l'action morbide, mais qu'il fut déterminé par un

motif contraire à celui qui provoqua la première partie de l'action compulsionnelle.

De tels actes compulsionnels, à deux temps, dont le premier temps est annulé par le second, sont des phénomènes caractéristiques de la névrose obsessionnelle. La pensée consciente du malade se méprend, bien entendu, sur le sens de ces compulsions et leur attribue des motifs secondaires, *elle les rationalise* (1). Leur véritable signification réside dans le fait qu'elles expriment le conflit de deux tendances, contradictoires et d'intensité presque égale, et qui sont, d'après mon expérience, toujours l'opposition entre l'amour et la haine. Ces actes compulsionnels à deux temps ont un intérêt théorique particulier, car ils permettent de reconnaître un type nouveau de formation de symptômes. Au lieu de trouver, comme c'est le cas régulièrement dans l'hystérie, un compromis, une expression pour les deux contraires (tuant pour ainsi dire deux mouches d'un seul coup) (2), les deux tendances contradictoires trouvent ici à se satisfaire l'une après l'autre non sans essayer, bien entendu, de créer entre les deux contraires un lien logique, souvent en dépit de toute logique (3).

Le conflit entre l'amour et la haine se manifesta chez notre patient par d'autres signes encore. A l'époque où il redevint pieux, il inventa des prières qui, peu à peu, arrivèrent à durer une heure et demie, car, à l'inverse de Balaam, il se glissait toujours dans ses formules pieuses des pensées qui les transformaient en leur contraire. Disait-il, par exemple : *que Dieu le protège,* le malin lui soufflait immédiatement un « ne » (4). Un jour, lui vint alors l'idée de

(1) Cf. E. Jones : « Rationalisation in every-day life ». *Journal of Abnormal Psychology,* 1908.

(2) Cf. « Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität (*Gesamtausgabe,* Vol. V).

(3) Un autre obsédé me conta un jour qu'en se promenant dans le parc de Schönbrunn, il avait heurté du pied une branche. Il la lança dans les buissons qui bordaient le chemin. En rentrant, il se mit à craindre que cette branche, dans sa nouvelle position, ne causât un accident à quelque promeneur qui prendrait le même chemin. Il sauta du tramway qui le ramenait, se précipita dans le parc, rechercha l'endroit en question et remit la branche dans sa position primitive. Et cependant, à tout autre qu'à ce malade, il eût été évident que la branche devait être plus dangereuse dans sa position primitive que dans les buissons. La seconde action, celle de remettre la branche sur le chemin, action exécutée de façon compulsionnelle, s'était parée, pour la pensée consciente, de mobiles altruistes empruntés à la première action, celle de jeter la branche dans le buisson.

(4) A comparer avec les mécanismes analogues des pensées sacrilèges involontaires chez certains croyants.

proférer des injures : il espérait que là aussi se glisserait une contradiction. Ce fut là l'explosion de l'intention primitive refoulée par la prière. Dans sa détresse, notre patient supprima les prières et les remplaça par de brèves formules, composées de lettres et syllabes, initiales de diverses prières. Ces formules, il les disait si rapidement que rien ne pouvait s'y glisser.

Le patient me conta un jour un rêve qui contenait l'expression du même conflit, dans son transfert sur le médecin : « Ma mère est morte : il veut venir me faire ses condoléances, mais craint d'avoir, à cette occasion, *ce rire impertinent* qu'il avait eu à maintes reprises dans des occasions de ce genre. Il préfère laisser sa carte en y écrivant *p. c.*, mais ces lettres se transforment, pendant qu'il écrit, en *p. f.* » (1) (*pour condoléances, pour féliciter*).

La nature contradictoire des sentiments envers la dame était trop évidente pour se soustraire entièrement à la perception consciente. Toutefois, de leur caractère compulsionnel nous pouvons conclure que notre patient était dans l'impossibilité de reconnaître l'intensité de ses tendances négatives contre elle. La dame avait repoussé la première demande en mariage que notre patient lui avait faite, dix ans auparavant. Depuis, alternaient des périodes où il croyait l'aimer intensément, avec d'autres où, même consciemment, elle lui était indifférente. Dès que, au cours du traitement, il devait faire un pas pouvant le rapprocher du but de ses désirs, sa résistance se manifestait d'abord par le sentiment de ne pas tellement l'aimer au fond, sentiment qui s'évanouissait d'ailleurs rapidement. Un jour où elle était très malade et alitée, ce qui excitait sa compassion, une pensée surgit en lui à sa vue : il souhaita qu'elle restât toujours étendue ainsi. Il interpréta subtilement ce souhait en déclarant désirer qu'elle fût constamment malade, uniquement afin d'être débarrassé de l'intolérable angoisse d'une récidive possible (2). Parfois, il occupait son imagination à des rêveries qu'il reconnaissait lui-même comme étant des « fantasmes de vengeance », et dont il avait honte. Croyant qu'elle attachait une grande valeur à la situation sociale d'un prétendant, il s'adonnait aux rêveries suivantes : Elle a épousé un haut fonctionnaire, lui-

(1) Ce rêve donne l'explication du rire compulsionnel si fréquent et apparemment si énigmatique, qu'ont certaines personnes à l'occasion d'un décès.

(2) Un autre mobile encore contribuait à la formation de cette obsession : le souhait de la voir sans défense contre ses désirs.

même entre dans la même carrière que ce fonctionnaire et y avance bien plus rapidement, de sorte que celui-ci devient son subordonné. Un jour, cet homme commet une indélicatesse, sa femme se jette aux genoux de notre patient et le supplie de sauver son mari. Il le lui promet, mais il lui dévoile qu'il n'est entré dans cette carrière que par amour pour elle, en prévision d'une pareille éventualité. Maintenant qu'il a sauvé son mari, sa mission est terminée, il donne sa démission.

Dans d'autres rêveries, dans lesquelles par exemple il lui rendait un grand service sans qu'elle sût qui en était l'auteur, il ne voyait que de la tendresse et ne se rendait pas compte de ce que l'origine et la tendance de cette générosité, telle celle du Comte de Monte-Cristo, dans Dumas, étaient une soif de vengeance à refouler. Il avouait cependant être parfois sous l'empire d'impulsions nettes à faire du mal à la femme aimée. Cependant, ces impulsions n'apparaissaient pour la plupart qu'en l'absence de celle-ci, pour disparaître en sa présence.

f) *La cause occasionnelle de la maladie*

Un jour, notre patient mentionna en passant un événement dans lequel je pus reconnaître immédiatement la cause occasionnelle de sa maladie, ou du moins la cause occasionnelle récente de la crise actuelle de celle-ci, déclenchée six ans auparavant et qui durait encore. Le malade lui-même ignorait complètement qu'il venait de raconter un événement important. Il ne pouvait se rappeler avoir jamais accordé une valeur à cet événement, qu'il n'avait d'ailleurs jamais oublié. Cet état de choses réclame une mise au point théorique.

Dans l'hystérie, il est de règle que les causes occasionnelles récentes de la maladie soient oubliées tout comme les événements infantiles à l'aide desquels les événements récents convertissent leur énergie affective en symptômes. Là où un oubli complet est impossible, l'amnésie entame néanmoins les traumatismes récents, ou, pour le moins, les dépouille de leurs parties constituantes les plus importantes. Nous voyons, dans une pareille amnésie, la preuve d'un refoulement accompli. Il en est généralement autrement dans la névrose obsessionnelle. Les sources infantiles de la névrose peuvent avoir subi une amnésie, souvent incomplète ; par contre, les

causes occasionnelles récentes de la névrose sont conservées dans la mémoire. Le refoulement s'est servi, dans ces cas, d'un mécanisme différent, au fond plus simple : au lieu de faire oublier le traumatisme, le refoulement l'a dépouillé de sa charge affective, de sorte qu'il ne reste, dans le souvenir conscient, qu'un contenu représentatif indifférent et apparemment sans importance. La différence entre ces deux formes de refoulement réside dans le processus psychique caché derrière les phénomènes et que nous avons le droit de reconstituer. Quant aux résultats de ces processus, ils sont presque les mêmes, étant donné qu'un souvenir indifférent n'est évoqué que rarement et ne joue aucun rôle dans l'activité psychique consciente. Pour distinguer ces deux formes du refoulement, nous ne pouvons nous servir pour le moment que de l'assertion même du patient : il a la sensation que certains événements il les savait toujours, que d'autres, par contre, il les avait oubliés depuis longtemps (1).

C'est pourquoi il arrive assez souvent que des obsédés, souffrant de remords et ayant rattaché leurs affects à de faux prétextes, font part en même temps au médecin des vraies causes de leurs remords, mais ne soupçonnent même pas que ces remords ne sont que tenus à l'écart de ces causes. Ils disent même parfois avec étonnement, ou comme se vantant, en racontant les événements qui sont les causes véritables de leurs remords : voilà qui ne me touche pas du tout. Il en fut ainsi du premier cas de névrose obsessionnelle, voici de nombreuses années, qui me permit de comprendre cette maladie. Le patient en question, fonctionnaire, un scrupuleux, celui-là même dont j'ai conté l'obsession concernant la branche dans le parc de Schönbrunn, se signala à mon attention par le fait qu'il réglait toujours ses honoraires en billets propres et neufs (à cette époque, il n'y avait, en Autriche, pas encore de pièces d'argent). Un jour, je lui fis remarquer qu'on pouvait reconnaître le fonctionnaire aux billets neufs qu'il recevait de la caisse de l'Etat ; mais il répliqua

(1) Il faut admettre que les obsédés possèdent deux sortes de savoir et de connaissance, et on est également en droit et de dire que l'obsédé « connaît » ses traumatismes et de prétendre qu'il ne les « connaît » pas. Il les connaît, en ce sens qu'il ne les a pas oubliés, mais il ne les connaît pas, ne se rendant pas compte de leur valeur. Il n'en est souvent pas autrement dans la vie courante. Les sommeliers qui servaient Schopenhauer, dans l'auberge qu'il avait coutume de fréquenter, le « connaissaient » dans un certain sens, à une époque où il était inconnu à Francfort comme ailleurs, mais ils ne le « connaissaient » pas dans le sens que nous attachons aujourd'hui à la « connaissance » de Schopenhauer.

que ces billets n'étaient nullement neufs, qu'il les faisait repasser à la maison. Car il se serait fait scrupule de donner à qui que ce fût des billets sales, couverts des microbes des plus dangereux et pouvant être nuisibles à qui les touchait. A cette époque, je pressentais déjà vaguement les rapports existant entre les névroses et la vie sexuelle : ainsi osai-je, un autre jour, questionner mon patient sur ce sujet. « Oh, dit-il, d'un ton léger, là tout est en ordre, je ne me prive guère. Dans bien des maisons bourgeoises je joue le rôle d'un bon vieil oncle, et j'en profite pour inviter de temps en temps une jeune fille de la maison à une partie de campagne. Je m'arrange alors pour manquer le dernier train et être obligé de passer la nuit à la campagne. Je prends alors deux chambres à l'hôtel, je suis très large ; et lorsque la jeune fille est au lit, je viens chez elle et la masturbe. » — Mais, ne craignez-vous pas, rétorquai-je, que vous puissiez lui nuire en touchant ses organes avec des mains sales ? » — Il se mit en colère : « Nuire ? Mais comment cela peut-il lui nuire ? Cela n'a encore nui à aucune d'entre elles, et toutes elles se laissaient volontiers faire ! Plusieurs d'entre elles sont mariées maintenant, et cela ne leur a pas nui ! » — Il prit très mal ma remarque, et ne revint plus. Je ne pus m'expliquer le contraste entre ses scrupules concernant les billets de banque et son manque de scrupules à abuser des jeunes filles à lui confiées que par un *déplacement* de l'affect du remords. La tendance de ce déplacement était très claire : s'il avait laissé le remords rester là où il aurait dû être, il eut dû renoncer à une satisfaction sexuelle vers laquelle il était poussé probablement par de violentes déterminantes infantiles. Il obtenait ainsi par ce déplacement un considérable *bénéfice de la maladie*.

Il me faut à présent décrire de façon circonstanciée la cause occasionnelle de la névrose de notre patient dont il a été question plus haut. Sa mère avait été élevée chez des parents éloignés, une riche famille de gros industriels. C'est en se mariant que son père avait été employé dans cette maison, de sorte qu'il n'était arrivé à sa situation de fortune, assez considérable, que grâce à son mariage. Par des taquineries entre les époux, qui vivaient d'ailleurs dans une parfaite entente, notre patient apprit que son père, quelque temps avant de connaître sa mère, avait courtisé une jeune fille d'une famille modeste, pauvre mais jolie. Tel est le prologue. Après la mort de son père, sa mère lui dit un jour qu'elle avait parlé

à ses riches parents de son avenir à lui et qu'un de ses cousins avait consenti à lui donner en mariage une de ses filles dès qu'il aurait terminé ses études ; des relations d'affaires avec cette importante maison lui offriraient ainsi de brillantes perspectives pour son avenir professionnel. Ce plan de sa famille réveilla en lui ce conflit : devait-il rester fidèle à son amie pauvre ou bien suivre les traces de son père et épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu'on lui destinait ? Et c'est ce conflit-là, conflit, au fond, entre son amour et la volonté persistante de son père, qu'il résolut en tombant malade ; ou plus exactement par la maladie, il échappa à la tâche de résoudre ce conflit dans la réalité (1).

Nous trouvons une preuve de la justesse de cette conception dans ce fait que le résultat principal de sa névrose fut une inhibition au travail, qui retarda de plusieurs années la terminaison des études de notre malade. Mais ce qui résulte d'une névrose en constituait l'intention : le résultat apparent d'une névrose en est, en réalité, la cause, le mobile pour tomber malade.

Mon explication commença, bien entendu, par n'être pas agréée par le malade. Il dit ne pouvoir reconnaître une pareille influence à ce projet de mariage, qui ne lui fit, à l'époque, pas le moindre effet. Au cours du traitement, il dut cependant se convaincre, par une voie singulière, de la justesse de ma supposition. Il revécut comme une chose nouvelle et actuelle, grâce à un fantasme de transfert, ce qu'il avait oublié de son passé ou ce qui ne s'était déroulé en lui qu'inconsciemment. D'une période du traitement, obscure et difficile, il résulta qu'il avait pris pour ma fille une jeune fille rencontrée un jour dans l'escalier de ma maison. Elle lui plut, il s'imagina que j'étais si aimable et si extraordinairement patient avec lui parce que je souhaitais la lui voir épouser, et il éleva au niveau qui lui convenait la richesse et la distinction de ma famille. Mais l'amour indestructible pour la dame luttait en lui contre cette tentation. Après m'avoir adressé les pires injures, et surmonté nombre de résistances des plus opiniâtres, il ne put se soustraire à l'effet convaincant de l'analogie complète entre les imaginations du transfert et la réalité de naguère. Je reproduis ici un des rêves de cette période du traitement, pour montrer dans

(1) Il est à remarquer que la fuite dans la maladie lui fut rendue possible grâce à l'identification à son père. Et celle-ci permit la régression des affects aux vestiges de l'enfance.

quel style ses sentiments s'exprimaient : *Il voit ma fille devant lui, mais elle a deux sous en crotte à la place des yeux.* Pour tous ceux qui connaissent le langage du rêve, la traduction de celui-ci sera facile : *il épouse ma fille, non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent.*

g) *Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats*

Un fil reliait cette cause occasionnelle de la névrose adulte à l'enfance de notre patient. Il se trouvait dans une situation, par laquelle, d'après ce qu'il savait ou supposait lui-même, avait passé son père avant son mariage ; il pouvait donc s'identifier à celui-ci. Le père défunt intervenait d'une autre façon encore dans la maladie actuelle du patient. Son conflit morbide était, en effet, essentiellement une lutte entre la persistance de la volonté paternelle et ses propres sentiments amoureux. Tenons-nous compte des communications faites par le malade au cours des premières séances du traitement, nous devrons supposer que cette lutte était très ancienne, et avait dû commencer dès l'enfance.

Le père de notre patient avait été, d'après tous les renseignements, un excellent homme. Avant de se marier, il avait été sous-officier, et il gardait comme vestige de cette période de sa vie une franchise militaire et une prédilection pour les expressions crues. En plus des vertus qu'on a l'habitude d'attribuer à tous les morts, il se distinguait par un humour cordial et une bienveillante indulgence envers ses semblables ; et le fait qu'il pût parfois être emporté et violent n'est certainement pas en contradiction avec tout son caractère, au contraire, ne fait que le compléter. Ces violents emportements étaient parfois la cause de cruels châtiments subis par les enfants, quand, petits, ils étaient turbulents. Lorsque les enfants furent plus grands, il se distingua des autres pères en ce sens que, loin d'essayer de s'imposer comme une autorité sacrée, il portait à la connaissance de ses enfants les petits malheurs et les petites erreurs de sa vie. Notre patient n'exagère certainement pas lorsqu'il dit que lui et son père avaient été les meilleurs amis du monde, excepté en ce qui concerne un certain point (v. p. 342). Et c'est bien là le seul point qui fut cause de ce que notre patient, dans l'enfance, avait été hanté, avec une intensité démesurée et peu commune, par l'idée de la mort de son père (p. 327), de ce que de

telles pensées apparaissaient dans le contenu de ses obsessions infantiles, et de ce qu'il avait pu souhaiter la mort de ce père, afin qu'une certaine petite fille, émue par la pitié, devînt plus tendre envers lui (p. 339).

Il n'est pas douteux qu'au domaine de la sensualité père et fils ne fussent séparés par quelque chose et qu'à l'évolution précoce du fils, le père n'eût été un obstacle. Plusieurs années après la mort de son père, lorsque le fils éprouva, pour la première fois, la satisfaction sexuelle du coït, une pensée surgit en lui : « Mais c'est magnifique ; pour éprouver cela, on serait capable d'assassiner son père ! » Voilà qui est en même temps un écho et une explication de ses obsessions infantiles. D'ailleurs, peu avant sa mort, le père avait nettement pris position contre les sentiments qui, ultérieurement, devaient jouer chez notre patient un rôle prépondérant. Le père s'était aperçu que le fils recherchait la société de cette dame, lui avait déconseillé de trop s'engager et lui avait dit qu'il faisait une bêtise qui ne pourrait que le rendre ridicule.

A ces données tout à fait sûres, viennent s'ajouter des faits relevant de l'activité masturbatoire de notre client. Dans le domaine de la masturbation, il existe une contradiction entre les opinions des médecins et celles des malades, contradiction qui n'a pas encore été mise en valeur. Les malades sont tous d'accord pour prétendre que l'onanisme, par lequel ils entendent la masturbation de la puberté, est la racine et la source première de tous leurs maux. Les médecins, eux, ne savent généralement pas ce qu'ils doivent en penser, mais influencés par le fait que la plupart des hommes normaux se sont masturbés pendant quelque temps, au moment de la puberté, ils ont, dans la majorité des cas, tendance à considérer que les explications des malades à ce sujet sont très exagérées. Cependant je suis d'avis de donner, là aussi, plutôt raison aux malades qu'aux médecins. Les malades pressentent ici une vérité que les médecins risquent de ne pas voir. Certes, il n'en est pas comme les malades eux-mêmes veulent l'entendre ; la masturbation de la puberté, qui est un phénomène presque général, ne saurait être rendue responsable de tous les troubles névrotiques. La thèse des malades nécessite une interprétation. Cependant, l'onanisme de la puberté n'est en réalité pas autre chose que la réédition de l'onanisme infantile, onanisme qu'on avait jusqu'à présent négligé, et qui atteint généralement une sorte de point culminant entre trois

et cinq ans. Or, cet onanisme infantile est en réalité l'expression la plus nette de la constitution sexuelle de l'enfant dans laquelle, nous aussi, nous cherchons à voir l'étiologie des névroses ultérieures. De sorte que nous devons dire que les névrosés accusent au fond, sous ce travestissement, leur propre sexualité infantile, et, en cela, ils ont tout à fait raison. Par contre, le problème de l'onanisme est insoluble, si l'on considère la masturbation comme une entité clinique et qu'on oublie qu'elle sert à la décharge des composantes sexuelles les plus diverses et des fantasmes alimentés par celles-ci. La nocivité de l'onanisme n'est que dans une faible mesure autonome, c'est-à-dire déterminée par sa nature propre. En majeure partie, cette nocivité de la masturbation coïncide avec la valeur pathogène de la sexualité elle-même. Si tant de personnes supportent sans dommage l'onanisme, c'est-à-dire une certaine mesure de cette activité, il en découle que, chez eux, la constitution sexuelle et l'évolution de la vie sexuelle a permis l'exercice de cette fonction, dans les conditions morales et sociales qu'impose la civilisation (1), tandis que d'autres réagissent par la maladie à une constitution sexuelle défavorable ou à une évolution troublée de leur sexualité, c'est-à-dire que ces derniers ne peuvent réaliser sans inhibitions ou formations substitutives la répression et la sublimation de leurs composantes sexuelles.

Or, notre patient avait eu un comportement très particulier en ce qui concernait la masturbation : chez lui la masturbation de la puberté n'avait pas existé, il aurait eu par conséquent, selon certaines conceptions, le droit de rester libre de toute atteinte de névrose. Par contre, dans sa vingt et unième année, *peu après la mort de son père,* l'impulsion à l'onanisme apparut chez lui. Après chaque satisfaction masturbatoire il se sentait très honteux. Et il y renonça bientôt entièrement. Depuis, l'onanisme ne réapparaissait chez lui qu'à des occasions rares et très singulières. « Ce sont surtout, dit-il, des moments de ma vie ou des passages de livres particulièrement beaux qui provoquaient la masturbation. Ainsi, par exemple, lorsque j'entendis, par un bel après-midi d'été, dans la ville intérieure, le beau son de cor d'un postillon qui souffla jusqu'à ce qu'un agent de police le lui interdît en invoquant un règlement.

(1) Cf. *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* trad. franç. Reverchon, Paris, Gallimard, 1925.

Et une autre fois, lorsque je lus dans *Dichtung und Wahrheit*, de Gœthe, comment ce dernier, encore jeune homme, se libéra dans un mouvement de tendresse d'une malédiction qu'avait exprimée une femme jalouse, malédiction qui devait frapper celle qu'il baiserait sur la bouche. Gœthe s'était, pendant longtemps, laissé retenir superstitieusement par cette malédiction ; à ce moment-là, il brisa cette chaîne et embrassa de tout son cœur sa bien aimée. »

Mon patient n'était pas peu étonné d'avoir eu l'impulsion à se masturber justement à des moments si beaux et si exaltants. Je lui fis remarquer le trait commun à ces deux exemples : l'interdiction et le fait d'agir à l'encontre d'un commandement.

Son singulier comportement, à l'époque où il préparait un examen, faisait partie du même contexte : il se plaisait alors à imaginer que son père était encore vivant et pourrait rentrer d'un moment à l'autre. Il s'était arrangé alors pour travailler de nuit. Entre minuit et une heure, il s'interrompait, ouvrait la porte d'entrée, comme si son père s'y tenait, rentrait et contemplait son pénis dans la glace de l'entrée. Ces étranges manœuvres ne peuvent être comprises que si l'on admet qu'il se comportait alors comme s'il attendait la visite de son père à l'heure des esprits. Du vivant de son père, notre patient avait été un étudiant plutôt paresseux, ce qui avait souvent chagriné celui-ci. Maintenant, son père pouvait être content de son fils, s'il revenait sous forme d'esprit et le trouvait en train de travailler. Mais son père ne se serait certainement pas réjoui en voyant ses autres gestes : de cette manière, notre patient s'insurgeait contre lui. Le malade exprimait ainsi côte à côte, par ses actes compulsionnels incompréhensibles, les deux faces de son sentiment à l'endroit de son père, comme plus tard, par ses actes compulsionnels au sujet de la pierre sur la route, il exprimait son double sentiment envers l'amie aimée.

Me basant sur ces signes et sur d'autres analogues, j'osai lui faire part de l'hypothèse d'après laquelle il aurait commis, vers l'âge de six ans, quelque méfait d'ordre sexuel en rapport avec la masturbation et aurait été sévèrement châtié par son père. Ce châtiment, tout en mettant fin à la masturbation, aurait laissé subsister en lui, contre son père, une rancune ineffaçable et aurait donné à tout jamais à son père le rôle de celui qui trouble et gêne la vie sexuelle de son fils. (Cf. les suppositions semblables dans une des premières séances, p. 342.) A ma grande surprise, le patient me dit alors qu'un

événement de ce genre lui avait été, à maintes reprises, conté par sa mère, et que s'il ne l'avait pas oublié, c'était certainement parce que des faits étranges s'y rattachaient : lorsqu'il était encore très petit (l'âge précis pourrait encore se retrouver grâce à la coïncidence de la maladie mortelle d'une de ses sœurs plus âgée), il avait commis quelque méfait que son père avait puni par des coups. Le petit se serait alors mis dans une rage terrible et aurait injurié son père pendant que celui-ci le châtiait. Mais ne connaissant pas encore de jurons, l'enfant lui aurait crié toutes sortes de noms d'objets, tels que : « Toi lampe, toi serviette, toi assiette, etc.... » Le père, bouleversé par cette explosion intempestive, s'arrêta net et s'exclama : « Ce petit-là deviendra ou bien un grand homme ou bien un grand criminel (1). » Notre patient est convaincu que cette scène avait produit sur lui, ainsi que sur son père, une impression durable. Son père ne l'avait plus jamais battu. Quant à lui-même, il rend cette scène responsable d'une certaine modification de son caractère : par crainte de la violence de sa propre rage, il était devenu lâche. Il avait eu d'ailleurs, toute sa vie, une peur terrible des coups et se cachait, plein d'horreur et d'indignation, quand un de ses frères ou sœurs était battu.

Sa mère, auprès de laquelle il s'informa à nouveau, confirma le récit et ajouta que le patient, âgé à ce moment de trois ou quatre ans, avait mérité ce châtiment puisqu'il avait *mordu* quelqu'un. Elle ne se rappelait pas autre chose ; à son avis, il était possible que le petit eût mordu sa bonne d'enfant ; il n'était pas question dans le récit de la mère d'un caractère sexuel du méfait (2).

(1) L'alternative était incomplète : le père n'avait pas songé à l'issue la plus fréquente de passions aussi précoces : la névrose.

(2) On a souvent affaire, dans les psychanalyses, à de tels événements de la première enfance, où l'activité sexuelle infantile semble atteindre son point culminant, et trouve souvent une fin catastrophique, grâce à un accident ou à un châtiment. Ces événements s'annoncent, comme une ombre, dans les rêves, ils deviennent souvent si distincts qu'on croit pouvoir les saisir d'une façon palpable, mais malgré cela ils échappent à un éclaircissement définitif, et si on procède sans habileté ni prudence particulière, on ne peut arriver à décider si une pareille scène a réellement eu lieu. Pour trouver la voie de l'interprétation, il faut tenir compte de ce fait qu'on peut retrouver, dans l'imagination inconsciente du patient, plus d'une version de pareilles scènes, parfois des versions très diverses. Pour éviter une erreur dans l'appréciation de la réalité, on doit se rappeler que les « souvenirs d'enfance » des hommes ne sont fixés qu'à un âge plus avancé (le plus souvent à l'époque de la puberté), et qu'ils subissent alors un processus de remaniement compliqué, tout à fait analogue à celui de la formation des légendes d'un peuple sur ses origines. On peut reconnaître clairement que l'adolescent cherche *à effacer*, par ses fantasmes concernant sa

La valeur de cette scène infantile étant discutée dans la note en bas de la page, je ferai remarquer ici que l'apparition du souvenir de cette scène d'enfance ébranla mon patient, qui jusqu'alors ne pouvait croire qu'il eût eu des sentiments de rage envers son père, sentiments s'étant formés à une « époque préhistorique » de sa vie et devenus latents par la suite. Certes, je m'étais attendu à un effet plus grand encore, car cet événement lui avait été raconté si souvent par son père lui-même qu'on ne pouvait guère douter de sa réalité. Or, avec une faculté de fausser la logique qui surprend toujours chez les obsédés souvent si intelligents, il opposait à la valeur probante de ce récit le fait de ne pas se rappeler lui-même cet événement. Il fallut qu'il se convainquît, par la voie douloureuse du transfert, que ses rapports avec son père impliquaient véritablement ces sentiments inconscients. Aussi finit-il bientôt par m'injurier dans ses rêveries et associations, moi et les miens, de la façon la plus grossière et ordurière, cependant que consciemment il n'éprouvait pour moi que le plus grand respect. Son comportement, pendant qu'il me faisait part de ses injures, était celui d'un désespéré : « Comment pouvez-vous supporter, Monsieur le Professeur, disait-il, de vous laisser ainsi injurier par le sale type que je suis ? Il faut que vous me mettiez à la porte ; je ne mérite pas mieux. » En disant

première jeunesse, *le souvenir de son activité auto-érotique.* Il y arrive en élevant au niveau de l'amour objectal les traces laissées par l'auto-érotisme, tout comme le fait le véritable historien qui tâche d'envisager le passé dans la lumière du présent. De là la quantité d'attentats sexuels et de séductions imaginés dans ces fantasmes, tandis que la réalité se borna à une activité auto-érotique stimulée par des caresses et des punitions. De plus, on s'aperçoit que ceux qui se forgent des fantasmes sur leur enfance *sexualisent leurs souvenirs,* c'est-à-dire qu'ils relient des événements banals à leur activité sexuelle et étendent sur eux leur intérêt sexuel, tout en suivant probablement par là des traces de contextes véritablement existants. Tous ceux qui se souviennent de l' « *Analyse d'une phobie chez un garçon de cinq ans* », que j'ai publiée, comprendront qu'il n'est pas dans mon intention de diminuer, par les remarques précédentes, l'importance de la sexualité infantile et de la réduire à l'intérêt sexuel existant lors de la puberté. Mon intention est seulement de donner des directives techniques pour la solution des fantasmes destinés à fausser l'image de l'activité sexuelle infantile proprement dite.

Il est rare de se trouver, comme chez notre patient, dans l'heureuse situation de pouvoir établir indubitablement, grâce au témoignage d'une personne adulte, les faits qui avaient servi de base aux fantasmes concernant l'enfance. Cependant le témoignage de la mère de notre patient laisse entrevoir là plusieurs possibilités. Il peut tenir à sa propre censure qu'elle ait omis de préciser la nature sexuelle du méfait commis par son enfant, censure qui tend à éliminer chez tous les parents l'élément sexuel du passé de leurs enfants. Mais il est possible aussi que l'enfant ait été réprimandé par sa bonne ou par sa mère, même pour une inconduite banale alors dépourvue de caractère sexuel, et qu'il

cela, il se levait du divan et courait à travers la pièce, comportement qu'il expliquait d'abord par le scrupule qu'il éprouvait à me dire des choses aussi épouvantables, tout en restant tranquillement étendu. Mais, bientôt, il en trouva lui-même la véritable explication : il s'éloignait par crainte d'être frappé par moi. Lorsqu'il lui arrivait de me dire ses pensées injurieuses, tout en restant couché, il se conduisait comme si, dans une épouvantable angoisse, il voulait se protéger contre un terrible châtiment : il cachait sa tête dans ses mains, couvrait sa figure de ses bras, s'enfuyait brusquement, les traits douloureusement crispés, etc... Il se souvenait que son père avait été violent et que, dans sa colère, il ne savait parfois pas où s'arrêter. Dans cette école de souffrances que fut le transfert pour ce patient, il acquit peu à peu la conviction qui à toute personne étrangère à ces événements se fût imposée sans aucune difficulté, l'existence inconsciente de sa haine pour son père. C'est alors que fut libre l'accès à la solution de l'obsession aux rats. Et quantité de faits réels, qu'il avait omis de raconter jusqu'alors,

ait eu une réaction violente que son père punit. A la bonne ou à toute autre personne subalterne, l'imagination substitue dans ces fantasmes régulièrement le personnage plus distingué de la mère. Toujours est-il qu'en approfondissant les rêves de notre patient relatifs à ces événements, on trouvait chez lui les signes les plus nets d'une sorte de création imaginative dans le genre d'un poème épique, dans laquelle les désirs sexuels envers sa mère et sa sœur, de même que la mort prématurée de cette dernière, étaient mises en rapport avec le châtiment par le père du petit héros. Je ne réussis pas à défaire, fil à fil, tout ce tissu de revêtement imaginatif ; c'est précisément le succès thérapeutique qui s'y opposa. Le patient était rétabli, et il fallait qu'il s'attaquât aux nombreux problèmes que lui posait la vie, problèmes par trop longtemps restés en suspens, et dont la solution n'était pas compatible avec la continuation du traitement. Je prie donc le lecteur de ne pas me faire grief de cette lacune dans l'analyse. L'investigation scientifique par la psychanalyse n'est aujourd'hui encore qu'un résultat secondaire des efforts thérapeutiques ; c'est pourquoi le rendement scientifique est souvent le plus grand précisément dans des cas traités sans succès.

La vie sexuelle infantile consiste en une activité auto-érotique des composantes sexuelles prédominantes, dans des traces d'amour objectal, et dans la formation de ce complexe qu'on serait en droit d'appeler *le complexe nodal des névroses*. Ce dernier comprend les premiers émois de tendresse ou d'hostilité envers les parents, frères et sœurs, le plus souvent après que la curiosité de l'enfant a été éveillée par la naissance d'un frère ou d'une sœur. Le fait que l'on forme généralement les mêmes fantasmes concernant sa propre enfance, indépendamment de ce que la vie réelle y apporte, s'explique par l'uniformité des tendances contenues dans ce complexe, et par la constance avec laquelle apparaissent ultérieurement les influences modificatrices. Il appartient essentiellement au *complexe nodal* de l'enfance que le père y assume le rôle de l'ennemi au domaine sexuel, de celui qui gêne l'activité sexuelle auto-érotique, et, dans la grande majorité des cas, la réalité contribue largement à la formation de cette situation affective.

furent mis ainsi, en pleine cure, à notre disposition pour permettre de reconstituer le contexte.

Dans l'exposé de ces faits, je vais autant que possible abréger et résumer. La première énigme fut évidemment celle des réactions pathologiques si violentes et de l'excitation de notre patient aux deux choses que lui avait communiquées le capitaine tchèque : quand il l'avait invité à rendre l'argent au lieutenant A., puis lorsqu'il lui avait fait le récit relatif aux rats. Il fallait admettre qu'il s'agissait là d'une « sensibilité complexuelle », et que, par ces phrases, des points hypersensibles de l'inconscient du malade avaient été touchés violemment. Il en était ainsi : notre patient, comme toutes les fois qu'il faisait une période militaire, s'identifiait alors inconsciemment à son père, qui avait été lui-même, pendant plusieurs années, militaire et avait eu l'habitude de raconter bien des faits de cette époque de sa vie. Or, le hasard, qui peut contribuer à la formation d'un symptôme, comme les termes mêmes d'une phrase à la formation d'un mot d'esprit, avait voulu qu'une petite aventure de son père eût de commun avec les paroles du capitaine un élément important. Son père avait, dans le temps, perdu au jeu une petite somme d'argent dont il avait la garde, en tant que sous-officier (*Spielratte*) (1), et aurait eu de gros ennuis si un camarade ne la lui avait avancée. Après avoir quitté la carrière militaire, et après qu'il fut devenu un homme fortuné, il rechercha ce camarade serviable, mais ne le retrouva pas. Notre patient n'était même pas sûr qu'il eût jamais réussi à rembourser cet argent : le souvenir de ce péché de jeunesse de son père lui était désagréable, parce que son inconscient était plein de critique hostile à l'égard du caractère de celui-ci. Les paroles du capitaine : « Il faut que tu rendes au lieutenant A. les 3 couronnes 80 », étaient pour le fils comme une allusion à la dette que le père n'avait pas payée.

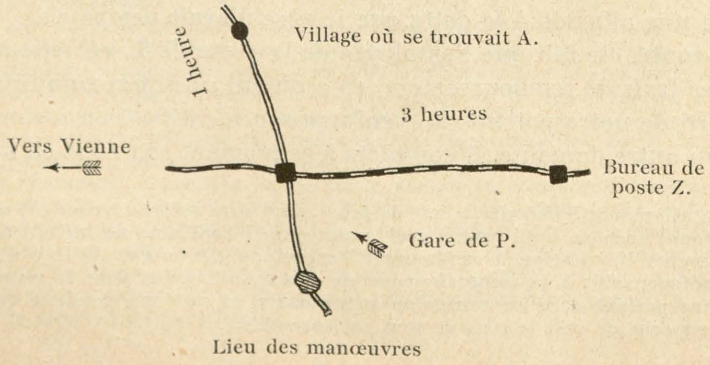
Par contre, le fait que l'employée de la poste de T. eût elle-même payé les frais de remboursement, en ajoutant quelques compliments à l'égard de notre patient (2), renforça son identification à son père dans un autre domaine. Il compléta à ce moment son récit en racon-

(1) En allemand, *Spielratte*, « rat de jeu », veut dire un brelandier (*N. d. Tr.*).

(2) N'oublions pas qu'il apprit ceci avant que le capitaine ne lui eût adressé (injustement) l'invitation à rembourser l'argent au lieutenant A. Il y a là un point indispensable à la compréhension de ce qui suit, point dont la répression jeta notre patient dans sa confusion inextricable, et qui m'a pendant quelque temps empêché de voir le sens de tout cet ensemble.

tant qu'au même endroit où se trouvait le bureau de poste, la jolie fille de l'aubergiste lui avait fait beaucoup d'avances, de sorte qu'il s'était proposé d'y retourner après la fin des manœuvres et de tenter sa chance auprès d'elle. Or, l'employée de la poste devint alors une concurrente de la fille de l'aubergiste : il pouvait se demander, comme son père dans l'aventure qui le mena au mariage, à laquelle des deux, après le service militaire, prodiguer ses bonnes grâces. Nous voyons tout à coup que son étrange hésitation entre aller à Vienne ou revenir à l'endroit du bureau de poste, comme ses continuelles tentations de retourner à Z. pendant son voyage (cf. p. 334), n'étaient pas aussi dépourvues de sens qu'elles nous ont paru tout d'abord. Pour sa pensée consciente, l'attraction de Z., où se trouvait le bureau de poste, était motivée par le besoin d'y tenir son serment avec l'aide du lieutenant A. En réalité, l'objet de ce désir de retourner à Z. était l'employée de la poste ; et le lieutenant se substituait dans son esprit à celle-ci parce qu'il avait habité le même endroit et s'y était occupé du service postal militaire. Lorsque le patient eut appris que ce n'était pas le lieutenant A., mais le lieutenant B., qui avait fait, le jour en question, le service postal, il fit entrer aussi celui-là dans la combinaison, et put alors répéter son hésitation entre les deux jeunes filles, en leur substituant dans ses idées quasi-délirantes les deux officiers (1).

(1) (Note de 1923). De même que le patient a tout fait pour embrouiller le petit événement du paiement des frais de remboursement, moi-même je n'ai peut-être pas réussi dans mon exposé à le rendre entièrement clair. C'est pourquoi je reproduis ici une petite carte par laquelle M. et Mme Strachey ont essayé de rendre plus compréhensible la situation après les manœuvres. Mes traducteurs anglais ont remarqué à juste titre que le comportement du patient reste incompréhensible aussi longtemps qu'on ne mentionne pas expressément que le lieutenant A. avait d'abord habité l'endroit où se trouvait le bureau de poste Z et y avait



Pour mieux éclaircir les effets qu'eut le récit aux rats du capitaine, il convient de suivre de plus près l'évolution de l'analyse. Une extraordinaire abondance de matériel associatif commença à se faire jour, sans que la formation obsessionnelle devînt pour le moment plus transparente. La représentation du châtiment par les rats avait excité un certain nombre de pulsions instinctives, avait réveillé une quantité de souvenirs, et les rats avaient acquis pour cette raison, dans le laps de temps écoulé entre le récit du capitaine et son invitation à rendre l'argent, un certain nombre de significations symboliques auxquelles, ultérieurement, s'en ajoutaient toujours de nouvelles. Mon récit ne peut en être que très incomplet. Le châtiment par les rats réveilla, avant tout, l'érotisme anal qui avait joué dans l'enfance du patient un grand rôle, et avait été alimenté durant de longues années par l'existence, chez lui, de vers intestinaux. Les rats acquirent ainsi la signification : argent (1), rapport qui se manifesta par l'association quote-part - rats (2). Dans son état obsessionnel quasi-délirant, il s'était constitué un véritable étalon monétaire en rats ; ainsi, par exemple, lorsque, au début du traitement, je lui indiquai le montant des honoraires d'une séance, il compta ainsi, ce que je n'appris que six mois plus tard : « Tant de florins, — tant de rats ». Dans ce langage fut transféré peu à peu tout le complexe d'argent du patient, qui se rattachait à l'héritage de son père, c'est-à-dire que toutes les représentations relatives à l'argent prirent un caractère obsessionnel et se virent soumises à l'inconscient par l'association verbale : quote-part - rats. Cette signification monétaire des rats s'étaya en outre sur l'avis donné par le capitaine de la dette à payer, ceci à l'aide du jeu de mots : *rat de jeu,* par lequel se pouvait retrouver l'accès au souvenir du père perdant au jeu de l'argent qui ne lui appartenait pas.

D'autre part le rat, qui était connu de notre patient comme propagateur d'infections, put aussi être utilisé par lui comme symbole de l'*infection syphilitique,* à juste titre si redoutée dans l'armée, sym-

fait le service de la poste, mais qu'il avait, les derniers jours des manœuvres, remis ce service au lieutenant B. et été envoyé à A. Le capitaine « cruel » ne savait encore rien de ce changement, de là son erreur en disant à notre malade de rembourser le lieutenant A.

(1) Cf. *Charakter un Analerotik* (Caractère et érotisme anal), Vol. V des *Gesammelte Schriften* (Œuvres complètes) de Freud.

(2) Quote-part, en allemand : *Rate* ; rat, en allemand : *Ratte* (*N. d. Tr.*).

bole derrière lequel se dissimulaient des doutes sur la conduite de son père au cours de la carrière militaire. Par ailleurs, le porteur de l'infection syphilitique étant le pénis lui-même, le rat devint l'organe génital, symbolisme déterminé par une autre raison encore. Le pénis, et particulièrement celui de l'enfant, peut très bien être comparé à un *ver* et, dans le récit du capitaine, les rats grouillaient dans le rectum, comme le faisaient, chez notre patient enfant, les grands ascaris. Ainsi, la signification phallique des rats reposait, une fois de plus, sur l'érotisme anal. Le rat est de plus un animal sale, se nourrissant d'excréments et vivant dans les égouts (1). Il serait superflu de mentionner l'étendue que put prendre le « délire aux rats » grâce à ce nouveau sens. « Tant de rats, — tant de florins », pouvait, par exemple, parfaitement caractériser un métier féminin qui lui était particulièrement odieux. Par contre, il n'est certes pas indifférent que le remplacement du rat par un pénis ait eu pour effet, dans le récit du capitaine, d'évoquer cette situation : rapport « per anum », lequel, relativement à son père et à son amie, devait lui paraître particulièrement odieux. Cette situation réapparaissant dans l'obsession, rappelait d'une manière non équivoque certains jurons répandus chez les Slaves du Sud (2), et dont on peut trouver la teneur dans les «*Anthropophyteïa* » édités par F.-F. Krauss. Tout ce matériel, et d'autre encore, trouva d'ailleurs sa place dans le contexte du thème des rats, par l'intermédiaire d'une association-écran : « se marier ».

Que le récit du supplice aux rats ait réveillé, chez notre patient, toutes les tendances à la cruauté égoïste et sensuelle réprimées précocement, voilà qui est prouvé par sa propre description et sa mimique au moment où il me le racontait. Cependant, malgré la richesse du matériel, la signification de l'obsession demeura obscure jusqu'au jour où, dans ses associations, surgit la demoiselle aux rats d'Ibsen du *Petit Eyolf*, ce qui permit de conclure irréfutablement à ce que, dans de nombreuses phases du quasi-délire obsessionnel, les rats avaient signifié aussi des enfants (3). Recherchait-on l'origine

(1) Celui qui voudrait nier ces bonds de l'imagination névrotique devrait se souvenir des fantaisies semblables chez les artistes, par exemple des « *Diableries érotiques* », de Le Poitevin.

(2) Et en France. (*N. d. Tr.*)

(3) Le personnage de la « demoiselle aux rats », d'Ibsen est certainement dérivé du légendaire preneur de rats de Hameln, qui attire d'abord les rats dans l'eau et qui ensuite séduit par les mêmes moyens les enfants de la ville lesquels

de cette signification nouvelle, on se heurtait immédiatement aux racines les plus anciennes et les plus importantes. En visitant un jour la tombe de son père, il avait vu un grand animal y passer furtivement, animal qu'il avait pris pour un rat (1). Il crut qu'il venait de sortir de la tombe de son père où il aurait dévoré le cadavre de celui-ci. Mordre et ronger avec les dents pointues avait pour lui toujours été lié à l'idée de rat (2) ; mais ce n'est pas impunément que les rats mordent, sont voraces et sales, les hommes les persécutent cruellement et sans merci, comme il l'avait souvent observé avec horreur. Souvent même il avait ressenti de la pitié pour ces pauvres bêtes. Or, lui-même avait été un petit animal dégoûtant et sale qui, lorsqu'il se mettait en rage, savait mordre et subissait pour cela de terribles punitions (cf. p. 360). Il pouvait en vérité reconnaître dans le rat son « image toute naturelle » (3). Le destin lui avait lancé, pour ainsi dire, dans le récit du capitaine, un mot auquel son *complexe était sensible*, et il n'avait pas manqué d'y réagir par son obsession.

Les rats, d'après son expérience précoce et lourde de conséquences, étaient des enfants. Et alors, il conta un fait qu'il avait assez longtemps tenu à l'écart de tout ce contexte, mais qui élucidait complètement la raison pour laquelle les enfants l'intéressaient. La dame qu'il adorait depuis de longues années, et qu'il ne pouvait se décider à épouser, était condamnée à ne pas avoir d'enfants, à la suite d'une opération gynécologique, une ovarectomie bilatérale. C'était même, pour lui qui aimait les enfants, une des causes principales de ses hésitations.

Alors seulement il devint possible de comprendre l'obscur pro-

ne reviennent plus jamais. Le petit Eyolf aussi se jette à l'eau, fasciné par la « demoiselle aux rats » (Rattenmamsell). En général, le rat apparaît dans la légende moins comme un animal dégoûtant que comme un animal sinistre et inquiétant, on aimerait dire comme un animal chtonique, symbolisant les âmes des morts.

(1) Une des belettes dont il y a tant au Cimetière central de Vienne.

(2) Méphisto dit, dans *Faust :*

Doch dieser Schwelle Zauber zu zerspalten,
Bedarf ich eines Rattenzahns.

. . . . . .

Noch einen Biss, so ist's geschehn.
Mais pour rompre le charme de ce seuil,
Il me faudrait une dent de rat.

. . . . . .

Encore un coup de dent, et c'est fait.

(3) Auerbachs Keller.

cessus de la formation de l'obsession ; à l'aide des théories sexuelles infantiles et du symbolisme bien connu de l'interprétation des rêves, tout se laissa traduire en pensées pleines de sens. Lorsque le capitaine avait raconté, pendant l'étape de l'après-midi où mon patient avait perdu son lorgnon, le châtiment par les rats, ce dernier avait d'abord été frappé par le caractère cruel et lubrique de la situation représentée. Mais tout de suite s'établit le rapport avec la scène de son enfance où lui-même avait mordu ; le capitaine, qui se faisait l'avocat de punitions semblables à celle qu'il avait subie, avait pris pour le malade la place de son père et attiré sur lui un renouveau de rage pareille à celle qui avait jadis éclaté contre la cruauté paternelle. L'idée, qui lui avait alors furtivement traversé l'esprit, qu'il pourrait arriver une chose semblable à une personne chérie peut ainsi se traduire par ce souhait : « C'est à toi que l'on devrait faire ça », lequel s'adressait, à travers le capitaine, aussi au père du patient. Lorsque, une journée et demie après (1), le capitaine lui remit le colis et lui rappela qu'il devait rendre les 3 couronnes 80 au lieutenant A., notre malade savait déjà que ce « supérieur cruel » se trompait, et qu'il ne devait de l'argent qu'à l'employée de la poste. Il aurait été tenté de donner une réponse ironique, comme par exemple : « Oui, tu parles », ou bien : « Penses-tu (2) que je vais lui rendre cet argent. » Réponses qu'il ne fallait pas énoncer. Mais le complexe paternel et le souvenir de la scène infantile en question ayant déjà été réveillés, se forma en lui la réponse : « Oui, je rendrai l'argent à A., quand mon père ou la dame auront des enfants » ; ou bien : « Je lui rendrait l'argent aussi vrai que mon père ou la dame auront des enfants ». Ce qui était une promesse ironique liée à une condition absurde et irréalisable (3).

Mais à présent, le crime était commis, les deux personnes qui lui étaient le plus chères, son père et sa bien-aimée, insultées par lui ;

(1) Et non pas le soir même, comme il le raconta d'abord. Il est tout à fait impossible que le pince-nez commandé soit arrivé le soir même. Il raccourcit cet intervalle dans son souvenir parce que c'est pendant ce temps que se constituèrent les contextes d'idées décisifs, et parce qu'il refoule la rencontre avec l'officier qui lui avait fait part de l'aimable intervention de l'employée de la poste, rencontre qui eut aussi lieu dans cet intervalle.

(2) *Ja, Schnecken, Ja, einen Schmarren.* Termes d'argot viennois que nous traduisons par des expressions à peu près équivalentes (*N. d. Tr.*).

(3) L'absurdité signifie ainsi, dans le langage des obsessions comme dans celui du rêve, l'ironie, la raillerie. Voir *La Science des Rêves*, trad. franç. Meyerson, Paris, Alcan, p. 387.

ce qui exigeait une punition, et le châtiment consistait en un serment impossible à tenir et impliquant obéissance à l'ordre injustifié du supérieur : « *Maintenant, tu dois vraiment rendre l'argent à A.* » Dans cette obéissance forcée, il refoulait ce qu'il savait mieux que le capitaine, c'est-à-dire que l'avertissement reposait sur des données fausses : « Oui, tu dois rendre cet argent à A., comme l'exige le remplaçant du père. Le père ne peut se tromper. » La Majesté non plus ne peut se tromper, et si Elle s'adresse à quelqu'un en lui donnant un titre que cette personne n'a pas, celle-ci le portera désormais.

De tout ce processus, une vague notion parvient à la conscience, mais la révolte contre l'ordre du capitaine et la transformation en son contraire sont également représentées dans la conscience. (D'abord : *ne pas* rendre l'argent, sinon cela arrive... — le châtiment par les rats, — et ensuite la transformation en serment de sens contraire, en punition de la révolte.)

Qu'on se remémore encore une fois les circonstances dans lesquelles s'était formée la grande obsession. La libido du malade était sous pression de par une longue continence et du fait des avances des femmes dont le jeune officier était l'objet ; il s'était d'ailleurs rendu aux manœuvres dans un certain état d'indifférence envers la dame. Cette tension de sa libido le disposait à reprendre l'ancienne lutte contre l'autorité paternelle, et il osa songer à une satisfaction auprès d'autres femmes. Les doutes concernant la mémoire de son père et la valeur de son amie s'étaient renforcés ; dans cet état d'esprit il se laissa entraîner à les insulter tous les deux, mais alors il s'infligea une punition. Il reproduisait par là un ancien prototype. En hésitant si longtemps, après les manœuvres, en ne sachant s'il devait rentrer à Vienne ou rester et tenir son serment, il exprimait ces deux conflits qui depuis toujours existaient en lui en un seul : conflit entre l'obéissance à son père et la fidélité à son amie (1).

Un mot encore sur l'interprétation du contenu de la sanction : « ...sinon les deux personnes subissent le supplice aux rats ». Celle-

(1) Il est peut-être intéressant de mettre en relief que l'obéissance au père coïncide avec l'indifférence à l'égard de la dame. S'il reste et rend l'argent à A., il expie vis-à-vis de son père et il abandonne en même temps son amie, attiré par un autre aimant. La victoire, dans ce conflit, est remportée par la dame, aidée, il est vrai, par la réflexion normale.

ci repose sur deux théories infantiles de la sexualité dont j'ai traité ailleurs (1). La première est que les enfants sortent de l'anus ; la seconde, conséquence logique de la première, est qu'il est aussi possible aux hommes qu'aux femmes d'avoir des enfants. D'après les règles techniques de l'interprétation des rêves, le fait de sortir de l'anus peut être exprimé par son contraire : entrer dans l'anus (comme dans le supplice aux rats), et inversement.

On ne peut guère s'attendre à des solutions plus simples d'obsessions aussi graves ou à des solutions par des moyens autres. La solution trouvée, l'obsession aux rats s'évanouit.

II

Considérations théoriques

a) *Quelques caractères généraux des formations obsessionnelles* (2)

La définition que j'ai donnée en 1896 des obsessions et d'après laquelle elles seraient « des reproches transformés, ressurgissant hors du refoulement, et qui se rapportent toujours à une action sexuelle de l'enfance exécutée avec satisfaction » (3), me paraît aujourd'hui attaquable au point de vue de la forme, bien que composée d'éléments les meilleurs. Elle tendait trop à l'unification et avait pris pour modèle le processus même des obsédés, lesquels, avec leur penchant particulier pour l'incertain et le vague, confondent et réunissent les formations psychiques les plus diverses sous le nom d' « obsessions » (4). Il serait en réalité plus correct de parler de *pensée compulsionnelle* et de mettre en relief ce fait que les

(1) Cf. « Uber infantile Sexualtheorien » (Des théories sexuelles infantiles) (*Gesam. Schriften*, Vol. V).

(2) Différents points traités ici et dans les paragraphes suivants ont déjà été mentionnés dans la littérature de la névrose obsessionnelle, comme on peut le voir dans l'ouvrage capital et approfondi sur cette névrose, qu'a publié L. Loewenfeld : *Die psychischen Zwangs erscheinungen* (1904).

(3) « Weitere Bemerkungen uber Abwehrneuropsychosen » (Nouvelles observations sur les psychonévroses de défense) (*Gesammelte Schriften*, Vol. I).

(4) Ce défaut de définition est corrigé dans l'article précité lui-même. J'y écris : « Les souvenirs ranimés et les reproches qui en sont formés n'apparaissent cependant jamais dans la conscience tels quels. Ce qui devient conscient, sous forme d'obsession ou affect compulsionnel, et ce qui se substitue aux souvenirs pathogènes dans la vie consciente, ce sont des *formations de compromis* entre les représentations refoulantes et refoulées. » Dans la définition précitée il convient donc d'accentuer particulièrement le mot « transformés ».

formations compulsionnelles peuvent avoir la signification des actes psychiques les plus variés : souhaits, tentations, impulsions, réflexions, doutes, ordres et défenses. Les malades ont en général la tendance à en atténuer la netteté et à en présenter le contenu dépourvu de sa charge affective sous forme d'obsession. Notre patient en donne un exemple dans une des premières séances (p. 340) en traitant un souhait de simple « enchaînement d'idées ».

Il faut aussi convenir que, jusqu'à présent, la phénoménologie même de la pensée compulsionnelle n'a pu être convenablement appréciée et étudiée. Au cours de la lutte de défense secondaire menée par le malade contre les « obsessions » pénétrées dans sa conscience, se forment des phénomènes dignes d'une dénomination spéciale. On se souvient, par exemple, de la suite d'idées qui préoccupait notre malade pendant son voyage au retour des manœuvres. Ce n'étaient pas des considérations entièrement raisonnables qui s'opposaient aux obsessions, mais, en quelque sorte, un mélange des deux formes de pensée : aux idées de défense s'incorporaient certaines prémisses de la compulsion qu'elles avaient à combattre, et elles se posaient (au moyen de la raison) sur le plan de la pensée morbide. Je crois que de pareils phénomènes méritent le nom de « *délires* » (1). Un exemple, que je prie mon lecteur de rapporter à l'endroit voulu dans l'histoire de notre malade, éclairera cette distinction. Lorsque le patient s'adonna pendant un certain temps, au cours de ses études, aux excentricités décrites plus haut : travailler tard dans la nuit, ouvrir la porte à l'esprit de son père et contempler ensuite ses organes génitaux dans la glace (p. 359), il essayait de se raisonner en pensant à ce qu'aurait dit son père s'il avait encore vécu. Mais cet argument restait sans effet, tant qu'il s'exprimait sous cette forme raisonnable : les excentricités ne cessèrent que lorsqu'il eut donné à la même pensée la forme d'une menace de caractère « délirant » : s'il faisait encore une fois une pareille sottise, un malheur arriverait à son père dans l'au-delà. La valeur de la distinction, certainement justifiée, entre la lutte de défense primaire et secondaire, se restreint d'une façon inattendue lorsque nous apprenons que *les malades ignorent la teneur de leurs propres obsessions*. Voilà qui semble paradoxal, mais

(1) On voit que Freud donne ici le nom de « délires » à des phénomènes psychiques qui ne correspondent pas à ce que la psychiâtrie française dénomme ainsi. (*N. d. Tr.*).

qui tient à la raison suivante : au cours de la psychanalyse, croît en effet non seulement le courage du malade, mais pour ainsi dire aussi celui de sa maladie : elle se permet des manifestations plus claires. Et, en abandonnant le langage imagé, on peut dire qu'il se passe probablement ceci : le malade, s'étant jusqu'alors détourné avec frayeur de ses manifestations morbides, leur prête maintenant attention et apprend à les connaître plus clairement et avec plus de détails (1).

D'ailleurs, c'est par deux voies particulières qu'on obtient une connaissance plus précise des formations compulsionnelles. Premièrement, on s'aperçoit que les rêves peuvent apporter le véritable texte d'un commandement compulsionnel, texte qui, par exemple, pendant la veille, n'avait été communiqué que mutilé et défiguré, comme dans une dépêche déformée. Le texte des obsessions apparaît, dans les rêves, sous forme de *phrases énoncées*, à l'encontre de la règle suivant laquelle les phrases énoncées dans le rêve proviennent de phrases énoncées pendant la veille (2). Deuxièmement, on arrive à la conviction, en *suivant analytiquement une histoire de maladie,* que plusieurs obsessions se succédant, bien que non identiques quant à leur teneur, n'en constituent, au fond, qu'une seule. L'obsession a été une fois repoussée avec succès ; elle revient alors une autre fois, travestie, n'est pas reconnue, et, grâce peut-être à son travestissement, elle peut mieux résister dans la lutte de défense. Mais la forme primitive est cependant la vraie, qui nous livre souvent son sens sans aucun voile. Lorsqu'on a élucidé péniblement le sens d'une obsession incompréhensible, le malade vous dit souvent qu'une idée, un souhait ou une tentation comme celle qu'on vient de reconstruire lui était réellement apparue une fois avant cette obsession, mais ne s'était pas maintenue. Des exemples empruntés à l'histoire de notre malade seraient malheureusement trop longs à développer.

Ce qu'on appelle officiellement « l'obsession » contient ainsi, dans sa déformation par rapport à la teneur primitive, des traces de la lutte de défense primaire. Or, c'est la déformation qui rend

(1) Certains malades poussent si loin l'inattention qu'ils ne font même pas part à l'analyste du contenu de leurs obsessions, et qu'ils ne peuvent même pas décrire un acte compulsionnel qu'ils ont cependant exécuté un nombre incalculable de fois.

(2) Cf. *Sciences des Rêves*, trad. Meyerson, Paris, Alcan, 1926, page 372.

l'obsession viable, car la pensée consciente est forcée de la méconnaître, comme elle le fait du contenu du rêve, qui est lui-même un produit de compromis et de déformation, et que la pensée de la veille persiste à ne pas comprendre.

La méconnaissance de la part de la pensée consciente se révèle non seulement dans l'obsession elle-même, mais aussi dans les manifestations de la lutte de défense secondaire, par exemple dans les formules de défense. Je peux en donner deux bons exemples. Notre patient utilisait comme formule de défense un « aber » (1) prononcé rapidement et accompagné d'un geste de dédain. Or, il me conta un jour que cette formule s'était modifiée ces derniers temps ; il ne disait plus « aber » (2), mais « abèr ». A ma question sur la raison de cette évolution, il répondit que l'*e* muet de la seconde syllabe ne lui donnait plus de sécurité contre l'immixtion de quelque chose d'étranger et de contraire, et c'est pour cela qu'il avait résolu d'accentuer l'*è*. Cette explication, d'ailleurs tout à fait dans le style de la névrose obsessionnelle, se révéla cependant comme inexacte, elle pouvait tout au plus avoir la valeur d'une rationalisation ; en réalité, l' « abèr » était une assimilation au mot Abwehr (3), terme qu'il connaissait par nos conversations théorinière abusive et « délirante » pour renforcer une formule de défense. Une autre fois, il parla du principal mot magique qu'il avait composé, pour se défendre contre les tentations, avec les premières lettres de toutes les prières les plus efficaces, et qu'il avait pourvu d'un *Amen* au bout. Je ne puis indiquer ici ce mot lui-même pour des raisons qu'on comprendra tout de suite. Car, lorsque mon patient me le révéla, je remarquai qu'il représentait l'anagramme du nom de la dame vénérée ; ce mot contenait la lettre S qu'il avait placé juste avant l'*Amen*. Il avait ainsi, peut-on dire, mis en contact le nom de son amie avec du sperme (4) ; c'est-à-dire qu'il s'était masturbé en se la représentant. Lui-même n'avait pas remarqué ce rapport pourtant si visible ; la défense s'était laissée duper par le refoulé. D'ailleurs, c'est là un bon exemple de la règle suivant laquelle ce qui doit être refoulé arrive, avec le temps, régulièrement à pénétrer dans ce qui le refoule.

(1) « *Aber* » veut dire « mais ! » (dans le sens d'un : mais, voyons ! »). (*N. d. Tr.*)

(2) « *Aber* », accent sur l'*a*, prononciation correcte. (*N. d. Tr.*)

(3) *Abwehr* : « défense », l'*è* de ce mot est long. (*N. d. Tr.*)

(4) Sperme, en allemand : *Samen*. (N. d. Tr.).

Quand nous disons que les obsessions subissent une déformation semblable à celle que subissent les pensées du rêve pour devenir contenu du rêve, notre intérêt ne peut se porter que sur la technique de cette déformation. Rien ne nous empêcherait d'en exposer les différents modes d'après des exemples d'obsessions comprises et traduites. Mais dans le cadre de cette publication, je ne puis en donner que quelques échantillons. Toutes les obsessions de notre patient n'étaient pas construites d'une façon aussi compliquée, ni aussi difficiles à résoudre, que la grande « obsession aux rats ». Dans certaines obsessions, la technique utilisée était très simple, c'était la déformation par omission, l'ellipse, technique dont le mot d'esprit sait si bien user, mais qui ici aussi servait de moyen de défense contre la compréhension.

Une des idées obsédantes les plus anciennes et préférées de notre patient (obsession qui avait la valeur d'un avertissement, d'une mise en garde), était la suivante : « *Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père* » (dans l'au-delà). Insérons-nous les chaînons intermédiaires sautés et que nous a révélés l'analyse, la pensée se trouve être telle : Si mon père vivait, il serait tout aussi furieux de mon intention d'épouser cette dame que jadis, lors de la scène dans l'enfance, de sorte que je me mettrais de nouveau en rage contre lui, lui souhaiterais du mal, mal qui, grâce à la toute-puissance de mes désirs (1), se réaliserait certainement.

Voici un autre cas d'omission elliptique, qui a également la valeur d'un avertissement ou d'une interdiction ascétique. Le malade avait une gentille petite nièce qu'il aimait beaucoup. Un jour, il lui vint cette idée : « *Si tu te permets un coït, il arrivera un malheur à Ella* (elle mourra). » Ajoutons ce qui a été omis : « A chaque coït, même avec n'importe quelle femme, tu seras tout de même obligé de penser que les rapports sexuels dans ta vie conjugale ne te donneront jamais d'enfant (stérilité de la dame) ; tu le regretteras tellement que tu envieras à ta sœur sa petite Ella. Ces sentiments de jalousie devront amener la mort de l'enfant (2). »

(1) Sur cette toute-puissance, voir la suite.

(2) J'aimerais illustrer l'emploi de la technique elliptique dans le mot d'esprit par quelques exemples empruntés à mon ouvrage (*Der Witz und seine Bezichungen zum Unbewunsten*) « Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient » (Trad. franç. Marie Bonaparte et Marcel Nathan, *N. R. F.*, p. 87) : « Il existe à Vienne un Monsieur X., auteur à l'esprit caustique et combatif, que ses brocards mordants exposèrent à plusieurs reprises aux sévices de ses vic-

La technique de déformation elliptique semble être typique de la névrose obsessionnelle ; je l'ai encore rencontrée dans les obsessions d'autres patients. Particulièrement transparent était un cas de doute intéressant aussi par une certaine ressemblance avec la structure de l'obsession aux rats, chez une dame souffrant surtout d'actes compulsionnels. Se promenant avec son mari à Nuremberg, elle se fit accompagner par lui dans un magasin où elle voulait acheter divers objets pour son enfant, entre autres un peigne. Le choix de ces objets dura trop longtemps, de l'avis du mari, et il déclara qu'il irait acheter quelques monnaies entrevues en route chez un antiquaire ; après l'achat, il reviendrait chercher sa femme dans le magasin. Mais la femme jugea l'absence de son mari trop longue. Lorsqu'à son retour elle lui demanda où il était allé, et qu'il lui dit à nouveau qu'il avait été chez l'antiquaire, elle eut au même moment un doute pénible : elle se demanda si elle n'avait pas possédé depuis toujours le peigne qu'elle venait d'acheter pour son enfant. Naturellement, elle ne put pas découvrir la signification pourtant si simple de ce doute. Il ne pouvait être que déplacé, et nous sommes à même de reconstruire la pensée complète de la façon suivante : « S'il est vrai que tu n'as été que chez l'antiquaire, si je dois croire cela, je peux tout aussi bien croire que je possède depuis des années ce peigne que je viens d'acheter. » Voilà une assimilation de persiflage, ironique, semblable à la pensée de notre patient : « Oui, aussi vrai que le père et la dame auront des enfants, aussi certainement je rendrai l'argent à A. » Chez la dame dont nous venons de parler, le doute se rattachait à une jalousie inconsciente qui lui faisait admettre que son mari avait profité de son absence pour faire une visite galante.

Je n'entreprendrai pas ici une étude psychologique de la pensée obsessionnelle. Pareille investigation fournirait des résultats extrêmement précieux et ferait plus pour l'élucidation de nos connaissances sur l'essence du conscient et de l'inconscient que l'étude de l'hystérie et des phénomènes hypnotiques. Il serait très désirable que les philosophes et les psychologues, qui élaborent par ouï-dire,

times. A la suite d'une nouvelle incartade de la part d'un de ses adversaires habituels, une tierce personne s'écria : « *Si X. l'entend, il recevra encore une gifle...* » L'interpolation suivante fait disparaître le contre-sens : « il écrira alors sur son adversaire un article si virulent que, etc... » Ce mot d'esprit elliptique présente encore quant à son contenu des anologies avec le premier exemple d'obsession.

ou à l'aide de définitions conventionnelles, d'ingénieuses doctrines sur l'inconscient, fissent d'abord des observations concluantes en étudiant les phénomènes de la pensée obsessionnelle ; on pourrait presque l'exiger, si ce n'était de beaucoup plus pénible que leurs méthodes habituelles de travail. Je mentionnerai ici seulement que, dans la névrose obsessionnelle, les phénomènes psychiques inconscients font parfois irruption dans la conscience sous leur forme la plus pure, la moins déformée, et que cette irruption dans la conscience peut avoir pour point de départ les stades les plus divers des processus de la pensée inconsciente. On peut voir par ailleurs que les obsessions, au moment de cette irruption, sont pour la plupart des formations existant depuis longtemps. C'est là la raison de ce phénomène si curieux qu'on observe lorsqu'on recherche, avec un obsédé, la première apparition d'une obsession ; il est sans cesse obligé d'en reculer l'origine, y trouvant toujours de nouvelles causes occasionnelles.

b) *Quelques particularités psychologiques des obsédés ; leur attitude envers la réalité, la superstition et la mort.*

J'ai à traiter ici de quelques caractères psychologiques des obsédés, caractères qui, en eux-mêmes, ne semblent pas importants, mais dont la connaissance nous ouvrira la voie vers des notions plus importantes. Ces caractères, très nettement accentués chez mon patient, ne sont pas à attribuer à l'individu lui-même, mais à sa maladie, et se retrouvent d'une manière tout à fait typique chez d'autres obsédés.

Notre patient était à un très haut degré superstitieux, bien qu'il fût très instruit, cultivé et extrêmement intelligent et que, par moments, il assurât ne pas croire à toutes ces balivernes. Ainsi, en étant à la fois superstitieux et ne l'étant pas, il se distinguait nettement des gens superstitieux incultes dont la conviction est inébranlable. Il semblait comprendre que ses superstitions dépendaient de sa pensée obsessionnelle, bien que, parfois, il crût à elles entièrement. Une pareille attitude hésitante et contradictoire se laisse mieux concevoir si l'on adopte un certain point de vue pour en tenter une explication. Je n'hésitais pas à admettre qu'il avait, en ce qui concernait ces choses, deux opinions différentes et opposées, et non une opinion encore indéterminée. Il oscillait entre ces deux

opinions, et ces oscillations dépendaient d'une façon évidente de son attitude envers ses obsessions en général. Dès qu'il était devenu maître d'une obsession, il se moquait de sa crédulité avec beaucoup de compréhension, et rien ne pouvait l'ébranler ; mais dès qu'il subissait à nouveau l'empire d'une compulsion encore non résolue, — ou bien, ce qui en était l'équivalent : d'une résistance, — il lui arrivait les choses les plus étranges, qui venaient étayer ses croyances.

Mais sa superstition était tout de même celle d'un homme cultivé et faisait abstraction d'inepties telles que la peur du vendredi, du chiffre 13, etc... Cependant il croyait aux présages, aux rêves prophétiques, rencontrant continuellement des personnes dont il venait de s'occuper sans raison, recevant des lettres de personnes auxquelles il venait de penser tout à coup après les intervalles les plus longs. Pourtant, il était assez honnête, ou plutôt assez fidèle à ses opinions officielles, pour ne pas oublier les cas dans lesquels ses pressentiments les plus intenses n'avaient abouti à rien, par exemple une fois où, se rendant en villégiature, il avait eu le pressentiment certain de ne pas rentrer vivant à Vienne. Il avouait aussi que la grande majorité de ses présages concernait des choses sans importance particulière pour lui, et que, lorsqu'il rencontrait par exemple une personne de ses relations à laquelle il n'avait pas songé depuis longtemps et à laquelle il venait de penser quelques instants auparavant, il n'arrivait rien entre lui et la personne revue dans ces circonstances étranges. Il ne pouvait naturellement pas nier non plus que tous les événements importants de sa vie eussent eu lieu sans être accompagnés de présages; ainsi son père était mort sans qu'il s'y attendît. Mais tous ces arguments ne changeaient rien à la dualité de ses opinions et ne révélaient que le caractère obsessionnel de sa superstition, caractère qui pouvait d'ailleurs être déduit du fait que ces oscillations et celles de la résistance étaient synchrones.

Je n'étais naturellement pas à même d'élucider du point de vue rationnel toutes les histoires miraculeuses antérieures de mon patient, mais quant à celles qui se passèrent pendant le traitement, je pus lui prouver qu'il participait continuellement à la création de ces miracles, et lui démontrer les moyens dont il se servait à cet effet. Il procédait à l'aide de la vue et de la lecture indirectes, à l'aide de l'oubli, et surtout à l'aide d'illusions de mémoire.

A la fin, il m'aidait lui-même à découvrir le secret de ces tours de prestidigitation grâce auxquels il produisait ses miracles. Intéressant, comme racine infantile de sa croyance à la réalisation de ses pressentiments et de ses prédictions, fut le souvenir qui lui revint un jour : sa mère, toutes les fois qu'il fallait choisir une date, disait : « Tel ou tel jour, je ne pourrai pas, je serai couchée. » En effet, elle gardait le lit ce jour-là !

Il éprouvait évidemment le besoin de trouver dans les événements des points d'appui à sa superstition ; c'est dans ce but qu'il prêtait tant d'attention aux nombreux petits hasards inexplicables de la vie quotidienne, et que, par son activité inconsciente, il aidait le hasard là où celui-ci ne suffisait pas. J'ai retrouvé ce besoin chez beaucoup d'obsédés, et je suppose qu'il existe chez la plupart d'entre eux. Ce besoin me paraît s'expliquer par les caractères psychologiques de la névrose obsessionnelle. Comme je l'ai exposé plus haut (p. 353), le refoulement, dans cette maladie, s'effectue, non pas par l'amnésie, mais par la disjonction des rapports de causalité en tant que conséquence d'un retrait de l'affect. Ces rapports refoulés gardent comme une force capable d'avertir le sujet, force que j'ai comparée ailleurs à une perception endopsychique (1), de sorte que le malade introduit les rapports refoulés dans la réalité extérieure au moyen de la projection, et là, ils témoignent de ce qui a été omis dans le psychisme.

Un autre besoin psychique commun aux obsédés, apparenté à celui qui vient d'être mentionné, et qui, si on en poursuit l'étude, nous mène loin dans l'investigation des pulsions instinctives, c'est celui de l'*incertitude* dans la vie ou celui du *doute*. La formation de l'incertitude est une des méthodes dont la névrose se sert pour retirer le malade de la *réalité* et l'isoler du monde extérieur, ce qui, au fond, est une tendance commune à tout trouble psychonévrotique. Là aussi, il est extrêmement clair que ces malades cherchent à éviter une certitude et à se maintenir dans le doute ; chez certains, cette tendance trouve une expression vivante dans leur aversion contre les montres, qui, elles, assurent au moins la précision dans le temps ; ils trouvent moyen, grâce à des trucs inconscients, de rendre inopérants tous ces instruments excluant le doute. Notre patient

(1) « Fur Psychopathologie des Alltagslebens », *Gesammelte Schriften*, vol. 4 (« La Psychopathologie de la vie «quotidienne », trad. franç. de Jankélévitch, Paris, Payot, 1924).

faisait preuve d'une particulière habileté à éviter tout renseignement qui eût pu le porter à prendre une décision dans ses conflits. Ainsi ignorait-il de la situation de sa bien-aimée jusqu'aux choses les plus importantes pour son mariage, ne sachant pas, disait-il, qui l'avait opérée et si cette opération avait porté sur un ovaire ou sur les deux. Je lui enjoignis de se rappeler ce qu'il avait oublié et de se renseigner sur ce qu'il ignorait.

La prédilection des obsédés pour l'incertitude et le doute devient chez eux une raison d'attacher leurs pensées à des sujets qui sont incertains pour tous les hommes et pour lesquels nos connaissances et notre jugement doivent nécessairement rester sujets au doute. De pareils sujets sont avant tout : la paternité, la durée de la vie, la survie après la mort, et la mémoire à laquelle nous nous fions habituellement, sans cependant posséder la moindre garantie de sa fidélité (1).

L'obsédé se sert abondamment de l'incertitude de la mémoire dans la formation de ses symptômes ; nous apprendrons tout à l'heure quel rôle joue, dans la pensée de ces malades, la durée de la vie et l'au-delà. Avant de poursuivre, j'aimerais encore discuter un trait de superstition chez notre malade, qui certainement a éveillé la surprise chez plus d'un lecteur, là où je l'ai déjà mentionné (p. 374).

Je veux parler de la *toute-puissance* qu'il prétendait que possédaient ses pensées et ses sentiments, les bons et les mauvais souhaits qu'il pouvait faire. On serait certes tenté de déclarer qu'il s'agit là d'un délire dépassant les limites d'une névrose obsessionnelle. Mais j'ai trouvé la même conviction chez un autre obsédé, guéri depuis longtemps et ayant une activité normale et, de fait, tous les obsédés se comportent comme s'ils partageaient cette opinion. Nous aurons à élucider cette surestimation. Acceptons en

(1) LICHTENBERG : « L'astronome sait à peu près avec la même certitude si la lune est habitée et qui est son père, mais il sait avec une tout autre certitude qui est sa mère. » Ce fut un grand progrès de la civilisation lorsque l'humanité se décida à adopter, à côté du témoignage des sens, celui de la conclusion logique, et à passer du matriarchat au patriarchat. Des statuettes préhistoriques sur lesquelles une petite forme humaine est assise sur la tête d'une plus grande représente la descendance paternelle ; Athéné sans mère sort du cerveau de Jupiter. Encore dans notre langue, le témoin, (en allemand : *Zeuge*), dans un tribunal, qui atteste quelque chose, tire son nom de la partie mâle de l'acte de la procréation, et déjà, dans les hiéroglyphes, le témoin était représenté par les organes génitaux mâles.

attendant sans détours que, dans cette croyance, s'avère une bonne part de la mégalomanie infantile et questionnons notre patient pour savoir sur quoi sa conviction s'étaye. Il répond en se référant à deux événements de sa vie. Lorsqu'il entra pour la seconde fois à l'établissement d'hydrothérapie où sa maladie s'était améliorée pour la première et unique fois de sa vie, il demanda la même chambre qui avait favorisé, grâce à sa situation, ses relations avec une de ses infirmières. On lui répondit que cette chambre était déjà occupée par un vieux professeur ; il réagit à cette nouvelle, qui diminuait de beaucoup les chances de sa cure, par ces paroles peu aimables : « Ah, qu'il meure d'apoplexie ! » Quinze jours plus tard, il se réveille la nuit, troublé par l'idée d'un cadavre, et le matin il apprend que le vieux professeur a réellement succombé à une attaque d'apoplexie et que son cadavre a été rapporté dans sa chambre, à peu près au moment où lui s'était réveillé. L'autre événement concernait une jeune fille d'un certain âge, complètement esseulée, qui lui faisait beaucoup d'avances, et lui avait une fois directement demandé s'il ne se sentait aucune affection pour elle. La réponse fut évasive ; quelques jours après, il avait appris que cette jeune fille venait de se jeter par la fenêtre. Alors il se fit des reproches et se dit qu'il aurait été en son pouvoir de la préserver de la mort en lui prodiguant de l'amour. De cette façon, il acquit la conviction de la toute-puissance de son amour et de sa haine. Sans nier la toute-puissance de l'amour, nous voulons cependant mettre en relief que, dans les deux cas, il s'agit de mort, et nous adopterons l'explication qui s'impose : notre patient, ainsi que d'autres obsédés, est obligé de surestimer l'effet sur le monde extérieur de ses sentiments hostiles, parce qu'il ignore consciemment une bonne part de l'effet psychique interne de ces sentiments. Son amour, ou plutôt sa haine, sont vraiment tout puissants : ce sont justement ces sentiments qui produisent les obsessions dont il ne comprend pas l'origine et contre lesquelles il se défend sans succès (1).

Notre patient avait un comportement tout particulier envers la mort. Il prenait une vive part à tous les cas de décès, participant

(1) (Note de 1923). La toute-puissance des pensées, ou plus exactement celle des souhaits, a été, depuis, reconnue comme constituant une partie essentielle du psychisme primitif. Voir *Totem et Tabou*, trad. française par Jankélévitch, Paris, Payot, 1923.

avec beaucoup de piété à toutes les obsèques, de sorte qu'on l'avait surnommé, dans sa famille, l'oiseau charognard ; et en imagination, il tuait constamment les gens pour pouvoir exprimer sa sympathie sincère aux parents des défunts. La mort d'une sœur plus âgée, lorsqu'il avait trois à quatre ans, jouait un grand rôle dans ses fantasmes, et cette mort se montra être en rapport très étroit avec les petits méfaits infantiles commis à cet âge. Nous savons aussi combien précocement il s'était préoccupé de la mort de son père, et nous pouvons même considérer sa maladie comme une réaction au souhait compulsionnel de cet événement, souhait fait quinze ans auparavant. Et l'extension si étrange à « l'au-delà » de ses inquiétudes obsédantes n'est qu'une compensation à ses souhaits de la mort paternelle. Cet état de choses s'était établi lorsque le chagrin de la mort de son père avait été ranimé un an et demi après ce décès et il était destiné, à l'encontre de la réalité, à rendre non-avenue cette mort, ce qu'il avait d'abord essayé de faire au moyen de divers fantasmes. Nous avons appris à traduire à plusieurs reprises (p. 371-374) l'expression « dans l'au-delà » par les mots : « si mon père vivait encore ».

Cependant le comportement d'autres obsédés n'est guère différent de celui de notre patient, bien que le sort ne les ait pas tous aussi précocement mis en présence de la mort. Ils sont perpétuellement préoccupés par la durée de la vie et les probabilités de mort d'autres personnes, et leurs tendances superstitieuses n'ont tout d'abord point d'autre contenu et n'ont peut-être guère d'autre origine. Avant tout, ils ont besoin de la possibilité de la mort pour résoudre leurs conflits. Un des traits essentiels de leur caractère est d'être incapables de décisions dans les affaires d'amour, ils essayent de retarder toute décision et, hésitants dans le choix des personnes ou des mesures à prendre, ils imitent l'ancien tribunal d'empire allemand, dont les procès se terminaient, avant le jugement, par la mort des parties adverses. Aussi les obsédés, dans tout conflit vital, sont-ils à l'affût de la mort d'une personne qui leur importe, pour la plupart d'une personne aimée, que ce soit un de leurs parents, un rival ou un des objets d'amour entre lesquels ils hésitent. Avec cette étude du complexe de la mort dans les cas de névrose obsessionnelle, nous touchons à la vie instinctive des obsédés, qui va nous occuper à présent.

c) *La vie instinctive et l'origine de la compulsion et du doute.*

Si nous voulons apprendre à connaître les forces psychiques dont le contre-coup a formé cette névrose obsessionnelle, nous devrons remonter à ce que nous avons appris, chez notre patient, sur les causes de sa maladie à l'âge adulte et dans l'enfance. La maladie se déclencha lorsqu'à vingt ans passés il fut mis en face de la tentation d'épouser une autre jeune fille que celle qu'il aimait depuis longtemps ; il échappa à la nécessité de résoudre ce conflit en remettant tout ce qu'il avait à faire pour en préparer la solution, ce dont la névrose lui fournit les moyens. L'hésitation entre son amie et l'autre jeune fille se laisse ramener au conflit entre l'influence de son père et l'amour pour la dame, donc à un conflit entre le choix de son père et celui d'un objet sexuel, conflit qui, d'après ses souvenirs et ses obsessions, existait déjà dans son enfance. En outre, il est clair qu'existait en lui, depuis toujours, une lutte entre l'amour et la haine, en ce qui concernait son amie comme son père. Des fantasmes de vengeance et des manifestations compulsionnelles, telles que la compulsion à comprendre ou la manœuvre avec la pierre sur la route, témoignent de ce conflit, qui était en partie compréhensible, étant donné que son amie avait fourni des motifs à ses sentiments hostiles d'abord par son premier refus, puis par sa froideur. Mais la même contradiction dans les sentiments dominait aussi ses rapports avec son père, comme nous l'avons appris par la traduction de ses obsessions, et son père aussi avait dû lui fournir, dans l'enfance, des motifs d'hostilité, que nous avons pu constater avec une quasi-certitude. Ses sentiments à l'égard de son amie, composés de tendresse et de haine, lui étaient en grande partie conscients. Il se trompait tout au plus quant au degré et à l'expression des sentiments négatifs ; par contre, l'hostilité envers son père, jadis très intense, lui avait depuis fort longtemps échappé et ne put être ramenée à la conscience qu'à l'encontre de résistances très violentes. C'est dans le refoulement de la haine infantile contre son père que nous voyons le processus qui força dans le cadre de la névrose tous les conflits ultérieurs de sa vie.

Les conflits affectifs, chez notre patient, que nous avons énumérés un à un, ne sont pourtant pas indépendants les uns des autres, ils sont soudés par couples. La haine pour son amie s'additionne à

l'attachement pour son père, et vice-versa. Mais les deux courants des conflits, qui demeurent après cette simplification, l'opposition entre le père et l'amie, et la contradiction entre l'amour et la haine, dans chacun des cas, n'ont rien à voir les uns avec les autres, tant au point de vue du fond qu'à celui de la genèse. Le premier de ces conflits correspond à l'oscillation normale entre l'homme et la femme, en tant qu'objets d'amour, dans laquelle on place l'enfant par la fameuse question : « Qui aimes-tu mieux, papa ou maman ? », oscillation qui l'accompagne ensuite toute sa vie, malgré toutes les différences individuelles dans l'évolution des intensités affectives et dans la fixation des buts sexuels définitifs. Mais normalement cette opposition perd bientôt son caractère de contradiction nette, d'inexorable alternative ; une marge se crée pour les exigences inégales des deux parties, bien que chez l'homme normal lui-même la dépréciation des personnes d'un sexe s'accompagne toujours d'une estimation d'autant plus haute des personnes du sexe opposé.

L'autre conflit, celui entre l'amour et la haine, nous surprend davantage. Nous le savons : un état amoureux se ressent souvent au début sous forme de haine, l'amour auquel satisfaction est refusée se transforme facilement en partie en haine, et les poètes nous enseignent qu'aux stades passionnés de l'amour ces deux sentiments contradictoires peuvent coexister pendant quelque temps et rivaliser en quelque sorte. Mais la coexistence chronique de l'amour et de la haine envers la même personne, et la très grande intensité de ces deux sentiments, voilà qui est fait pour nous surprendre. Nous nous serions attendus à ce que le grand amour eût depuis longtemps vaincu la haine, ou eût été dévoré par celle-ci. En effet, cette coexistence de sentiments contraires n'est possible que dans certaines conditions psychologiques particulières, et grâce à leur caractère inconscient. L'amour n'a pas éteint la haine, il n'a pu que la refouler dans l'inconscient, et là, assurée contre la destruction par la conscience, elle peut subsister et même croître. D'habitude l'amour conscient, dans ces conditions, s'accroît par réaction jusqu'à une très grande intensité, pour être à la hauteur de la tâche, qui lui est imposée, de maintenir son contraire dans le refoulement. Une séparation très précoce des contraires, à l'âge « préhistorique » de l'enfance, accompagnée du refoulement de l'un des deux senti-

ments d'habitude de la haine, semble être la condition de cette « constellation » si étrange de la vie amoureuse (1).

Embrassons-nous du regard un certain nombre d'analyses d'obsédés, l'impression s'impose qu'un comportement d'amour et de haine tel que celui de notre malade est l'un des caractères les plus fréquents, les plus prononcés et, pour cette raison, l'un des plus importants probablement de la névrose obsessionnelle. Cependant, quelque tenté que l'on soit de ramener le problème du « choix de la névrose » à la vie instinctive, on a assez de raisons d'échapper à cette tentation et il faut se dire qu'on trouve, dans toutes les névroses, les mêmes instincts refoulés à la base des symptômes. Ainsi la haine, maintenue par l'amour dans l'inconscient, joue aussi un grand rôle dans la pathogenèse de l'hystérie et de la paranoïa. Nous connaissons trop peu la nature de l'amour pour pouvoir porter dès maintenant un jugement certain ; en particulier, le rapport du facteur *négatif* (2) de l'amour à la composante sadique de la libido reste entièrement obscur. Et c'est pourquoi nous n'attachons que la valeur d'une connaissance provisoire à dire que, dans les cas susmentionnés de haine inconsciente, la composante sadique de l'amour aurait été constitutionnellement particulièrement développée, et aurait été, à cause de cela, réprimée de façon trop précose et trop intensive ; nous pouvons en conclure que les phénomènes de névrose seraient alors déterminés, d'une part par la tendresse consciente renforcée par réaction, de l'autre par le sadisme se manifestant sous forme de haine dans l'inconscient.

Cependant quelle que soit l'explication qu'on donne à cette « constellation » si étrange de l'amour et de la haine, son existence est mise hors de doute par les observations faites sur nos malades, et il devient facile de comprendre les phénomènes énigmatiques de la névrose obsessionnelle lorsqu'on les rapporte à ce seul facteur. Si à un amour intense s'oppose une haine presque aussi forte, le

(1) Cf. la discussion sur ce sujet dans une des premières séances. — (Note 1923.) Pour cette constellation de sentiments, Bleuler a créé ultérieurement le terme approprié d' « ambivalence ». Voir d'ailleurs la suite de ces considérations dans l'article « Die Disposition zur Zwangsneurose » (La prédisposition à la névrose obsessionnelle). Trad. franç. par Ed. Pichon et H. Hœsli ; *Revue Française de Psychanalyse*, t. III, n° 3.

(2) « ... souvent, j'éprouve le désir de ne plus le voir parmi les vivants. Et cependant, si cela arrivait jamais, je le sais, j'en serais encore bien plus malheureux, tellement, si entièrement désarmé je suis vis-à-vis de lui », dit Alcibiade, de Socrate, dans *Le Banquet*.

résultat immédiat en doit être une aboulie partielle, une incapacité de décision dans toutes les actions dont le motif efficient est l'amour. Mais cette indécision ne se borne pas longtemps à un seul groupe d'actions. Car, quels sont les actes d'un amoureux qui ne soient pas en rapport avec sa passion ? Et puis, le comportement sexuel d'un homme a une *puissance déterminatrice* par laquelle se transforment toutes ses autres actions ; et, enfin, il est dans les caractères psychologiques de la névrose obsessionnelle de se servir dans une large mesure du mécanisme du *déplacement*. Ainsi la paralysie de la décision s'étend peu à peu à l'activité entière de l'homme (1).

Ainsi se constitue l'empire du *doute* et de la *compulsion*, tel qu'il nous apparaît dans la vie psychique des obsédés. Le doute correspond à la perception interne de l'indécision qui s'empare du malade à chaque intention d'agir, par suite de l'inhibition de l'amour par la haine. C'est au fond un doute de l'amour, lequel eût dû être subjectivement la chose la plus sûre, doute qui se répand sur tout le reste et se déplace de préférence sur le détail le plus insignifiant. Celui qui doute de son amour est en droit de douter, *doit* même douter, de toutes les autres choses de valeur moindre que l'amour (2).

C'est ce doute-là qui mène, dans les mesures de défense, à l'incertitude et à la répétition continuelle ayant pour but de bannir cette incertitude, doute qui arrive enfin à faire que ces actions de défense elles-mêmes deviennent aussi inexécutables que la décision d'amour primitivement inhibée. J'avais été obligé d'admettre, au début de mon expérience, une autre origine plus générale de l'incertitude chez les obsédés, qui paraissait se rapprocher davantage de la norme. Si je suis dérangé par des questions, par exemple quand j'écris une lettre, j'éprouve par la suite une incertitude justifiée sur ce que j'ai écrit sous l'influence de ce dérangement, et suis obligé pour me rassurer de relire la lettre. Aussi étais-je alors

(1) Cf. La représentation par le menu comme technique du jeu d'esprit dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930, p. 90.

(2) Les vers d'amour d'Hamlet à Ophélie :

Doute que les astres soient de flammes,
Doute que le soleil tourne,
Doute que la vérité soit la vérité,
Mais ne doute jamais de mon amour !

Hamlet, scène VII, dans *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, tome 10, trad. : François-Victor Hugo, Paris, Alphonse Lemerre, 1865.

d'avis que l'incertitude des obsédés, par exemple pendant leurs prières, provenait de ce qu'il s'y mêlait sans cesse, pour les déranger, des fantasmes inconscients. Cette supposition était juste, et elle se concilie facilement avec notre affirmation précédente. Il est vrai que l'incertitude d'avoir exécuté une mesure de défense provient du trouble apporté par des fantasmes inconscients, mais ces fantasmes contiennent précisément l'impulsion contraire qui doit justement être écartée par la prière. Ce fut un jour très net chez notre patient, le trouble ne restant pas inconscient, mais se laissant percevoir très distinctement. Comme il voulait prier et dire : « Que Dieu la préserve », surgit soudain de son inconscient un « ne », et il se rendit compte que c'était là le début d'une malédiction (p. 350). Si ce « ne » était resté muet, le patient serait demeuré dans un état d'incertitude qui eût prolongé démesurément sa prière ; en réalité, il abandonna la prière lorsque le « ne » lui devint conscient. Mais, avant de le faire, il essaya, comme d'autres obsédés, de toutes sortes de méthodes pour éviter qu'une idée contraire ne se mêlât à ses prières ; ainsi, il les raccourcissait ou les énonçait très rapidement. D'autres s'efforcent « d'isoler » soigneusement leurs actions de défense de tout le reste. Cependant, toutes ces techniques ne servent de rien à la longue ; dès que l'impulsion amoureuse a pu exécuter quoi que ce soit dans son déplacement sur une action insignifiante, l'impulsion hostile l'y suit aussi et annihile son œuvre.

Quand l'obsédé a découvert l'incertitude de la mémoire, ce point faible de notre psychisme, il peut, grâce à cette incertitude, étendre le doute à tout, même aux actes qui ont déjà été exécutés et qui n'étaient pas en rapport avec le complexe amour-haine, bref à tout le passé. Je rappelle ici l'exemple de la femme qui venait d'acheter un peigne pour sa petite fille, et qui, après s'être méfiée de son mari, se demandait si elle ne possédait pas ce peigne depuis toujours. Cette femme ne disait-elle pas : « Si je peux douter de ton amour (et ceci n'est que la projection du doute relatif à son propre amour pour son mari), je puis aussi douter de cela, je puis douter de tout. » C'est ainsi qu'elle nous révélait le sens caché du doute névrotique.

La *compulsion*, par contre, essaie de compenser le doute et de corriger les états d'inhibition intolérables dont témoigne le doute. Si le malade réussit enfin, à l'aide du déplacement, à se décider pour l'une des résolutions inhibées, celle-ci doit être exécutée ; elle n'est,

bien entendu, plus la résolution primitive, mais l'énergie qui y avait été accumulée ne renoncera plus à l'occasion de se décharger dans une action substitutive. Elle se manifeste dans des commandements et dans des défenses, selon que la pulsion tendre ou la pulsion hostile a conquis le chemin de la décharge. La tension, si le commandement compulsionnel n'est pas exécuté, est intolérable et est perçue sous forme d'angoisse très intense. Mais la voie même vers cette action substitutive, même déplacée sur un détail, est si âprement disputée que l'action ne peut le plus souvent se faire jour que sous forme d'une mesure de défense, étroitement liée à l'impulsion à écarter.

De plus, grâce à une sorte de *régression*, des actes préparatoires remplacent les décisions définitives, la pensée se substitue à l'action, et une pensée, en tant que stade préliminaire à l'acte, se fait jour avec une force compulsionnelle à la place de l'acte substitutif. Selon le degré de cette régression de l'acte à la pensée, la névrose obsessionnelle prend le caractère de la pensée compulsionnelle (obsessions) ou de l'acte compulsionnel proprement dit. Mais les véritables actes compulsionnels ne sont rendus possibles que grâce à une sorte de conciliation en eux des deux impulsions en lutte, par des formations de compromis. Et à mesure que la névrose se prolonge, les actes compulsionnels se rapprochent de plus en plus d'actes sexuels infantiles du genre de l'onanisme. De cette façon, des actes amoureux se manifestent quand même dans cette forme de névrose, mais, là aussi, uniquement à l'aide d'une nouvelle régression, non par des actes dirigés vers des personnes, objets d'amour ou de haine, mais par des actes autoérotiques comme dans l'enfance.

La première régression, celle de l'acte à la pensée, est favorisée par un autre facteur, qui participe à la genèse de la névrose. C'est un fait qu'on retrouve presque régulièrement dans l'histoire des obsédés l'apparition et le refoulement précoces de l'instinct voyeur et de la curiosité sexuelle lesquels, chez notre patient également, avaient régi une partie de l'activité sexuelle infantile (1).

Nous avons déjà mentionné l'importance de la composante sadique dans la genèse de la névrose obsessionnelle. Là où les pulsions de

(1) Les grands dons intellectuels des obsédés sont probablement en rapport avec ce fait.

curiosité sexuelle prévalent dans la constitution des obsédés, la rumination mentale devient le symptôme principal de la névrose. Le processus même de la pensée est sexualisé : le plaisir sexuel, se rapportant ordinairement au contenu de la pensée, est dirigé vers l'acte même de penser et la satisfaction éprouvée en atteignant à un résultat cogitatif est perçue comme une satisfaction sexuelle. Ce rapport entre la *pulsion à connaître* et les processus cogitatifs, rend celle-là particulièrement apte, dans toutes les formes de la névrose obsessionnelle où cette pulsion joue un rôle, à attirer l'énergie, qui s'efforce vainement de se manifester dans un acte, vers la pensée, qui, elle, permet une autre forme de satisfaction. Ainsi, grâce à la *pulsion à connaître,* des actes de penser préparatoires continuent à remplacer l'acte substitutif. Au retard apporté à l'acte se substitue bientôt le fait que le malade s'attarde à penser, de sorte qu'à la fin le processus, en gardant toutes ses particularités, est transféré sur un autre terrain, à l'instar des Américains qui déplacent en bloc (move) une maison.

Appuyé sur les considérations précédentes, j'oserai maintenant définir le facteur psychologique, longtemps recherché, qui prête aux produits de la névrose obsessionnelle leur caractère « compulsionnel ». Deviennent compulsionnels les processus représentatifs qui s'effectuent avec une énergie laquelle — tant du point de vue qualitatif que quantitatif (et par suite d'un freinage dans la partie motrice des systèmes représentatifs) — n'est d'ordinaire destinée qu'à l'action, c'est-à-dire des *pensées qui régressivement doivent remplacer des actes.* L'hypothèse d'après laquelle la pensée serait d'habitude effectuée, pour des raisons économiques, par déplacement d'une énergie moindre (probablement sur un niveau supérieur) que celle des actions destinées à la décharge et aux changements dans le monde extérieur, cette hypothèse ne rencontrera probablement pas d'opposition.

Ce qui réussit, sous forme d'obsession, à pénétrer dans la conscience avec une très grande force, doit alors être garanti contre les efforts de la pensée consciente qui tendent à le désagréger. Nous le savons déjà : cette défense s'effectue au moyen de la *déformation* que subit l'obsession avant de devenir consciente. Ce n'est pas cependant le seul moyen à cette fin. D'ordinaire, l'obsession est en outre écartée de sa situation originelle, dans laquelle elle pourrait, malgré la déformation, être facilement comprise. Dans cette inten-

tion, d'une part est *intercalé un intervalle* entre la situation pathogène et l'obsession qui en résulte, ce qui égare la pensée consciente dans sa recherche de la causalité ; d'autre part, le contenu de l'obsession est distrait de ses relations et contextes particuliers de par la *généralisation*.

Notre patient nous donne un exemple de ces processus dans sa « compulsion à comprendre » (p. 349). En voici un exemple meilleur encore : une malade s'interdit de porter aucun bijou, bien que la cause occasionnelle de cette interdiction n'eût été qu'un certain bijou qu'elle avait envié à sa mère et dont elle espérait hériter un jour. Enfin, pour se défendre contre le travail de désagrégation par la pensée consciente, l'obsession a encore coutume de se servir d'une teneur vague ou équivoque (si l'on veut séparer ce moyen du mécanisme de la déformation véritable). Cette teneur mal comprise peut alors s'intégrer dans les « délires », et tout ce qui dérive de l'obsession et s'y substitue ultérieurement se rattachera à ce texte mal compris, et non à la teneur véritable de l'obsession. Cependant, on peut remarquer que les « délires » s'efforcent de renouer des liens toujours nouveaux avec le contenu et la teneur de l'obsession qui n'ont pas été admis dans la conscience.

J'aimerais en revenir à la vie instinctive des obsédés, pour faire une seule remarque encore. Notre client était un *olfactif* qui, tel un chien, reconnaissait dans son enfance tout le monde d'après son odeur, et pour qui, adulte, les sensations olfactives importaient davantage qu'à d'autres (1). J'ai trouvé des faits semblables chez d'autres névrosés, obsédés et hystériques, et j'ai appris à tenir compte, dans la genèse des névroses (2), du rôle d'un plaisir olfactif disparu depuis l'enfance. D'une façon générale, on peut se demander si l'atrophie de l'odorat chez l'homme, consécutive à la station debout, et le refoulement organique du plaisir olfactif qui en résulte, ne seraient pas pour une bonne part dans la faculté de l'homme d'acquérir des névroses. On comprendrait ainsi qu'à mesure que s'élevait la civilisation de l'humanité, ce fût précisément la sexualité qui dût faire les frais du refoulement. Car nous savons depuis longtemps combien est étroitement liée, dans l'organisation animale, l'instinct sexuel à l'odorat.

(1) J'ajouterai que, dans son enfance, il avait eu des tendances coprophiles très marquées. A rapprocher de son érotique anale mentionnée plus haut (p. 320).

(2) Par exemple, dans certaines formes de fétichisme.

Pour finir, j'aimerais exprimer l'espoir que ce travail, incomplet à tous points de vue, incitât d'autres chercheurs à étudier la névrose obsessionnelle et, en l'approfondissant plus encore, à mettre au jour davantage de ce qui la constitue. Les traits caractéristiques de cette névrose, qui la distinguent de l'hystérie, doivent être recherchés, à mon avis, non dans la vie instinctive, mais dans les rapports psychologiques. Je ne puis quitter mon malade sans parler de l'impression qu'il faisait d'être scindé en trois personnalités : une personnalité inconsciente et deux personnalités préconscientes, entre lesquelles oscillait son conscient. Son inconscient englobait des tendances précocement refoulées, qu'on pourrait appeler ses passions et ses mauvais penchants ; à l'état normal, il était bon, aimait la vie, était intelligent, fin et cultivé ; mais, dans une troisième organisation psychique, il se révélait superstitieux et ascétique, de sorte qu'il pouvait avoir deux opinions sur le même sujet et deux conceptions de la vie différentes. Cette dernière personnalité préconsciente contenait en majeure partie des formations réactionnelles à ses désirs inconscients, et il était facile de prévoir que, si sa maladie avait duré plus longtemps, cette personnalité-là aurait absorbé la personnalité normale. J'ai actuellement l'occasion de soigner une dame atteinte d'une névrose obsessionnelle grave, et dont la personnalité est scindée d'une manière semblable en une indulgente et gaie et une autre très déprimée et ascétique. Cette dame met en avant la première, à titre de moi officiel, tout en se trouvant sous l'empire de la seconde. Ces deux organisations psychiques ont accès à sa conscience, et derrière la personnalité ascétique se retrouve son inconscient, lequel lui est tout à fait inconnu, et est constitué par ses tendances et ses désirs les plus anciens, refoulés depuis longtemps (1).

(1) (Note de 1923.) Le patient auquel l'analyse, dont il vient d'être rendu compte, restitua la santé psychique a été tué pendant la grande guerre comme tant de jeunes gens de valeur desquels on pouvait tant espérer.

De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité

Par S. FREUD

Traduit de l'allemand par Jacques LACAN

(Paru pour la première fois dans *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Bd VIII, 1922)

A) *La jalousie* ressortit à ces états affectifs que l'on peut classer, comme on le fait pour la tristesse, comme états normaux. Quand elle paraît manquer dans le caractère et la conduite d'un homme, on est justifié à conclure qu'elle a succombé à un fort refoulement, et en joue dans la vie inconsciente un rôle d'autant plus grand. Les cas de jalousie anormalement renforcée, auxquels l'analyse a affaire, se montrent triplement stratifiés. Ces trois assises ou degrés de la jalousie méritent les dénominations de :

1) jalousie *de concurrence*, ou jalousie normale ;
2) jalousie *de projection* ;
3) jalousie *délirante*.

Sur la jalousie normale, il y a peu à dire du point de vue de l'analyse. Il est facile de voir qu'essentiellement elle se compose de la tristesse ou douleur de croire perdu l'objet aimé, et de la blessure narcissique, pour autant que celle-ci se laisse isoler de la précédente ; elle s'étend encore aux sentiments d'hostilité contre le rival préféré, et, dans une mesure plus ou moins grande, à l'autocritique qui veut imputer au propre moi du sujet la responsabilité de la perte amoureuse. Cette jalousie, pour normale que nous la dénommions, n'est pour cela nullement rationnelle, je veux dire issue de situations actuelles, commandée par le moi conscient en fonction de relations réelles et uniquement par lui. Elle prend, en effet, sa racine profonde dans l'inconscient, prolonge les toutes primes tendances de l'affectivité infantile, et remonte au complexe d'Œdipe

et au complexe fraternel, qui sont de la première période sexuelle. Il reste très digne de remarque qu'elle soit vécue par maintes personnes sous un mode bisexuel, je veux dire chez l'homme, qu'à part la douleur au sujet de la femme aimée et la haine contre le rival masculin, une tristesse aussi, qui tient à un amour inconscient pour l'homme, et une haine contre la femme, vue comme rivale, agissent en lui pour renforcer le sentiment. Je sais un homme qui souffrait très fort de ses accès de jalousie, et qui, selon son dire, traversait ses tourments les plus durs dans une substitution imaginative consciente à la femme infidèle. La sensation qu'il éprouvait alors d'être privé de tout recours, les images qu'il trouvait pour son état, se dépeignant comme livré, tel Prométhée, à la voracité du vautour, ou jeté enchaîné dans un nid de serpents, lui-même les rapportait à l'impression laissée par plusieurs agressions homosexuelles, qu'il avait subies, tout jeune garçon.

La jalousie du second degré, jalousie de projection, provient, chez l'homme comme chez la femme, de l'infidélité propre du sujet, réalisée dans la vie, ou bien d'impulsions à l'infidélité qui sont tombées dans le refoulement. C'est un fait d'expérience quotidienne, que la fidélité, surtout celle qu'on exige dans le mariage, ne se maintienne qu'au prix d'une lutte contre de constantes tentations. Celui-là même qui en soi les nie, ressent pourtant leur pression avec une telle force, qu'il sera enclin à adopter un mécanisme inconscient pour se soulager. Il atteindra ce soulagement, j'entends l'absolution de sa conscience, en projetant ses propres impulsions à l'infidélité sur la partie opposée, à qui il doit fidélité. Ce motif puissant peut alors se servir des données immédiates de l'observation qui trahissent les tendances inconscientes de même sorte de l'autre partie, et trouverait encore à se justifier par la réflexion que le ou la partenaire, selon toute vraisemblance, ne vaut pas beaucoup plus que l'on ne vaut soi-même (1).

Les usages sociaux ont mis ordre à ce commun état de choses avec beaucoup de sagesse, en laissant un certain champ au goût de plaire de la femme mariée et au mal de conquête du mari. Par cette licence, on tend à drainer l'irrépressible tendance à l'infidélité et à la rendre inoffensive. La convention établit que les deux parties

(1) Comparez cette strophe du chant de Desdémone : « Je l'appelais trompeur ? Que dit-il à cela ? Si je regarde la fille, tu lorgnes vers le garçon ».

n'ont pas mutuellement à se tenir compte de ces menus entrechats sur le versant de l'infidélité, et il arrive le plus souvent que le désir qui s'enflamma à un objet étranger s'assouvisse, dans un retour au bercail de la fidélité, près de l'objet qui est le sien. Mais le jaloux ne veut pas reconnaître cette tolérance conventionnelle, il ne croit pas qu'il y ait d'arrêt ni de retour dans cette voie une fois prise. Ni que ce jeu de société, qu'est le « flirt » même, puisse être une assurance contre la réalisation de l'infidélité. Dans le traitement d'un tel jaloux on doit se garder de discuter les données de fait sur lesquelles il s'appuie ; on ne peut viser qu'à le déterminer à les apprécier autrement.

La jalousie qui tire origine d'une telle projection a déjà presque un caractère délirant, mais elle ne s'oppose pas au travail analytique qui révélera les fantasmes inconscients, propres à l'infidélité du sujet lui-même.

Il en va moins bien de la jalousie de la troisième espèce, jalousie véritablement délirante. Elle aussi vient de tendances réprimées à l'infidélité, mais les objets de ses fantasmes sont de nature homosexuelle. La jalousie délirante répond à une homosexualité « tournée à l'aigre », et a sa place toute désignée parmi les formes classiques de la paranoïa. Essai de défense contre une trop forte tendance homosexuelle, elle pourrait (chez l'homme) se laisser circonscrire par cette formule : Je ne l'aime pas lui, c'est *elle* qui l'aime (1).

Dans un cas donné de délire de jalousie, il faut s'attendre à voir la jalousie tirer sa source de l'ensemble de ces trois assises, jamais seulement de la troisième.

B) *La paranoïa.* — Pour des raisons connues, les cas de paranoïa se soustraient le plus souvent à l'examen analytique. Cependant, j'ai pu ces derniers temps tirer de l'étude intensive des deux paranoïaques quelque chose qui était pour moi nouveau.

Le premier cas fut celui d'un jeune homme qui présentait, pleinement épanouie, une paranoïa de jalousie, dont l'objet était son épouse d'une fidélité au-dessus de tout reproche. Il sortait alors d'une période orageuse, dans laquelle il avait été dominé sans rémission

(1) Rapprocher les développements du cas Schreber : « Remarques psychanalytiques sur la description autobiographique d'un cas de paranoïa (démence paranoïde)», [recueilli dans le vol. VIII des *Œuvres complètes*]. (Trad. franç. Marie Bonaparte et R. Loewenstein, *Revue française de Psychanalyse*, tome V, n° 1).

par son délire. Lorsque je le vis, il présentait encore des accès bien isolés qui duraient plusieurs jours, et, point intéressant, débutaient régulièrement le lendemain d'un acte sexuel, qui se passait d'ailleurs à la satisfaction des deux parties. On est en droit d'en conclure qu'à chaque fois, après que fut assouvie la libido hétérosexuelle, la composante homosexuelle, réveillée avec elle, se frayait son expression par l'accès de jalousie.

Le malade tirait les faits dont prenait donnée son accès, de l'observation des plus petits signes par où la coquetterie pleinement inconsciente de la femme s'était trahie pour lui, là où nul autre n'eût rien vu. Tantôt elle avait frôlé de la main par mégarde le monsieur qui était à côté d'elle, tantôt elle avait trop penché son visage vers lui et lui avait adressé un sourire plus familier que si elle était seule avec son mari. Pour toutes ces manifestations de son inconscient il montrait une attention extraordinaire et s'entendait à les interpréter avec rigueur, si bien qu'à vrai dire il avait toujours raison et pouvait encore en appeler à l'analyse pour confirmer sa jalousie. En vérité, son anomalie se réduisait à ce qu'il portait sur l'inconscient de sa femme une observation trop aiguë et qu'il y attachait beaucoup plus d'importance qu'il ne serait venu à l'idée de tout autre.

Souvenons-nous que les paranoïaques persécutés se comportent de façon tout à fait analogue. Eux aussi ne reconnaissent chez autrui rien d'indifférent et, dans leur « délire de relation », sollicitent les plus petits indices que leur livrent les autres, les étrangers. Le sens de ce délire de relation est précisément qu'ils attendent de tous les étrangers quelque chose comme de l'amour, mais les autres ne leur montrent rien de pareil, ils se gaussent en leur présence, brandissent leurs cannes et crachent aussi bien par terre sur leur passage, et réellement c'est là ce qu'on ne fait pas lorsqu'on prend à la personne qui est dans le voisinage le moindre intérêt amical. Ou alors, on ne fait cela que lorsque cette personne vous est tout à fait indifférente, lorsqu'on peut la traiter comme l'air ambiant, et le paranoïaque n'a, quant à la parenté foncière des concepts d' « étranger » et d' « hostile », pas si grand tort, en ressentant une telle indifférence, en réponse à son exigence amoureuse, à la façon d'une hostilité.

Nous soupçonnons maintenant qu'est peut-être insuffisante notre description de la conduite des paranoïaques, tant du jaloux que du

persécuté, quand nous disons qu'ils projettent au dehors sur autrui ce qu'ils se refusent à voir dans leur for intérieur.

Certes, c'est ce qu'ils font, mais par ce mécanisme ils ne projettent, pour ainsi dire, rien en l'air, ils ne créent rien là où il n'y a rien, bien plutôt se laissent-ils guider par leur connaissance de l'inconscient, en déplaçant sur l'inconscient d'autrui cette attention qu'ils soustraient au leur propre. Que notre jaloux reconnaisse l'inconstance de sa femme, il la substitue à la sienne ; en prenant conscience des sentiments de celle-ci, déformés et monstrueusement amplifiés, il réussit à maintenir inconscients ceux qui lui reviennent. En prenant son exemple pour typique, nous conclurons que l'hostilité, que le persécuté découvre chez les autres, n'est aussi que le reflet de ses propres sentiments hostiles à leur égard. Or, nous savons que, chez le paranoïaque, c'est justement la personne de son sexe qu'il aimait le plus, qui se transforme en persécuteur ; dès lors surgit le point de savoir d'où naît cette interversion affective, et la réponse qui s'offre à nous serait que l'ambivalence toujours présente du sentiment fournit la base de la haine, et que la prétention à être aimé, faute d'être comblée, la renforce. Ainsi, l'ambivalence du sentiment rend au persécuté le même service pour se défendre de son homosexualité que la jalousie à notre patient.

Les rêves de mon jaloux me réservaient une grande surprise. A vrai dire, ils ne se montraient jamais simultanément avec l'explosion de l'accès, mais pourtant encore sous le coup du délire ; ils étaient complètement purs d'élément délirant, et laissaient reconnaître les tendances homosexuelles sous-jacentes sous un déguisement non moins pénétrable qu'il n'était habituel autrement. Dans ma modeste expérience des rêves des paranoïaques, je n'étais dès lors pas loin d'admettre que communément la paranoïa ne pénètre pas dans le rêve.

L'état d'homosexualité se saisissait chez ce patient à première vue. Il n'avait cultivé ni amitié ni aucun intérêt social ; l'impression s'imposait d'un délire auquel serait incombée la charge de l'évolution de ses rapports avec l'homme, comme pour lui permettre de rattraper une part de ce qu'il avait manqué à réaliser. La mince importance du père dans sa famille et un trauma homosexuel humiliant dans ses primes années de jeune garçon avaient concouru à réduire au refoulement son homosexualité et à lui barrer la route vers la sublimation. Sa jeunesse tout entière fut dominée par

un fort attachement à la mère. De plusieurs fils, il était le chéri avoué de sa mère, et il épanouit à son endroit une forte jalousie du type normal. Lorsque plus tard il se décida pour un mariage, décision prise sous le coup de ce motif essentiel d'apporter la richesse à sa mère, son besoin d'une mère virginale s'exprima dans des doutes obsessionnels sur la virginité de sa fiancée. Les premières années de son mariage furent sans traces de jalousie. Il fut alors infidèle à sa femme et s'engagea dans une liaison durable avec une autre. Dès que l'effroi d'un soupçon précis l'eut fait rompre ces relations amoureuses, une jalousie du second type éclata chez lui, jalousie de projection, au moyen de quoi il put imposer silence aux reproches touchant son infidélité. Elle se compliqua bientôt par l'entrée en scène de tendances homosexuelles, dont l'objet était son beau-père, pour former une paranoïa de jalousie, pleine et entière.

Mon second cas n'aurait vraisemblablement pas été classé sans l'analyse comme *paranoïa persecutoria,* mais je fus contraint de concevoir ce jeune homme comme un candidat à cette issue morbide. Il existait chez lui une ambivalence dans les relations avec son père d'une envergure tout à fait extraordinaire. Il était d'une part le rebelle avoué qui s'était développé manifestement et en tous points, en s'écartant des désirs et des idéaux de son père ; d'autre part, dans un plan plus profond, il était toujours le plus soumis des fils, celui qui, après la mort de son père, eut conscience d'une dette de cœur, et s'interdit la jouissance de la femme. Ses rapports avec les hommes dans la réalité se posaient ouvertement sous le signe de la méfiance ; avec sa force d'intelligence il savait rationaliser cette réserve, et s'entendait à tout arranger en sorte que ses connaissances et amis le trompent et l'exploitent. Ce qu'il m'apprit de neuf, c'est que les classiques idées de persécution peuvent subsister, sans trouver chez le sujet foi ni assentiment. Occasionnellement, durant l'analyse, on les voyait passer en éclairs, mais il ne leur accordait aucune importance et, dans la règle, s'en moquait. Il se pourrait qu'il en fût de même dans bien des cas de paranoïa. Les idées délirantes qui se manifestent quand une telle affection éclate, peut-être les tenons-nous pour des néoproductions, alors qu'elles sont constituées depuis longtemps.

Une vue primordiale me paraît être celle-ci, qu'une instance qualitative, telle que la présence de certaines formations névrotiques, importe moins en pratique que cette instance quantitative, à savoir,

quel degré d'attention, ou, avec plus de rigueur, quel ordre d'investissement affectif ces thèmes peuvent concentrer en eux. La discussion de notre premier cas, de la paranoïa de jalousie, nous avait incité à donner cette valeur à l'instance quantitative, en nous montrant que l'anomalie consistait là essentiellement en ce surinvestissement affecté aux interprétations touchant l'inconscient étranger. Par l'analyse de l'hystérie, nous connaissons depuis longtemps un fait analogue. Les fantasmes pathogènes, les rejetons de tendances réprimées, sont tolérés longtemps à côté de la vie psychique normale et n'ont pas d'efficacité morbifique, jusqu'à ce qu'ils reçoivent d'une révolution de la libido une telle surcharge ; d'emblée éclate alors le conflit qui conduit à la formation du symptôme. Ainsi sommes-nous conduits de plus en plus, dans la poursuite de notre connaissance, à ramener au premier plan le point de vue *économique*. J'aimerais aussi soulever le point de savoir si cette instance quantitative sur quoi j'insiste ici, ne tend pas à recouvrir les phénomènes pour lesquels Bleuler et d'autres récemment veulent introduire le concept d' « action de circuit ». Il suffirait d'admettre que d'un surcroît de résistance dans une direction du cours psychique s'ensuit une surcharge d'une autre voie, et par là sa mise en circuit dans le cycle qui s'écoule.

Un contraste instructif se révélait dans mes deux cas de paranoïa quant au comportement des rêves. Alors que, dans le premier cas, les rêves, nous l'avons noté, étaient purs de tout délire, le second malade produisait en grand nombre des rêves de persécution, où l'on peut voir des prodromes et des équivalents pour les idées délirantes de même contenu. L'agent persécuteur, auquel il ne pouvait se soustraire qu'avec une grande anxiété, était dans la règle un puissant taureau ou quelque autre symbole de la virilité, que bien des fois en outre il reconnut au cours même du rêve comme une forme de substitution du père. Une fois il rapporta, dans la note paranoïaque, un très caractéristique rêve de transfert. Il vit qu'en sa compagnie je me rasais, et remarqua à l'odeur que je me servais du même savon que son père. J'en agissais ainsi pour l'obliger au transfert du père sur ma personne. Dans le choix de la situation rêvée se montre, de façon impossible à méconnaître, le maigre cas que fait le patient de ses fantasmes paranoïaques et le peu de créance qu'il leur accorde ; car une contemplation quotidienne pouvait l'instruire qu'en général je ne me mets pas dans le cas de

me servir de savon à raser, et qu'ainsi sur ce point je n'offrais aucun appui au transfert paternel.

Mais la comparaison des rêves chez nos deux patients nous apprend que la question soulevée par nous, à savoir si la paranoïa (ou toute autre psychonévrose) pouvait pénétrer même dans le rêve, ne repose que sur une conception incorrecte du rêve. Le rêve se distingue de la pensée de veille en ce qu'il peut accueillir des contenus (du domaine refoulé) qui n'ont pas le droit de se présenter dans la pensée vigile. Abstraction faite de cela, il n'est qu'une *forme de la pensée,* une transformation de la matière pensable de la préconscience, par le travail du rêve et ses déterminations. Au refoulé lui-même notre terminologie des névroses ne s'applique pas ; on ne peut le qualifier ni d'hystérique, ni d'obsessionnel, ni de paranoïaque. C'est au contraire l'autre partie de la matière soumise à l'élaboration du rêve, ce sont les pensées préconscientes qui peuvent ou bien être normales, ou porter en soi le caractère d'une quelconque névrose. Les pensées préconscientes ont des chances d'être des résultats de tous ces processus pathogènes où nous reconnaissons l'essence d'une névrose. On ne voit pas pourquoi chacune de ces idées morbides ne devrait pas subir la transformation en un rêve. Sans aller plus loin, un rêve peut ainsi naître d'un fantasme hystérique, d'une représentation obsessionnelle, d'une idée délirante, je veux dire livrer dans son interprétation de tels éléments. Dans notre observation de deux paranoïaques, nous trouvons que le rêve de l'un est normal, alors que l'homme est en accès, et que celui de l'autre a un contenu paranoïaque, quand le sujet se moque encore de ses idées délirantes. Ainsi, dans les deux cas, le rêve accueille ce qui dans le même temps est réprimé lors de la vie de veille. Encore ceci n'est-il pas forcément la règle.

C) *L'homosexualité.* — La reconnaissance du facteur organique de l'homosexualité ne nous dispense pas d'étudier les processus psychiques qui sont à son origine. Le processus typique, bien établi dans des cas sans nombre, consiste en ce que chez le jeune homme, jusqu'alors intensément fixé à sa mère, se produit, quelques années après le cours de la puberté, une crise ; il s'identifie soi-même avec la mère et cherche à son amour des objets où il puisse se retrouver lui-même et qu'il ait le loisir d'aimer, comme sa mère l'a aimé. Comme vestige de ce processus, une condition d'attrait s'impose au sujet, d'habitude pour nombre d'années, c'est que les objets mas-

culins aient l'âge où chez lui le bouleversement eut lieu. Nous avons appris à connaître les divers facteurs qui, avec une force variable, contribuent vraisemblablement à ce résultat. Tout d'abord la fixation à la mère qui enraye le passage à un autre objet féminin. L'identification à la mère permet de sortir des liens qui se rattachent à son endroit, tout en ouvrant la possibilité de rester fidèle en un certain sens à ce premier objet. Ensuite, vient *la tendance* au choix narcissique de l'objet, qui d'une façon générale est plus immédiate et plus facile à accomplir que la conversion vers l'autre sexe. Derrière cette instance s'en dissimule une autre d'une force toute particulière, ou bien peut-être coïncide-t-elle avec la première : le haut prix attaché à l'organe mâle et l'impossibilité de renoncer à ce qu'il existe dans l'objet aimé. Le mépris de la femme, l'aversion pour elle, voire le dégoût qu'elle provoque, se rattachent dans la règle à la découverte tôt faite que la femme ne possède pas de pénis. Plus tard, nous avons découvert encore, comme un puissant motif d'un choix homosexuel de l'objet, les égards pour le père ou l'angoisse éprouvée à son endroit, quand le renoncement à la femme signifie que l'on esquive la concurrence avec lui (ou toutes les personnes mâles qui jouent son rôle). Ces deux derniers motifs, l'arrêt à la condition du pénis, ainsi que la dérobade, peuvent être attribués au complexe de castration. Attachement à la mère — narcissisme, — angoisse de castration, ces instances au reste nullement spécifiques, nous les avons repérées jusqu'alors dans l'étiologie psychique de l'homosexualité ; s'y associent encore l'influence d'une séduction, qui peut répondre d'une fixation précoce de la libido, ainsi que celle du facteur organique qui favorise le rôle passif dans la vie amoureuse.

Mais nous n'avons jamais cru que cette analyse de l'origine de l'homosexualité fût complète. Je suis aujourd'hui en état d'indiquer un nouveau mécanisme qui mène au choix homosexuel de l'objet, bien que je ne puisse préciser à quelle ampleur il faut fixer son rôle dans la constitution de l'homosexualité extrême, de celle qui est manifeste et exclusive. L'observation m'a rendu attentif à plusieurs cas, où, dans la première enfance, des tendances jalouses d'une force singulière, issues du complexe maternel, s'étaient élevées contre des rivaux, le plus souvent contre des frères plus âgés. Cette jalousie menait à des attitudes intensément hostiles et agressives envers le groupe des frères, attitudes qui purent aller jusqu'au

vœu meurtrier, mais ne résistèrent pas à l'action du développement. Sous l'influence de l'éducation, sûrement aussi par suite de l'échec où les vouait leur impuissance, ces tendances venaient à être refoulées, le sentiment à se retourner, si bien que les précoces rivaux étaient maintenant les premiers objets homosexuels. Une telle issue de l'attachement à la mère nous montre des rapports, intéressants en plus d'un point, avec d'autres processus de nous connus. Elle est tout d'abord le pendant complet du développement de la *paranoïa persecutoria,* dans laquelle les personnes primitivement aimées se changent en persécuteurs haïs, tandis qu'ici les rivaux haïs se retrouvent objets d'amour. Par delà elle figure une exagération du procès qui, selon mes vues, mène à la genèse individuelle des instincts sociaux (1). Ici et là existent tout d'abord des tendances jalouses et hostiles qui ne peuvent trouver satisfaction, et les sentiments d'identification, de nature amoureuse, aussi bien que sociale, naissent comme formes de réaction contre les impulsions agressives refoulées.

Ce nouveau mécanisme du choix homosexuel de l'objet, qui jaillit de la rivalité surmontée et du refoulement des tendances agressives, vient se mêler, dans bien des cas, aux déterminations typiques de nous connues. Il n'est pas rare d'apprendre, par l'histoire de la vie des homosexuels, que le tournant est survenu après que la mère eût fait l'éloge d'un autre enfant et l'eût donné en exemple. C'est là ce qui a réveillé la tendance au choix narcissique de l'objet et, après une courte phase de jalousie aiguë, changé le rival en objet aimé. Par ailleurs, le nouveau mécanisme se distingue en ce que dans ces cas la transformation se produit au cours d'années bien plus précoces et que l'identification à la mère passe au second plan. Aussi bien, dans les cas que j'ai observés, ne conduisait-il qu'à des attitudes homosexuelles, qui n'excluaient pas l'hétérosexualité et n'entraînaient aucun *horror feminæ.*

Le fait est bien connu qu'un assez grand nombre de personnes homosexuelles se signalent par un développement particulier des instincts à tendance sociale et par leur dévouement à des intérêts d'utilité publique. On serait tenté de lui donner cette explication théorique, qu'un homme qui voit dans les autres hommes de virtuels objets d'amour, doit se comporter différemment envers la com-

(1) Voyez « Psychologie des foules et analyse du moi », 1921 (vol. VI des *Œuvres complètes*). Trad. franç. Jankélévitch. Paris, Payot.

munauté des hommes, qu'un autre qui est forcé d'envisager l'homme d'abord comme un rival auprès de la femme. Une seule considération s'y oppose, c'est que dans l'amour homosexuel il y a aussi rivalité et jalousie et que la communauté des hommes comprend aussi ces rivaux possibles. Mais, s'abstiendrait-on de cette motivation spéculative, il ne peut être indifférent, pour les rapports de l'homosexualité et du sens social, qu'en fait il ne soit pas rare de voir naître le choix homosexuel de l'objet d'une maîtrise précoce de la rivalité à l'égard de l'homme.

Dans la conception psychanalytique nous sommes habitués à concevoir les sentiments sociaux comme des sublimations de comportements, homosexuels quant à leur objet. Chez les homosexuels doués de sens social, les sentiments sociaux n'auraient pas opéré leur détachement du choix primitif de l'objet avec un entier bonheur.

Le complexe du petit profit

par Ch. ODIER

A la fin d'un article paru dans cette revue en 1929 (1), nous faisions allusion au « contrat social » ainsi qu'à ses retentissements dans l'âme individuelle. « Chez le normal, disions-nous, les tendances oblatives prennent le pas sur les captatives, autrement dit le moi réussit à imposer au soi le contrat social. Mais la persistance ou la prévalence des secondes implique qu'un élément « asocial » existe chez tout être social. Cet élément le pousse à déchirer le contrat signé par le moi, c'est-à-dire à ne pas tenir compte de l'intérêt d'autrui (2). » Nous ajoutions qu'étant basé sur le principe : donner autant qu'on reçoit (ou une valeur correspondante d'argent), ce contrat implique pourtant déjà une oblation (un degré de sacrifice), en tant qu'il apporte une restriction notable à la satisfaction inconditionnelle des pulsions instinctives primitives non encore éduquées, c'est-à-dire non encore sociales. Car ces tendances incitent l'homme, selon les cas, à recevoir sans donner, même à prendre ce qui revient à autrui sans souci de son intérêt, à garder enfin ce qu'il a pris en dérogation aux prescriptions du droit commun.

A l'appui d'observations cliniques, nous avons tenté, en effet, de montrer le rôle considérable joué chez les êtres humains par les pulsions captatives et possessives (syst. C. P.) et d'expliquer comment elles s'opposent avec succès, chez de multiples névropathes, aux tendances oblatives (syst. O.), en admettant que ces dernières existent (3). Chez ces derniers, elles déchirent véritablement le contrat social, mais au moyen de symptômes et de fantaisies, alors

(1) Ch. Odier, « L'argent et les névrosés ». *Rev. franç. de psych.*, n° 4, 1929.

(2) *Op. cit.*, page 731.

(3) Soit, tendances au don, au cadeau ; ou au renoncement, sacrifice. A notre avis, il ne s'agit pas de pulsions vraies, mais plutôt de l'ensemble des réactions opposées par le moi au syst. C. P. Ces réactions ne sont pas innées. Il faut les enseigner et les imposer à l'enfant. Un grand nombre de bébés veulent manger (recevoir) sans rien perdre de leur corps. Il faut leur apprendre à faire le sacrifice de leurs excréments, et l'éducateur n'y parvient pas toujours. S'ils sont disposés à le faire, ils exigent des compensations. Un grand nombre d'adultes ne se compor-

que chez les délinquants elles le font au moyen d'actes positifs. Dans un cas comme dans l'autre il s'agit de grandes déchirures. Chez d'autres, par contre, comme nous allons le voir, elles se contentent de *petites déchirures,* souvent de légères entailles à peine visibles.

Dans un grand nombre de symptômes névrotiques on constate en les analysant l'hégémonie nette du système C. P. Chez les individus normaux, c'est-à-dire adaptés au régime social, l'on ne constate pas souvent l'hégémonie du système O., mais plutôt une série d'oscillations entre ces deux systèmes, oscillations conditionnées par les circonstances extérieures ou par l'état nerveux, ou par les deux à la fois. L'état normal consisterait à trouver entre ces deux pôles un point d'équilibre intermédiaire, puis à s'y tenir avec une constance suffisante ; en tout cas à ne se rapprocher du pôle C. P. que dans les limites, assez restreintes d'ailleurs du point de vue instinctuel, imposées par la société, ses lois et ses coutumes. Un individu se comportant de cette manière ne pourrait guère être considéré comme désadapté.

En somme, ce point d'équilibre médian équivaudrait à l'acceptation du contrat social basé sur *l'échange* : pour recevoir il faut donner à peu près l'équivalent. Or, la psychanalyse nous montre que l'homme non seulement a grand peine à s'élever au-dessus de ce stade de l'échange équivalent, mais encore à y parvenir ; bien plus, que de s'élever au-dessus de ce stade, de dépasser cette étape narcissique inévitable du développement individuel, constitue dans nombre de cas un symptôme névrotique (dit masochiste). Mais laissons pour l'instant ce problème épineux et contentons-nous de rappeler les mécanismes de compensations ou de surcompensations décrits dans notre précédente étude (1). « Dans le compromis, disions-nous, les deux systèmes envisagés tendent inversement (2) et parviennent à un meilleur équilibre. La droite donne toujours quelque chose et la gauche ne reprend pas tout. Elle se contente

tent pas très différemment, chez lesquels la condition d'être payé de retour en échange de leurs sacrifices est implicitement maintenue. Le principe du « don absolu » n'est admissible qu'en faisant abstraction des mécanismes psychiques anti-oblatifs inapparents. (Voir à ce sujet : *op cit.*, note p. 714). En dernière analyse, les tendances oblatives ne sont pas de vraies pulsions, mais des *anti-pulsions* imposées par l'éducation et plus tard par la société.

(1) *Op. cit.*, p. 729.

(2) C'est-à-dire contrairement à ce qui se passe dans la surcompensation.

même, comme nous le verrons dans un prochain paragraphe, de ne reprendre qu'un *tout petit peu.* »

Ce « tout petit peu » devait donc faire l'objet d'un paragraphe ultérieur qui n'a jamais paru. Nous nous décidons à le publier aujourd'hui à titre de complément à notre étude, en même temps qu'à une brève communication faite depuis lors à la Société Psychanalytique de Paris (1).

L'une des questions que nous nous étions posées était celle-ci : le nombre d'individus parvenus au stade de l'échange est-il si grand qu'on le croit communément ? En apparence, en effet, ce nombre dépasse de beaucoup la majorité, les individus asociaux constituant dans notre société civilisée une faible minorité. L'analyse cependant a montré qu'on peut être socialement asocial de diverses manières, notamment en faisant une névrose, au lieu de commettre des délits. Les cas cités dans notre étude en étaient des exemples. Aujourd'hui, laissant de côté ces gros symptômes pécuniaires névrotiques, nous nous occuperons de réactions psychiques plus fines qui pourraient à la rigueur rentrer dans la catégorie de traits ou de bizarreries de caractère. Les sujets qui en souffrent sont nombreux et apparemment adaptés au régime social. Le sont-ils en réalité ? Et, s'ils ne l'étaient pas, le nombre des individus paraissant être parvenus au stade de l'échange équivalent ne serait-il pas moins considérable qu'on le pense ? Et la société ne serait-elle pas composée d'une majorité de membres secrètement asociaux ?

*
* *

Avant de répondre à ces questions, il convient de décrire ces bizarreries de caractère auxquelles nous venons de faire allusion, et qui pourraient bien faire pencher la balance de la société civilisée du côté de l' « asocialité », non pas réelle, mais psychique ou interne de ses membres. Le plus simple nous paraît d'en donner tout d'abord quelques exemples.

M. A., riche et généreux, qui comble sa femme de tous les biens et de cadeaux luxueux (auto, parures, fourrures, etc.), la voit un jour coller sur une lettre un timbre de quatre sous... alors que deux sous suffisaient (tarifs postaux d'un pays étranger). Il entre soudain dans une colère imprévue et lui fait une scène aussi violente que grotesque.

(1) Séance du 16 fév. 1932.

M. B., riche et scrupuleux, a payé sans aucune hésitation une forte caution ; mais dans les jours suivants il marchande une cravate, chez son fournisseur habituel, avec une telle insistance, et si déplacée, que ce dernier se refuse à la lui vendre.

Mme C., nerveuse très aisée, en traitement, me téléphone un jour qu'elle ne viendra pas à son rendez-vous pour la raison qu'elle s'est mise au lit et qu'elle a la migraine. J'ai su, par la suite, que ce jour-là elle avait appris que sa cuisinière achetait en secret du vin ordinaire pour son usage personnel.

M. D., grand névropathe masochiste, en analyse, me raconte le petit rêve suivant : « Ma femme de ménage me demande 40 francs. Je consens à les lui donner. Mais elle me fait remarquer mon erreur, car je ne lui ai remis que 35... » ; puis il se tait. Au bout d'un certain temps je lui fais remarquer à mon tour que, tout comme à sa femme de ménage, il ne veut rien me donner, ou en tout cas moins que ne l'exigent les règles du traitement. Il ajoute alors : « Ma femme de ménage m'a demandé récemment une avance de 40 francs sur ses gages. Comme la veille elle m'avait servi une nouvelle plaque de beurre, je lui ai brusquement demandé ce qu'elle avait fait de l'ancienne dont il était resté..., obéissant là à mon aversion d'être volé, surtout dans les petites choses. Cette pauvre vieille en a été bouleversée et n'a pas fermé l'œil... »

Cette brusque réaction démontre que M. D. n'avait pas consenti cette avance sans lutte intérieure ni sans colère ; deuxièmement le rêve révèle à son tour qu'il s'est « rattrapé » en déduisant de cette somme (dépense irrégulière à laquelle maints nerveux sont très sensibles), à peu près le prix du reste de la plaque de beurre dont cette femme l'avait frustré.

M. E., un inhibé universel, demandait à l'analyse de le guérir de son incapacité à se faire une situation et à gagner de l'argent. La première partie de la cure eut pour résultat (partiel) de lui permettre de postuler et d'obtenir un poste rétribué. On lui offre 1.000 francs de salaire mensuel (francs suisses), mais il n'est pas satisfait et réclame 1.100 francs, c'est-à-dire le salaire par lequel un rival avait débuté ! Longue discussion avec son chef. Il s'obstine ; mais le chef finalement refuse. Alors, cédant à un mouvement de faux dépit, il se dit : « Tant pis, j'aime mieux renoncer à ce poste... et travailler pour moi. » Et pourtant son souhait le plus vif était de gagner sa vie ; en outre il en avait grand besoin.

Voilà une réaction bien irrationnelle de la part d'un homme intelligent : il s'accroche obstinément à 100 francs, et, ne les obtenant pas, sacrifie les 1.000 qu'on lui offre et qui lui seraient si nécessaires ! L'analyse en révéla le mobile.

Une pulsion captative inconsciente l'obligeait, en face de n'importe quelle offre, à exiger un petit peu plus. A ce titre, tout salaire, inférieur ou supérieur à 1.000, eût toujours été trop faible d'une légère fraction. Et seule cette fraction supplémentaire l'intéressait. Le gage supérieur du rival n'avait été qu'un prétexte destiné à tromper l'analyste en le fai-

sant croire à un faux complexe d'Œdipe. On voit que cet homme était, dans la réalité, insatisfaisable, ou ne pouvait être délivré de son insatisfaction qu'en ne gagnant rien. C'est pourquoi il perdit si vite de vue l'importante nécessité de gagner sa vie. Le plus fort est qu'en définitive il obtint ces 100 francs de plus ; mais, grâce à l'analyse, il s'en contenta et put renoncer à réclamer alors 1.200.

On doit avouer qu'il avait pourtant accompli un grand progrès, attendu qu'autrefois il était complètement inhibé dans les discussions d'argent et les évitait systématiquement. Il faut avouer aussi que ce progrès faillit lui jouer un mauvais tour. En réalité, il avait échangé un complexe grave contre un moins grave, mais presque aussi dangereux.

Ses inhibitions sexuelles à leur tour cèdent au traitement. Il s'éprend d'une Anglaise et réussit à la conquérir. Elle retourne dans son pays. Il veut lui envoyer un parfum rare et coûteux. Bien qu'éprouvant un plaisir sincère à l'idée de ce cadeau, il m'apporte un rêve compliqué : « Mon beau-frère (le malade avait été amoureux de ce dernier) me télégraphie qu'un secrétaire général va venir à Genève, et que je dois m'arranger à rencontrer M. X, pour que celui-ci me présente à ce personnage important, lequel me mettra en relation avec l'ambassadeur d'Angleterre. Je pense alors que je pourrai envoyer ce parfum à Daesy par la valise diplomatique. » En d'autres termes plus simples : sans payer le port ni la douane !

Ce rêve est très homosexuel à son niveau profond. Le profit du port et de la douane exprimait une angoisse sourde. Pour ce malade, le fait si nouveau d'aimer une femme comportait des dangers, et devant ces dangers il éprouvait le besoin d'être aidé, protégé par des hommes puissants (images paternelles). Mais nous laisserons là cette analyse pour n'insister que sur l'évidence, malgré le bysantinisme du rêve, du désir du petit profit.

Ces exemples, croyons-nous, suffiront à orienter le lecteur. Nous avons choisi à dessein deux hommes apparemment bien portants, une dame nerveuse et deux malades, l'un masochiste, l'autre impuissant. Eh bien, tous les cinq sont affligés de la même difficulté, disons d'une incapacité psychique analogue : celle de ne pas pouvoir supporter une petite perte ou résister à un petit profit, alors qu'ils ne sont point avares, que certains d'entre eux sont au contraire généreux et libres dans l'emploi des grandes sommes. Tous enfin ne se soumettent pas plus difficilement que les gens ordinaires aux dépenses nécessaires, et peut-être plus facilement qu'eux aux dépenses superflues. Ces cinq personnes sont-elles une exception ?

Je ne le pense pas, car cette bizarrerie de caractère semble très répandue dès qu'on y porte attention. Sa forme ou son objet, comme nous le verrons, pourra varier à l'infini ; sa nature demeurera iden-

tique. Elle pourra, d'autre part, affecter des individus réputés sains et adaptés, aussi bien que des petits ou des grands névropathes. Qu'il s'agisse des uns ou des autres, nous avons proposé de la dénommer d'un terme général : le complexe du petit profit.

Le complexe du petit profit (en abrégé : p. p.), éventuellement de la petite perte (Mme C., Mr D.), peut donc être présent et actif chez des individus que personne ne songerait à taxer de malades ou de déséquilibrés. Il semble coexister souvent avec un équilibre pratiquement normal, et je me suis demandé à ce propos s'il ne contribuait pas justement à l'entretenir, constituant une sorte de petite soupape de sûreté pour les tendances captatives sous pression. Chez certains sujets, peut-être nombreux, il n'apparaît guère que dans leurs rêves, et ces rêves entraînent sûrement une détente au niveau du conscient comme de l'inconscient. Nous en avons fourni un exemple plus haut (Mr E.).

Le grand avantage économique du complexe p. p. est dû au déplacement des tendances captatives sur des sommes minimes. Ce déplacement autorise alors leur satisfaction par ou dans les petites choses, en s'accrochant pour ainsi dire au système accessoire de la vie sociale, ce qui permet aux petits profiteurs d'échapper au code pénal. Ils ne peuvent en effet être considérés comme des êtres asociaux ; la société, ou ses tribunaux, les agrée alors qu'elle poursuit par exemple les petits cleptomanes. L'on compte parmi eux des personnalités supérieures ou éminentes, d'une honnêteté, voire d'une moralité exemplaires. Leur petite avarice accompagne parfois une grande générosité, et probablement la permet, la facilite. « Se rattraper » par de petites sommes peut apaiser de grandes angoisses. Grande générosité et petite avarice semble une formule sociale plus fréquente que la formule inverse. Ce fait pourrait expliquer en partie pourquoi le complexe p. p. s'insinue assez souvent dans la charité, précisément là où l'on s'attendait le moins à le trouver.

Une dame noble a fondé un ouvroir philanthropique destiné à faire travailler de vieilles indigentes. Elle fournit tout le matériel de couture et y ajoute un bon repas hebdomadaire. Elle distribue ensuite à ses protégées le produit intégral de la vente de leurs ouvrages. Mais comme il reste toujours un solde de pièces non vendues, elle ne peut s'empêcher d'en soustraire pour son propre ménage *une* serviette de toilette ou *un* tricotage. Cette philanthrope, à ma connaissance, n'avait pas souffert de troubles nerveux.

Cet exemple est bien significatif. Il révèle entr'autres que le complexe p. p. ne se fixe pas nécessairement à l'argent, mais aussi à des objets. Son caractère principal, en effet, est d'être éminemment déplaçable et électif à la fois. D'un sujet à l'autre il se déplacera sur les objets les plus divers, mais chez un même sujet il aura tendance à élire un objet déterminé et à y rester fixé. Citons quelques cas.

A. vilipende les chandelles, mais économise les allumettes, tandis que B. brûlerait une quantité d'allumettes pour économiser un bout de bougie. C. met soigneusement de côté tous les morceaux de papier afin de les utiliser pour prendre ses notes ou écrire ses brouillons. D. conserve les vieux bouts de ficelle ou de lacets de souliers. E. garde les vieux bouts de crayon, etc. Le docteur Codet nous a cité une famille normalement dépensière où il était de tradition d'économiser les papiers de w. c. ; en cet endroit l'on avait placé une certaine boîte où l'on devait remettre ceux... qui pouvaient encore servir ! Nous discuterons plus loin les rapports étroits existant entre le complexe p. p. et l'érotique anale.

F. découpe soigneusement toutes les surfaces blanches des nombreux papiers ou réclames qui lui parviennent par la poste, en vue de constituer une réserve de papier à écrire. G. conserve tous les vieux remèdes, les fonds de bouteille, les bouchons, et Mme H. les bouts de fil ou d'étoffe, etc., etc. La formule qui sert à rationaliser en général le besoin de garder ces choses est : ça peut toujours servir.

Le point commun à toutes ces manies est en effet le besoin, ou le plaisir, d'éviter une petite perte *inutile*. Rappelons-nous Mr A. et son timbre de quatre sous. Elles peuvent être légitimes dans certains cas, bien qu'il semble que les pauvres (les vrais) en soient moins atteints que les petits bourgeois. On les rencontre d'ailleurs chez des riches. Mais là où perce leur caractère complexiel (c'est-à-dire qu'un motif inconscient est en jeu), c'est quand les choses ainsi collectionnées sont elles-mêmes plus ou moins inutiles, ou demeurent inutilisées.

Un déplacement moderne assez fréquent du complexe de la petite perte inutile le rattache à la lumière électrique. Certains sujets ne peuvent souffrir qu'une lampe brûle pour rien, ne fût-ce que quelques secondes. Un malade n'allumait jamais aux W. C. « Au bout de l'année, disait-il, cela représente tout de même une sensible économie. » Cependant, le gaspillage de la lumière dans les autres pièces de la maison le laissait indifférent, ou parfois ne lui déplaisait pas. Un grand commerçant avait institué un éclairage luxueux

dans ses magasins, mais il fallait qu'un coin ou deux en restassent toujours dans l'ombre.

Un autre déplacement s'opère quelquefois sur la nourriture. Abraham en rapporte un cas éloquent. C'est celui de ce riche banquier qui recommandait à ses enfants d'aller le moins souvent possible à la selle afin d'utiliser au maximum les aliments. Une personne, de ma connaissance, ne se lavait pas les dents, parce que les débris alimentaires qui se nichent entre elles pouvaient « leur profiter..., nourrir les racines et les gencives !... » Une autre ne pouvait résister à manger chaque miette de pain lui tombant sous les yeux.

Les vêtements, le linge, sont aussi l'objet du complexe p. p.. J'en citerai, au second paragraphe, un cas pathologique. Abraham mentionne un nerveux de sa pratique qui ne boutonnait pas ses pantalons pour économiser (ménager) les boutonnières ; et cet analyste ajoute qu'on doit supposer, là-dessous, un autre complexe en jeu !

L'on voit ainsi que ces diverses manies peuvent se ramener à une tendance générale, celle de la « petite économie ». Qu'il s'agisse d'objets ou d'argent, le motif en est le même. L'on comprend aussi qu'elles soient parfois le point de départ de la manie des collections grotesques. L'observation semble montrer que le choix se porte volontiers sur les objets de toilette, la lessive du linge de corps, le matériel d'écriture, le papier, et la nourriture. Elle montre en second lieu que ces petites économies n'ont pas grande efficacité réelle, qu'elles ont un certain degré d'inutilité, sauf à procurer un plaisir à ceux qui les font. En outre, les petits économes ont tendance à être illogiques, l'économie dans les petites choses, au fur et à mesure qu'elle s'accentue, s'accompagnant d'une légèreté ou d'une prodigalité croissante dans les grandes. Cette évolution n'est pas rare et, quand elle s'est produite, permet d'admettre le caractère névropathique certain du comportement en question.

C'est à l'égard du *temps* que ce comportement est dans bien des cas le plus net. Il y aurait un chapitre spécial à consacrer au déplacement du complexe sur le temps. L'obsession « de ne pas perdre une minute » est très connue. Un patient s'astreignait à traverser les rues, en général courtes, de ses itinéraires (méticuleusement étudiés) en oblique, dans le sens de leur longueur, de façon à cheminer en ligne droite d'un angle de maison au suivant, et cela pour gagner quelques secondes, et quelques pas aussi. Le temps est si

précieux, les souliers si chers ! J'ai vu un cas où le déplacement de l'argent sur le temps était complet, absolu. C'était un célibataire qui, après s'être entièrement démuni de sa fortune, se rattrapait sur le temps. Pour lui, on aurait dû retourner le fameux proverbe, et dire : « money is times ». Il vivait dans une tension continuelle parce qu'uniquement préoccupé d'employer chaque seconde de sa vie. Il était enclin à mener deux choses à la fois, une petite et une grande ; à insérer de petits travaux, en général manuels, dans ses grands travaux intellectuels ou professionnels. Ce mélange tournait malheureusement au désavantage des grands, si bien qu'il finissait par perdre beaucoup plus de temps qu'il n'en gagnait. Il en perdait aussi à établir minutieusement des programmes et des horaires destinés pourtant à lui en faire gagner, etc. Les sujets ressortissant à ce type présentent aussi une habitude fréquente : celle de lire aux cabinets pour ne pas perdre inutilement ce moment précieux.

Un autre perdait également beaucoup de temps, et même usait beaucoup de souliers en des courses lointaines. Mais lui, c'était alors pour économiser des conversations téléphoniques. Or, ce comportement insensé s'expliquait par un pseudo-complexe p. p., je veux dire que ce besoin d'épargne recouvrait, ou rationalisait, « une phobie du téléphone ».

Consacrons maintenant quelques mots à la petite économie d'argent, soit à la *petite épargne*. Elle est naturellement très répandue à notre époque et légitime dans bien des cas. Mais elle est assez répandue, et le fut à toute époque, sous forme de manie. Elle n'a pas échappé à La Bruyère qui, l'ayant dénommée l'épargne sordide, la définit ainsi : « Cette espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses... » A ce titre, elle permet d'individualiser un type général auquel se rattachent tous les sujets portés de façon systématique et irrésistible à faire l'économie d'une petite somme sous un contrôle insuffisant de leur raison.

La petite somme en général est une fraction d'une somme donnée qu'il faut dépenser.

L'une des réactions les plus typiques dans cet ordre d'idées est celle-ci : grand plaisir, ou même détente profonde, à l'idée de payer une chose un peu moins qu'on ne devrait ; par exemple quelques sous de moins que le prix fixé, ou quelques francs, si le prix en est relativement élevé.

Chaque fois que M. F. doit s'acheter un costume, c'est un drame. Tout d'abord il hésite longtemps, remet à plus tard. Puis, après un long débat, il inaugure la deuxième phase, celle de la documentation. Il prend des renseignements, accumule fiches et documents sur les cours et les prix des draps. Enfin, s'étant procuré une carte de visite de représentant, il se met à courir les « grossistes » jusqu'à ce qu'il trouve le drap rêvé au prix le plus avantageux. Toutes ces courses, il les fait en taxi. Mais l'argent dépensé en taxis ne lui importe pas ; cette somme est pour ainsi dire casée dans un autre compartiment de son esprit, car son seul but est d'arriver à acheter une pièce de drap, non pas au prix de détail, mais au prix de gros. Ce but atteint, c'est pour lui une victoire, laquelle le soulage, le détend, apaise parfois ses angoisses, et finalement le comble d'aise. Sa pièce achetée, il la confie à un « petit tailleur à domicile » et là encore réalise un second petit profit. Car il s'est renseigné également sur les prix exigés par les grands tailleurs pour leur travail, indépendamment de leur étoffe, et sur ceux de différents petits tailleurs. Cette seconde sorte d'enquête a nécessité aussi des courses en taxi.

M. F., on l'aura deviné, est un névropathe. Au cours de son analyse un point m'a frappé. Cet homme si soucieux de son argent avait toujours évité de se livrer à un calcul pourtant bien simple et que tout homme sensé aurait fait. Il n'a jamais cherché à établir si la somme totale versée aux chauffeurs ne dépassait pas le montant du double rabais obtenu. Or, nous fîmes ce compte ensemble et constatâmes qu'en fait elle le dépassait sensiblement.

Il s'agit là, bien entendu, d'un « cas ». Mais il met en relief une série de réactions intéressantes qui se produisent, quoique de façon moins grossière, chez de multiples petits profiteurs. Par exemple : le plaisir s'attachait surtout au fait de payer *moins que les autres*, et non pas à la valeur absolue du rabais. Que celui-ci fût fort ou faible importait moins que la certitude d'une différence entre le prix qu'il payait et le prix que les autres payaient. Il se sentait alors « plus malin » qu'eux, et en éprouvait une satisfaction d'amour-propre. C'est là une réaction que j'ai observée chez plusieurs nerveux souffrant de sentiments d'infériorité. En tout cas, les gens non nerveux, prêts à se comporter de la même manière irrationnelle, sont plus nombreux qu'on serait tenté de le croire. On peut envisager deux temps dans leur réaction : 1) Consentir des dépenses supplémentaires pour acheter une chose au rabais (dépenses entraînées par la correspondance, les déplacements, les articles insérés, etc. Certains amateurs dépensent plus qu'ils ne pensent à « courir les occasions ». 2) A ne pas mettre ces dépenses en balance avec les rabais, donc à ne pas procéder au calcul qui

indiquerait si elles demeurent inférieures à lui, et à les faire artificiellement rentrer dans un autre compte. En un mot, à ne pas vouloir savoir si « ça en vaut la peine ».

Le but de cette réaction est clair. Elle consiste à maintenir à tout prix (c'est le cas de le dire) la croyance, ou l'illusion, au profit ; car c'est dans cette croyance que réside le plaisir, ou le soulagement de conflits intérieurs. Le plus fréquent de ceux-ci est engendré par l'angoisse de castration et le besoin de punition. Nous reviendrons sur ce point dans le paragraphe plus proprement analytique de ce travail. Quant au mécanisme de cette réaction, il consiste en un « isolement ». Dans le but affectif sus-mentionné, le sujet *isole* l'un de l'autre le débours et le bénéfice, la dépense occasionnée par la recherche de l'objet au rabais et l'achat lui-même de cet objet. Finalement, l'accent est uniquement porté sur cet achat, celui-ci demeurant par cet artifice forcément un profit. Car ce qui importe c'est de pouvoir se dire, en dépit de toute réalité, qu'on a fait une bonne affaire.

Le « plaisir du rabais » ainsi pousse souvent aux achats inutiles ou superflus. La « manie des occasions » est plus judicieuse dans la mesure où de bonnes occasions procurent de grands rabais et de réels profits. Mais là encore le danger d'irrationalisme est loin d'être exclu. Une dame ne pouvait résister à acheter toutes les occasions que de perspicaces vendeurs lui offraient dans les magasins. Elle s'encombrait ainsi d'une quantité de choses dont elle se séparait ensuite en en faisant cadeau, comme si elle devait se punir de ses profits. Le plaisir du rabais peut donc, s'il devient tant soit peu compulsif, entraîner de grosses dépenses. Les maris s'en plaignent souvent sans se douter que parfois ils en sont la cause principale en ne satisfaisant pas ou pas assez les besoins sexuels de leur épouse dispendieuse. Ou, inversement, en se refusant à laisser analyser (ce qui serait peut-être une économie au bout du compte) leur épouse frigide.

*
* *

Une autre forme du complexe p. p. est celle-ci : plaisir (ou détente) à « carotter » autrui d'une petite somme. Le terme carotte s'applique justement aux vols minimes. C'est là, peut-être, la forme la plus répandue du vol social. Pour qu'il reste social, la somme en premier lieu doit être minime ; en second lieu elle ne doit pas

être considérée, ou volée, pour ou en elle-même, mais comme une fraction d'une autre somme, plus considérable, et honnêtement payée ou reçue. On oubliera par exemple de rendre la monnaie. Ce relativisme apaise la culpabilité.

C'est ce que faisait souvent Mme G. Mais peu à peu elle alla plus loin. Certains inconscients sont pleins de ruses. Quand, après avoir acheté une chose, elle déposait pour la payer son billet sur la caisse, elle le reprenait ensuite *avec* sa monnaie... par inadvertance. La fréquence de ces inadvertances me parut suspecte, et je ne tardais pas à découvrir un complexe p. p. qui avait fini par tourner en complexe du grand profit. Il y eut là comme une évolution fatale.

Mme H. va faire une visite à sa meilleure amie. Bébé est en train de s'amuser avec des pièces de monnaie. Mme H. prend part au jeu et y apporte sa contribution sous forme de nouvelles pièces. Le jeu étant fini, les deux amies se répartissent l'argent, mais notre malade garde 1 franc de trop. Elle doit avouer le grand plaisir qu'elle a éprouvé à cette « erreur »... en somme « à avoir chipé ça » à son amie. On découvre que celle-ci est très heureuse et très courtisée, et que son mari est le seul homme que Mme H. aurait pu aimer ! En fait, le complexe p. p. exprime bien souvent un grand besoin d'amour insatisfait, surtout chez les femmes.

Ici, il convient de mentionner le *complexe du pourboire.*

J'ai eu l'occasion d'observer un magistrat pour lequel donner un pourboire était l'occasion de crises de fureur. Fait curieux, seuls les pourboires distribués dans les hôtels et dans les gares le tourmentaient, alors qu'il les donnait volontiers aux garçons de café ou de restaurant. Dans ce domaine, il n'est pas rare de constater des électivités de ce genre, lesquelles trahissent justement par leur illogisme l'origine complexielle du comportement. Il est vrai qu'à l'hôtel, le grand nombre des « mains tendues », à l'heure du départ, impressionnent parfois des touristes normaux. Aussi notre magistrat quittait les hôtels comme un malfaiteur, un malfaiteur d'ailleurs fort habile à esquiver ou dépister le personnel. Le plus difficile était le portier, paraît-il : « Ah, les portiers, c'est ma bête noire ! » Souvent il prenait la fuite par la porte de derrière, ou par le jardin en faisant semblant de se promener. Dans le même but il s'imposait le minimum de bagages visibles ou pesants. Une fois pourtant il oublia sa valise dans sa chambre, et alors délibéra longuement : « Retournerai-je la chercher ? ou l'abandonnerai-je, plutôt que de m'exposer à payer tant de bourboires que je n'ai pas réglés ? » La valeur totale de ceux-ci étant bien inférieure à celle de la valise et de son contenu, ce débat intérieur suffisait à prouver l'action sous-jacente d'un complexe affectif.

Un autre exemple est connu, et il n'a pas échappé à la verve des humoristes. C'est celui de cet hôte généreux qui invite ses amis à dîner dans un bon restaurant ; mais qui, après avoir reçu l'addition, s'arrange par divers trucs (manque de monnaie, etc.) à leur laisser régler le pourboire. Sinon il digérerait mal son excellent repas. Puisque nous en sommes au pourboire, nous citerons ici une réaction démonstrative parce que révélant avec netteté l'action d'une pulsion captative (d'origine inconsciente et infantile) associée au complexe p. p.

Un jeune homme (J.), dans la bonne saison notamment, « préférait » s'enfuir de la terrasse d'un café, voire d'un restaurant, sans payer sa consommation ou son repas, plutôt que d'avoir à donner un pourboire... tellement cette « volerie organisée » le rendait furieux. Il la considérait comme une injustice, une amende imposée à un innocent. « Si on me déclare que mon café coûte dix sous, je ne vois pas pourquoi je dois en payer douze..., c'est pas les deux sous, c'est le principe qui me révolte... Eh bien, tant pis pour eux, c'est moi qui les volerai, et non pas eux ! » Bel exemple de rationalisation d'une régression au stade présocial infantile. On découvre habituellement dans le passé de ces sujets un sentiment refoulé de frustration, de manque d'amour, en connexion très souvent avec la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur. On sait que cette venue indésirable d'un rival donne lieu à une déception, à une rancune que l'enfant ne parvient pas à surmonter ; car il se sent injustement dépossédé de la tendresse ou du sein maternels. La protestation agressive se traduira plus tard dans le complexe p. p. d'une manière atténuée et symbolique, compatible avec les lois familiales et sociales. Mais elle pourra aussi se traduire de façon plus directe, sous forme de grivèlerie, comme dans le cas présent, de filouterie, de petits vols ou de vrais larcins dans d'autres. Ces faits nous rappellent le récit d'un malade. Il raconta qu'à l'âge de onze ans son père lui avait promis un peu d'argent de poche, mais ne le lui avait jamais donné. Il s'autorisa alors de ce manque de parole pour lui voler 100 francs ! Si on me vole, j'ai aussi le droit de voler.

Nous touchons ici à un point important : le complexe p. p. peut dégénérer en petit vol, et ce dernier en grand vol. Cette dégénérescence, occasionnelle ou habituelle, trahit la pulsion captative que le petit profit dissimule chez les nerveux et consomme chez les normaux. Nerveux ou normaux, ou entre les deux, bien des gens ne peuvent s'empêcher de chiper à leurs hôtes une cigarette ou un cigare, en attendant seuls au salon. Le complexe, on le remarquera, se localise avec prédilection sur les plaisirs de la bouche.

Un grand fumeur de cigarettes usait de fume-cigarettes d'ambre assez coûteux. Mais, poussé par son complexe à fumer ses cigarettes jusqu'au bout, il lui arriva à maintes reprises de brûler et carboniser son précieux fume-cigarette. Cinquante francs de perdus pour ne pas perdre quelques brins de tabac ! Ici le besoin de punition (castration) est évident.

D'une façon générale, on peut être certain que le petit chipeur nourrit en un coin quelconque de son âme (dans l'inconscient surtout) une revendication quelconque de nature instinctuelle, un reproche quelconque de nature agressive contre quelqu'un.

A l'égard du *fisc*, l'Etat divise d'ordinaire les contribuables en deux catégories : ceux qui payent honnêtement et ceux qui fraudent. Ni les uns ni les autres ne nous intéressent ici. Ce n'est pas le cas de deux autres catégories moins connues : ceux qui payent un petit peu plus, et ceux qui payent un petit peu moins qu'ils ne devraient.

Les premiers ressortent à la forme négative (punitive) du complexe p. p. On sait que rien ne se renverse plus facilement que le but des pulsions agressives, que rien n'est plus avantageux ou soulageant pour le névrosé que de retourner son sadisme en masochisme. En ce qui concerne les pulsions captatives, par exemple, Alexander a décrit un type qu'il a appelé le cleptomane négatif, lequel cherche, et parvient naturellement, à se faire voler au lieu de voler.

Les seconds déplacent leur complexe p. p. sur les impôts. J'ai pu observer dans plusieurs cas l'utilité économique de ce déplacement particulier, en ce sens qu'il entraînait une économie de culpabilité. Ces sujets n'auraient pu carotter une personne réelle et vivante sans remords, mais ils ne s'en faisaient aucun à carotter le fisc. Le fisc c'est personne, c'est une abstraction ; ou alors un ennemi envers qui on a certains droits. Sous ce masque, il représentait l'image d'une autorité injuste et malveillante, dont on se vengeait comme on aurait aimé à le faire jadis envers un père jugé injuste et méchant. D'autre part, être à même de voler quelqu'un sans voler personne, c'est l'idéal pour bien des gens ne relevant pas de la psychanalyse. Il semble, hélas, que ceux qui limitent ce vol à une somme minime en relèveraient davantage que ceux qui fraudent carrément.

M. K., un ecclésiastique scrupuleux et déprimé, fait le rêve suivant, qui est en somme un aveu : « Je vais payer mes impôts, mais comme je n'ai

pas déclaré honnêtement, l'employé retient la différence. Il l'inscrit à l'encre rouge... et je lis 20 fr. 15 (suisses). Il va me conduire chez le chef pour que je m'explique. » Après un silence, il apporte des associations : « Mes parents ont toujours eu le principe de déclarer exactement... et je partage complètement ce point de vue. Aussi ai-je grand'peine à comprendre pourquoi, bien qu'acquis à ce principe, j'ai toujours cédé à la tentation de faire une petite soustraction, n'entraînant d'ailleurs qu'une perte insignifiante pour l'Etat..., tentation contre laquelle j'étais désarmé. Au fond, je n'ai jamais fait tort à l'Etat. Cette année je crois que je pourrai ne plus me laisser vaincre par une tentation de ce genre..., bien que j'aie celle de soustraire de ma déclaration la somme employée à mon analyse... »

Je pus expliquer à mon patient que ce n'était pas « bien que » mais « parce que » son père avait le principe de la déclaration exacte qu'il était tenté, lui, de faire une déclaration inexacte. Comme enfant, il avait traversé une mauvaise phase, à la suite de la naissance de deux frères (comme M. J.) au cours de laquelle il avait eu l'idée fixe et agressivement critique que tout ce que son père dépensait était autant dont il le frustrait. De là à se rattraper sur le fisc il n'y avait qu'un pas, car le fisc symbolisait précisément le père. Le père injuste et le fisc étaient dans sa fantaisie une seule et même personne ; et, dans sa fantaisie aussi, il sentait ses « carottes fiscales » non pas comme un vol, mais comme une juste réparation, une récupération. Ce violent besoin de réparation avait pris finalement la forme du complexe p. p.

L'on voit aussi, par ses associations, qu'il n'est pas disposé à payer des impôts sur la somme payée à l'analyste, c'est-à-dire qu'il est tenté de la soustraire à ses revenus déclarés. C'est logique, l'analyste symbolisant aussi le père ; mais un père qu'il n'est pas possible de carotter comme le fisc, attendu qu'il faut tout lui déclarer, et de plus lui verser des honoraires sans tricher, par fidélité à un engagement social pris par un adulte envers un médecin. La somme des honoraires non déclarée au fisc révèle le lien rattachant ce dernier à l'analyste, l'un devenant dans la fantaisie onirique l'équivalent de l'autre.

Par conséquent, carotter le fisc en utilisant justement la non déclaration de cette somme-là devient l'équivalent (ou le moyen déguisé) de carotter l'analyste lui-même. Tel est l'aveu qu'il voulait me faire dans son rêve. En fait, le « truc » cadre bien avec son complexe p. p., car le bénéfice réalisé par cette fraude eût été minime (environ de 1/2 à 3/4 pour 100 sur les honoraires !). Or, le plaisir n'est pas dû au montant, mais au symbolisme du profit. On devine qu'une fraude non-minime eût été impossible de la part d'un scrupuleux, alors que le vol minime suffisait, car c'était tout de même un vol, à exprimer la jalousie refoulée à l'égard de deux petits frères.

Et maintenant, ce chiffre de 20 fr. 15 inscrit à l'encre rouge ? Dans l'esprit du malade, il ne peut se rapporter à rien autre qu'au prix de la séance d'analyse, soit 20 francs. Pourquoi ces 15 centimes ajoutés là ?

L'employé retient la différence et va le conduire au chef pour qu'il s'explique. Cela veut dire : à l'analyste auquel il voudrait expliquer quelque chose (aveu, refoulé, au père). Il n'oublie pas en dormant qu'il devra lui raconter son rêve et donner des associations et lui apporter, le lendemain justement, sa quinzaine (rêve d'honoraires). Que veut-il donc m'expliquer ?

Une chose apparemment compliquée, assez simple au fond. L'encre rouge lui rappelle des corrections de fautes et des blâmes notés par le maître dans ses devoirs d'écolier. Donc idée de faute et de punition. Ces 20 fr. 15 répondent également à une amende dans le rêve manifeste. Il doit la payer au nom de la loi du Talion : c'est-à-dire verser en plus (payer la différence) exactement la petite somme qu'il voulait verser en moins, payer 20 fr. 15 par séance au lieu de 19 fr. 85. C'est là l'expression négative du complexe p. p. : payer la carotte qu'il avait voulu tirer.

Ici, remarquons que 15 centimes sur 20 francs représentent du 0,75 pour 100. Or, nous pûmes établir que ce 0,75 pour 100 était à peu près exactement *le taux du petit profit qu'il avait retiré de sa fraude fiscale.* Pourtant il n'avait jamais fait ce calcul. L'exactitude et la rouerie avec lesquelles il le fit dans son rêve, donc en dormant, sont stupéfiantes ! En résumé, le rêve veut exprimer cette pensée latente : je désire économiser à vos dépens 3 sous par séance, et ne vous payer que 19 fr. 85. C'est une manière de vous révéler l'ancienne rancune que j'avais contre mon père quand j'étais petit écolier. A cette époque, j'aurais voulu lui prendre l'argent qu'il dépensait pour mes petits frères. Mais je me faisais aussi un fort sentiment de culpabilité de ces mauvais sentiments. Je les ai alors déplacés sur le fisc et j'ai réduit mon désir captatif à une somme minime pour être délivré de mon angoisse de conscience.

Malheureusement cette angoisse ne disparut pas, demeura latente, malgré le déplacement destiné à l'apaiser. Cette persistance était due au fait que les sentiments de haine contre les frères avaient persisté dans l'inconscient. Ils contribuèrent d'ailleurs à inspirer le choix de sa profession au malade : celle-ci devait l'aider à surmonter ces sentiments haineux et envieux, à leur faire céder la place à des sentiments d'amour chrétien pour tous les hommes, même favorisés du sort, et considérés dès lors comme « des frères ».

Si donc le fait de carotter peut développer un plaisir occasionnel prononcé, il peut devenir facilement l'objet soit d'une obsession, soit d'un impulse coercitif, et conduire au petit vol. Inversement, le fait *d'être* carotté peut engendrer un malaise marqué, ou devenir aussi l'objet d'une réelle phobie (Mme C., Mr D., Mr J., etc.). Il mérite le nom de complexe de la petite perte. Les analystes ne sont pas les seuls à en connaître des cas. Mais ils sont peut-être les seuls à en connaître l'une des causes, la plus fréquente chez la femme, surtout quand le complexe p. p. adopte cette forme un peu plus captative et

agressive qu'est l'impulse à carotter. Cette cause c'est la frigidité.

On sait que la frigidité entraîne, entretient un grand mécontentement. Il serait plus juste de dire qu'elle en témoigne. Soit que le plaisir sexuel soit entravé ou défendu par le surmoi, soit qu'elle proteste contre son sexe et désire celui de l'homme avec les plaisirs et prérogatives réservés à son organe, la femme frigide cherchera souvent à traduire sa protestation ou à satisfaire son besoin de compensation par une tendance à carotter les hommes, ou les femmes mieux partagées.

*
* *

On pourrait apporter ici quelques commentaires d'ordre commercial. Nous pensons que les petits complexes en question constituent le fondement psychologique de certains systèmes appliqués de plus en plus méthodiquement dans le commerce en raison de leur succès ; plus encore qu'ils en expliquent le succès. Par exemple, la vente au rabais, le ticket d'escompte, les primes, les cadeaux, etc. ; ou les nombreux artifices destinés à démontrer au client qu'il achète plus bas que le prix coûtant. Un directeur d'une maison importante avait fait établir des étiquettes à double sens sur lesquelles le prix officiel, visiblement inscrit, était accompagné d'un signe indiquant au vendeur la marge du rabais qu'il devait faire à chaque acheteur *individuellement*, en sa présence, et sous le signe d'une faveur. Il fit de bonnes affaires. L'artifice de la faveur personnelle était, en effet, très psychologique.

Si le chèque postal tend à détrôner le mandat, cela peut tenir aussi à ce que ce mode de paiement procure un petit profit au payeur. En effet, ce n'est pas ce dernier qui en supporte les frais, comme avec le mandat, mais le payé ; d'où épargne de petits frais supplémentaires que certains sujets (ou leur inconscient) supportent plus mal que le paiement lui-même. J'ai vu un cas où le plaisir, dans l'achat, s'attachait exclusivement au rabais, à l'escompte ou au cadeau, et non pas au fait de se procurer un objet utile ou agréable. Chez la même personne, c'était un plaisir de payer par chèque postal, quelle que fût la somme à débourser et la situation financière où elle se trouvait.

La littérature, de son côté, nous offre de jolis exemples du complexe p. p. Le légendaire père Grandet, avare multimillionnaire,

donne à sa femme pour tout revenu annuel quatre ou cinq louis. Mais dès qu'elle avait reçu ses quatre louis, son mari lui disait : « As-tu quelques sous à me prêter ? »

Nous nous plaisons à relever une remarque de Stendhal écrite en 1837 : « Les Genevois, disait-il, ont une manière de traiter les affaires nette, précise, inexorable qui me convient fort. Vous avez fait une affaire de trente mille francs avec une maison ; tout s'est terminé promptement et loyalement. Vous avez de nouveaux rapports après dix ans ; cette maison vous fait observer que lors de la première affaire vous avez oublié de lui rembourser un port de lettre de sept sous. » Mais nous nous plaisons aussi à ajouter que le complexe p. p. n'est pas l'apanage des Genevois. Il semble universel ; et le lecteur en aura sans doute recueilli maints exemples au cours de ses lectures ou de ses expériences. Il nous rappelle enfin un joli mot dont il consacre la profonde vérité : il y a un abîme entre 1 sou et 1 franc, mais il n'y a qu'une nuance entre 1.000 francs et 100.000 !

Un dernier fait curieux : il paraît plus fréquent chez les riches que chez les pauvres. Serait-ce que, chez ces derniers, il ne nous frappe pas, étant approprié à leur situation ; alors que chez les premiers il retient notre attention et nous étonne en raison de sa discordance avec leurs ressources ? C'est possible, mais il faut savoir qu'il existe aussi chez des sujets pauvres ou très modestes sous forme d'impulsions irrationnelles. De toutes façons, certain comportement de gens riches, qui indigne ou amuse les pauvres, trouve sa source en lui : tout à coup, mus par un caprice ou une inquiétude inexplicable, on les voit céder à un accès d'économies ridicules. On m'a raconté le cas d'un richissime financier qui ne voyageait qu'en sleepings ou cabines de luxe, mais auquel il arriva, à diverses reprises, de faire soudain un petit parcours en troisième classe. Le plus souvent, ces économies de riches sont irrationnelles et même comiques. Je n'ai jamais fréquenté, ni traité malheureusement de milliardaires. C'est là évidemment une grave lacune dans mon expérience. L'observation de l'un d'eux aurait eu le grand avantage de m'apporter peut-être la réponse à une question que je me suis posée : y a-t-il au monde un individu, fût-il roi de l'acier, qui dépense sans aucune résistance, sans aucun refoulement, et sans qu'à aucun moment, même à la suite de diminutions de revenus, de pertes, d'échecs ou de libéralités, il n'éprouve la moindre

anxiété ni le moindre accès d'économies irrationnelles ? C'est ce que j'aimerais bien savoir.

*
* *

Dans cette première partie de notre étude, nous avons tenté simplement de définir le complexe p. p. et, dans ce but, d'en donner une description générale et forcément superficielle. Celle-ci nous permettra, sinon de tirer des conclusions précises et analytiques, du moins de répondre partiellement à la question que nous avons posée au début. Mais auparavant mettons le lecteur en garde contre une confusion. En effet, la personne modeste, ou le pauvre, qui économise sou par sou, la cuisinière qui retient le sou du franc, le garçon de café, le chauffeur ou le portier qui réclament leur pourboire, le représentant ou l'intermédiaire qui touchent leur ristourne, le banquier qui, par certains artifices d'écriture, boucle les comptes de ses clients en s'arrangeant à gagner quelques francs sur chacun d'eux, etc., tous ces gens ne sont point pour autant atteints d'un complexe p. p. au sens névrotique de ce terme. Non, ils utilisent simplement un moyen adapté à leur situation sociale destiné à augmenter leurs ressources. Ce moyen est rationnel en tant que le petit profit obtenu représente une part, souvent considérable, du gain professionnel. Or, il suffit de se reporter aux exemples cités plus haut pour comprendre que le complexe qu'ils révèlent est tout autre chose. Le terme « complexe » est devenu assez imprécis depuis que son emploi s'est généralisé. Nous préférons lui conserver son sens originel, et ne l'appliquer qu'à des phénomènes psychiques, ou des réactions, ayant une ou plusieurs sources inconscientes. Pour qu'on puisse parler de complexe p. p. il faut donc qu'un mobile inconscient soit en jeu. En outre, il faut que ce mobile ait un caractère compulsionnel ; qu'il y ait compulsion à un degré quelconque. L'expérience montre que ce degré varie beaucoup d'un sujet à l'autre, et parfois d'une époque à l'autre chez le même sujet. Mais, le plus souvent, il tend à s'élever progressivement et indique alors une névrose en évolution. C'est cette compulsion qui confère peu à peu au complexe les principaux caractères qu'il présente à sa période d'état, soit la systématisation, l'irrésistibilité, l'irrationalisme et une tendance à l'électivité.

Dès qu'il y a compulsion inconsciente, il y a grande chance que le comportement prenne à un moment donné l'un ou l'autre de

ces caractères. L'énergie en jeu est alors disproportionnée au but ; elle est trop forte en regard de la mesquinerie de celui-ci. Il est difficile de la mesurer, mais on peut s'en faire indirectement une idée en observant le fort malaise, ou la sourde irritation, ou même la dépression et l'angoisse qui saisissent le petit profiteur quand sa manie est contrecarrée ; ou bien quand le petit profit tourne en petite perte. Rappelons-nous la colère de Mr A., l'angoisse de Mr D., la dépression et la migraine de Mme C. Engagé sur cette pente par ses pulsions inconscientes, il donne l'impression de quelqu'un qui voudrait rattraper par un effort soutenu ou violent tout ce dont la société, avec son contrat social, l'a frustré. Et l'on sent intuitivement que ses manies ne sont point le résultat d'une adaptation de ses tendances captatives au régime social, — car l'on serait tenté de voir peut-être un mécanisme d'adaptation dans le déplacement sur le petit, — mais plutôt le signe d'un défaut d'adaptation à celui-ci. Si par contre il se borne à ne réaliser ses petits profits que dans ses rêves nocturnes, ce que l'on peut constater chez tout le monde ou presque, on n'a plus aucune raison de le considérer comme désadapté. Répétons enfin que l'énergie du complexe peut se manifester aussi bien dans la répétition constante que dans l'impulsion violente et momentanée. Nous avons, au début, émis notre opinion sur l'adaptation. Elle consiste, selon nous, à parvenir au stade de l'échange à peu près équivalent. Le principe « donnant-donnant » est bien la base de notre régime capitaliste, sous cette réserve que pour l'inconscient il faudrait plutôt l'appeler « prenant-prenant ». En reprenant notre terminologie grossièrement schématique, nous disions qu'elle consiste donc à se fixer en un point médian entre le pôle C. P. et le pôle O. Notre conclusion sera maintenant que les sujets atteints du complexe p. p. restent accrochés, à la suite des oscillations inévitables entre ces deux pôles auxquelles tout le monde est exposé, à un point plus rapproché de C. P. que de O. Ce rapprochement peut être grand, même si le profit reste petit. C'est là un paradoxe intéressant qu'a révélé l'analyse. La fixation au point médian étant la condition de l'acceptation du contrat social, nous en déduisons que la présence et l'action de ce complexe indiquent qu'instinctivement ce contrat n'a pas été accepté.

Une dernière question se pose. Ce complexe peut-il constituer l'unique manifestation psychique anormale d'un individu, ou son seul défaut d'adaptation au milieu ? Il semble que de tels cas mono-

symptomatiques peuvent exister, mais ils doivent être rares ; l'individu ne serait alors qu'un petit désadapté. Comme analystes, nous ne les voyons guère. Personne ne songerait à venir se faire soigner pour cette unique petite infirmité. Par contre, celle-ci peut constituer plus souvent le signe de début d'une névrose qui ira évoluant notamment pendant la période de latence de l'enfant (5 à 10 ans) et la puberté. A ce titre, il rendra de grands services aux éducateurs avertis, s'associant parfois à de petits vols, c'est-à-dire à des réactions apparentes et faciles à observer. Il faut savoir qu'elles dissimulent déjà des conflits profonds chez l'enfant. A la puberté, ou immédiatement après, elles annoncent qu'une *névrose obsessionnelle* est en train de se constituer, en tout cas que le risque est grand qu'elle apparaisse tôt ou tard. Chez l'adulte, elles peuvent aussi être un indice précieux ; elles se manifesteront de préférence au moment critique où l'individu devient responsable de lui-même et ne peut plus compter sur la protection et l'amour de ses parents ou de ses aînés. Inversement on voit des cas où elles se produisent non pas au début, mais à la suite d'une phase névrotique, après une période de dépression, ou d'inhibition, comme par exemple chez Mr E. ; chez d'autres elles pourront constituer le seul symptôme persistant entre deux accès de névrose.

Nous nous en tiendrons à ces brèves considérations. Leur but, tout pratique, était simplement de montrer quel parti éducateurs et psychothérapeutes peuvent tirer de réactions psychiques dont on ignore trop la valeur seméiologique, alors qu'on les taxe communément de bizarreries de caractère, de petites manies sans importance. Il faut savoir qu'elles constituent au contraire un signe utile et important de conflits et de troubles psychiques passés, présents, ou futurs, qui réclament un traitement. Mais on le sait si peu que nos malades eux-mêmes sont fort étonnés quand, au cours de l'analyse, nous leur apprenons que ces petites manies ne sont pas normales, qu'elles sont l'expression figée et rapetissée de déceptions anciennes et profondes. Et, si leurs victimes elles-mêmes ne s'en étonnent pas, leur entourage trop souvent s'en doute encore moins. Elles ignorent elles-mêmes également qu'elles sont des membres socialement asociaux de la société, comme l'ignorent aussi, heureusement ! le législateur et le gendarme. A ce titre, le complexe du petit profit serait peut-être l'indice le plus fin, le plus discret, mais

le plus répandu du malaise que le régime capitaliste fait peser sur les hommes, régime en effet qui impose d'un côté l'échange équivalent, mais qui de l'autre, incitant à la propriété, excite aussi la captation (1).

(1) Voir à ce sujet les intéressants travaux du Dr Laforgue sur le capitalisme. (*Or et capital.* Ici même : n° 1, 1932) et *l'Erotisation des relations sociales.* (Ici même : n° 3. 1930-1931). Voir aussi le remarquable ouvrage de M. et Mme Allendy : *Capitalisme et Sexualité.* Chez Denoël et Steele, 1932.

Psychanalyse et Education

Par R. DE SAUSSURE

INTRODUCTION

Mesdames et Messieurs,

Nous n'avons pas l'intention, dans ces trois conférences, de rapporter l'ensemble des travaux qui ont été consacrés au sujet de la psychanalyse et de l'éducation. Dans une leçon d'introduction, nous aimerions rappeler les découvertes essentielles de la psychanalyse. Dans la leçon suivante, nous voudrions traiter plus spécialement des conflits de l'intelligence et du sentiment. Enfin, dans notre dernière leçon, jetant un regard sur les civilisations anciennes, nous voudrions esquisser l'étude des facteurs affectifs qui ont entravé le développement de l'intelligence et opposer à ces facteurs les conditions psychologiques qui ont permis l'éclosion du miracle grec, c'est-à-dire l'éclosion de l'esprit scientifique dans le monde de l'antiquité.

Messieurs,

Il est toujours difficile de parler de psychanalyse devant un public que l'on ne connaît pas. On risque d'avoir, parmi ses auditeurs des gens prévenus, des sceptiques, des enthousiastes, des révoltés, et peu de personnes qui conservent devant les faits psychologiques la sérénité qui devrait être l'apanage des juges et des savants.

Aussi m'excuserez-vous si, au risque de répéter bien des choses que vous savez, je profite de cette leçon pour vous exposer les grandes lignes de la psychanalyse.

Qu'est-ce que la psychanalyse ?

1) C'est une méthode thérapeutique qui a pour but de guérir les névroses en rendant le malade conscient des conflits affectifs qui se jouent en lui à son insu.

2) Par extension, la psychanalyse représente de nos jours cette partie de la psychologie qui étudie les mécanismes de notre inconscient et leurs effets sur notre personnalité consciente.

Nous appelons inconscients tous les processus psychiques qui se passent en nous et à notre insu. Ceux-ci sont assez nombreux et ont des origines fort diverses. Nous distinguons notamment des impressions qui ont été trop faibles pour atteindre le seuil de notre conscience, mais dont nous connaissons l'existence parce que nous sommes capables de les reproduire sous hypnose. Viennent ensuite des sentiments qui ont été refoulés, amours ou haines contre lesquels notre personnalité morale se défend. L'inconscient contient encore des souvenirs tombés dans l'oubli, enfin, toutes sortes de processus qui se déroulent à notre insu et qui représentent les diverses phases de nos conflits inconscients.

Cette énumération vous donne une impression de musée. Rien n'est plus faux, car tout, dans notre psychisme est dynamique, force, mouvements, et rien ne serait plus faux que de se représenter des objets croupissants au fond d'un tiroir, et qu'un magicien expert amènerait habilement au bon moment.

Ce qu'il y a de plus dynamique en nous, c'est la force qui nous pousse à rechercher le plaisir par la satisfaction de nos besoins les plus primitifs. Voilà une constatation qui nous déplaît fort, car elle est très loin de notre idéal d'homme cultivé, mais dès que nous faisons abstraction de nos sentiments, nous devons en reconnaître la justesse.

Notre enfance surtout est dominée par ces pulsions instinctives, mais leur satisfaction vient se heurter à la barrière des convenances sociales et aux appétits du voisin. Force sera donc, à la ruée instinctive, de trouver un chemin détourné et de se déverser dans un flot moins torrentueux que le jaillissement de sa source originelle.

Quel peut être le sort de ces pulsions antisociales et égoïstes qui animent le tréfonds de notre être ?

1) Elles peuvent s'exprimer dans toute leur crudité chez des individus qui n'ont jamais pu former en eux une barrière morale, capable de censurer leurs actes. Elles peuvent s'exprimer sous cette même forme originelle chez des êtres qui les ont refoulées, mais chez qui elles ressortent, impulsivement, et malgré la volonté morale de l'individu.

2) Les tendances antisociales peuvent être refoulées par la per-

sonnalité morale. Elles agissent alors à la façon d'une marée montante contre laquelle il faudrait sans cesse élever une digue plus haute. On conçoit aisément qu'un tel combat absorbe une grande partie de l'énergie psychique de l'individu et qu'un élève en proie à une lutte de ce genre n'a qu'une faible partie de ses forces disponibles pour l'étude.

Une lutte de ce genre oblige l'individu à ramener son intérêt sur lui-même et à le retirer du monde extérieur.

Il est certain aussi que les pulsions antisociales refoulées ne peuvent l'être éternellement. Elles sont comparables à un potentiel qui s'accumule, mais qui, un jour, doit se décharger. C'est alors qu'elles peuvent s'exprimer sous forme d'impulsions irrésistibles ou, si la censure leur oppose une résistance trop forte, elles s'extériorisent sous une forme symbolique.

Voici, par exemple, une jeune fiancée qui est prise du désir violent de caresser son ami. Elle n'ose prendre l'initiative de ce geste et elle le refoule. A chaque entrevue, le désir s'accroît et la lutte devient plus aiguë. Après quelque temps, elle a l'obsession d'avoir oublié de fermer le robinet de la baignoire. Elle court vingt fois dans la journée pour écarter ce doute de son esprit. Bientôt, elle est contrainte d'ouvrir le robinet et de le refermer, et elle passe des heures à cette occupation stupide.

C'est que le robinet est devenu un symbole de l'organe du fiancé et cette action inoffensive s'est substituée à l'action interdite, permettant ainsi de soulager la tension psychique produite par la pulsion refoulée.

Cette jeune fille est devenue inapte à s'intéresser au monde extérieur, car toute son énergie psychique est absorbée par ce désir insatisfait qui est devenu prévalent. Nous voyons que le refoulement a pour conséquence de déformer le caractère. Cette jeune fille qui autrefois était consciencieuse et appliquée à son travail, devient négligente et incapable de s'intéresser à autrui. Elle est désormais fermée au monde extérieur. Tous les conflits refoulés ne prennent pas une importance aussi grande que celui de cette jeune fille, mais toute pulsion entravée dans son expression est une force qui, au lieu de se dépenser dans le monde extérieur, vient inhiber à des degrés divers la capacité d'action de l'individu.

3) La pulsion antisociale ne s'exprime pas nécessairement sous une forme perverse ou au travers des avatars que lui impose le

refoulement. Elle peut être sublimée, c'est-à-dire canalisée dans une autre direction, voulue consciemment par l'individu. Le dynamisme de la pulsion n'est pas entravé, mais sa direction, sa fin est détournée. La personnalité n'est alors pas amoindrie, mais elle garde intégralement sa puissance d'action sur le monde extérieur.

Il est naturel que si notre énergie psychique est constituée par l'ensemble de nos forces instinctives, le problème de notre conduite dans l'existence se ramène à une économie heureuse de ces forces. Il s'agit de les déplacer à bon escient. Or, dans toute notre enfance, le jeu de ces forces s'exécute à notre insu, de façon inconsciente.

Le premier travail qui s'impose à celui qui veut diriger sa vie au mieux, est de prendre conscience de l'enchevêtrement de ses tendances affectives.

Il est aisé de comprendre l'importance de ces faits pour tout éducateur, et particulièrement pour celui qui veut diriger la vie de l'adolescent. A cet âge critique s'éveillent les exigences impérieuses de l'instinct sexuel, et l'enfant, souvent encore ignorant des réalités de la vie, n'a pas les armes nécessaires pour se défendre contre le torrent impétueux qu'il sent sourdre au plus profond de son être. L'inquiétude le prend devant l'inconnu. Peu lui importe alors telle conjugaison d'un verbe grec ou le calcul d'une tangente quand il se sent aux prises avec un problème infiniment plus vital, dont il arrive à peine à exprimer les données et qu'une peur instinctive l'empêche de communiquer à son entourage.

Mais je ne veux pas parler ici de ces conflits et de leur retentissement sur la capacité d'études des élèves. Je désire aujourd'hui rester dans les généralités de la psychanalyse. Nous avons vu plus haut que les pulsions instinctives pouvaient se heurter à la censure d'une barrière morale. D'où vient cette barrière ? Est-elle innée en nous, est-elle le produit d'une crainte ou peut-être de l'éducation ? Voilà encore un problème d'une importance capitale pour l'éducateur.

Nous ne pouvons plus admettre, avec Jean-Jacques, malgré toutes les vérités qu'il nous a apprises en matière éducative, que l'homme naît bon et qu'il se corrompt au contact de la société. L'enfant donne libre cours à ses désirs ; voit-il un pot de confiture, il court sur sa proie et ne comprend rien à la sévérité de l'adulte qui le prive de son plaisir. Il aime à barbotter dans la saleté ; il lève la main contre l'éducateur qui veut le punir ; il n'éprouve pas de

honte à se montrer cruel envers un plus faible ; pris de curiosité à l'égard de la poitrine tendre et rebondissante de sa mère, il n'éprouve aucun scrupule à glisser sa main dans son décolleté ; ravi de la volupté qu'il trouve à mettre son doigt à la bouche ou d'exciter sa muqueuse génitale, il ne voit aucun mal à s'accorder ces plaisirs ; heureux de la tendresse qu'on lui témoigne, il est tout content de se montrer en retour gentil, prévenant et affectueux. Tout son charme est dans cette spontanéité naïve qui en fait alternativement un petit ange et un petit démon.

Pourquoi donc cette nature exquise devient-elle un jour soucieuse, hésitante, craintive, dissimulée, négativiste même? C'est que nous autres adultes avons mis un frein à sa spontanéité. Nous avons fait naître un conflit par le retrait momentané de notre affection, par une punition, par une menace. Dès lors, l'enfant doit choisir entre sa volonté dirigée toute vers le plaisir égoïste et la volonté de ses parents qui va à l'encontre de son plaisir immédiat. C'est là une constatation bien banale, et cependant si l'on veut que la volonté de l'adulte prime, se rend-on bien compte de la somme de tendresse et d'affection qu'il faudrait déployer pour que faire plaisir aux parents paraisse à l'enfant une conduite plus attrayante que de poursuivre son propre désir ? Les parents paresseux trouvent plus simple de menacer et d'obtenir, par un régime de crainte, ce qu'ils pourraient obtenir par la douceur. Or, ces menaces et ces craintes ont une répercussion profonde chez l'enfant et peuvent inhiber son comportement dans une foule d'actions.

Non seulement l'adulte ne devrait pas interdire brutalement une action, mais encore il devrait toujours proposer à l'enfant une activité de sublimation qui le détourne de son désir primitif .

Il faut tenir compte des besoins et des désirs de l'enfant pour l'élever en fonction de lui-même, et non en fonction de l'adulte. C'est pourquoi toute éducation, même scolaire, comporte de nombreuses exigences individuelles.

Dans la première partie de son existence, l'enfant ne se heurte qu'à la volonté de l'adulte. Plus tard, il se heurte à sa propre volonté, le choix s'opérera entre deux tendances qui sont en lui, et non plus entre lui et le monde extérieur. Comment s'opère cette introjection de la loi morale dans l'enfant ? La psychanalyse a mis au jour le mécanisme de l'identification, qui est d'une importance capitale.

L'enfant tend à s'identifier avec l'objet qu'il désire et ne possède pas. C'est ainsi que l'on voit de petits garçons adorer un chat, et, lorsqu'il meurt, ils se mettent à miauler et à imiter un grand nombre de comportements de l'animal. L'adulte lui-même se met souvent à imiter le comportement de son père, une fois que celui-ci est mort.

C'est cette identification avec d'autres personnes qui permet à l'enfant de superposer à ses désirs originels d'autres désirs. Plus l'enfant pourra aimer l'adulte, plus il se développera harmonieusement. Il trouvera alors tout naturellement dans ses activités une source de sublimation de ses instincts égoïstes.

L'enfant ne s'identifie pas à une personne seulement. Si, dans ce domaine, les parents jouent généralement le rôle le plus important, d'autres personnes, les éducateurs, les amis, les camarades plus âgés servent aussi de modèles. Mais les identifications dans le cadre de la famille sont incontestablement les plus importantes et les plus fortes.

Le garçon qui s'identifiera à un père actif et bien équilibré, assurera par là même son équilibre. Cependant, des conflits familiaux peuvent entraver considérablement ces identifications et produire des inhibitions qui ne sauraient laisser l'éducateur indifférent.

Un exemple, mieux que des considérations théoriques, permettra de se rendre compte des faits.

Bernard C... a différents motifs d'en vouloir à son père.

1) Lorsqu'il avait six ans, ses parents, trop confiants dans son innocence, s'étaient livrés devant lui à leurs ébats amoureux. Bernard, loin de rester indifférent à ce spectacle, l'avait saisi comme un acte d'agressivité de son père à l'égard de sa mère. Tout craintif, il avait crié au secours, et, comme on n'arrivait pas à le faire taire, son père impatient lui administra une gifle. De cette scène résultèrent une haine implacable et un sentiment d'infériorité insurmontable à l'égard du père.

2) Bernard reprochait encore à son père de ne pas s'intéresser à ses études et de négliger complètement sa mère. Au lieu de travailler, il lisait des livres et le soir il s'en allait deviser avec les sages de la petite localité qu'il habitait.

Grâce à tous ces motifs de haine, Bernard ne pouvait s'identifier à son père. Nous voyons surgir chez ce garçon un certain nombre d'actions dans lesquelles il prend délibérément le contrepied de son

père, et d'autres dans lesquelles il voudrait pouvoir imiter son père, mais dans lesquelles il est arrêté par une inhibition invincible. Une haine indicible, mais refoulée, s'oppose à toute identification avec le père.

Voyons de plus près les faits, M. C... est Allemand d'origine ; il a été naturalisé suisse-allemand plus tard. Bernard veut habiter en Suisse romande ou à Paris. Il s'efforce de parler un français impeccable, dans lequel on ne puisse reconnaître son origine. Cependant, cet effort même étant une forme d'agressivité à l'égard de son père, elle s'associe à toute une série d'inhibitions névropathiques. Ainsi, il éprouvera les plus grandes difficultés à acheter un objet dans un magasin, de peur que son accent puisse trahir ses origines. Arrive-t-il un nouveau commis dans l'établissement où il travaille, il ne peut lui adresser la parole, de nouveau arrêté par la même crainte. Bernard a toujours ressenti une vive admiration pour la culture de son père, il aurait voulu l'imiter sur ce terrain, ou pour dire plus exactement, sa haine le poussait à vouloir dépasser son père dans le domaine intellectuel. Certaines rêvasseries dans lesquelles il s'imagine avoir résolu toutes les énigmes du monde en font foi. Mais effectivement, à quoi arrive-t-il dans le domaine intellectuel ? Malgré une intelligence très vive, il ne peut lire un ouvrage, car il oublie au fur et à mesure ce qu'il lit. Au reste, il a toutes les peines du monde à se procurer un livre. Veut-il en acheter un ? Une angoisse terrible le saisit et le contraint de sortir de la librairie, avant même qu'il ait pu y adresser la parole à quelqu'un.

Voulant ruser avec son mal, il décide un jour de s'abonner à une librairie circulante, il parvient avec peine à exécuter sa décision. Au premier livre emprunté, Bernard est saisi par une conviction spontanée que l'ouvrage a passé entre les mains d'un tuberculeux et qu'il va être infecté. Après quelques pages, il tousse et crache comme un malheureux. La nuit, il se figure avoir eu une hémoptysie, et le lendemain il court à la librairie rendre l'auteur de ses maux. Il se jure, en même temps, de ne pas recommencer l'expérience.

Je pourrais citer bien d'autres cas où ce conflit agressif à l'égard du père l'empêche de s'adapter, mais cela n'est pas nécessaire pour le but que nous poursuivons. Ce qui est plus utile, c'est de vous rendre attentif au fait que des personnes tourmentées par

des conflits analogues reportent la haine inconsciente, dirigée primitivement contre le père, sur toutes les personnes susceptibles de jouer à leur égard un rôle d'autorité. L'éducateur et le patron sont donc les premiers visés. Il est certain que des élèves intelligents s'expriment souvent mieux sur le papier que dans une interrogation orale. De nombreuses impertinences et désobéissances agressives dirigées contre le maître d'école ne sont souvent qu'un reflet de conflits familiaux. Suivant que cette haine est plus ou moins refoulée, elle se traduit par des inhibitions et par des révoltes.

Dans ces cas, gronder et sévir ne servent à rien, il faut des entretiens particuliers, il importe de pénétrer dans le conflit, de le rendre conscient à l'enfant. Puis il faut rassurer l'enfant, l'éclairer, le guider dans sa lutte. Ce travail ne peut pas toujours être fait par l'éducateur, il doit souvent être confié au médecin. Du moins, un pédagogue averti peut éclairer les parents et sur le caractère pathologique de l'enfant et sur les ressources thérapeutiques qui peuvent le tirer d'affaire.

Cette agressivité que le garçon nourrit à l'égard de son père se rencontre à des degrés divers. Elle est souvent refoulée et impose à l'enfant une attitude passive. Les sentiments de culpabilité qui accompagnent la haine inconsciente obligent le garçon à réprimer toute tendance qui serait contraire à la volonté du père. Il se montre appliqué, consciencieux, obéissant au collège, mais en réalité il n'a aucune personnalité. C'est un de ces forts en thèmes incapable d'initiative, qui risque de devenir un fruit sec dans la vie. Il devra toujours rester sous les ordres de quelqu'un, il ne trouvera pas en lui-même la source de son activité. Des enfants de ce genre, même s'ils sont les premiers de leur classe, devraient retenir l'attention du pédagogue. Ils lui posent un problème aussi inquiétant qu'un mauvais élève. L'éducateur ne doit pas s'intéresser seulement à la réussite scolaire, mais il doit avoir en vue de donner une instruction qui serve à la vie à venir de l'élève.

La psychanalyse nous apprend que l'attitude prise à l'égard de la vie dépend en grande partie de la solution donnée aux conflits de la petite enfance. Ceux-ci sont importants à connaître, car ils entraînent avec eux des arrêts de développement dans le caractère qui ont leur répercussion sur les aptitudes intellectuelles. Prenons un exemple tout à fait simple. L'enfant aime surtout en

étant dépendant d'un être supérieur qui lui donne protection et lui accorde la tendresse et les objets qu'il désire. Ce rapport affectif est fait surtout de dépendance. Au contraire, l'adulte a un amour actif. Il choisit l'objet de son affection parce que celui-ci lui est stimulant et qu'il peut aussi lui apporter un élément vivifiant. L'attitude que l'individu prend à l'égard des gens, il la prend aussi à l'égard des choses. S'il est resté infantile dans son comportement affectif, nous constaterons qu'il travaillera poussé par autrui, non par un intérêt personnel qu'il apporte aux objets de ses études. Il ne fera pas de choix, vouant la même conscience, mais aussi la même passivité, à toutes les disciplines qu'on lui impose. Il ne prendra une attitude active à l'égard de ses études que lorsqu'il la prendra à l'égard de son affectivité en général.

Précisons donc les étapes de l'affectivité pour mieux nous rendre compte à quels écueils l'enfant peut rester accroché. Tout d'abord remarquons que cette évolution est dans un rapport étroit avec le développement de la sexualité.

On a longtemps admis que la sexualité n'apparaissait qu'à la puberté. Freud, elargissant le concept de la sexualité, eut le mérite de montrer qu'elle était faite d'une foule de tendances, dont quelques-unes se développent depuis la tendre enfance. La volupté qui devient si impérieuse dans l'instinct de reproduction, se manifeste de bien des façons, avant de trouver son apogée dans la zone génitale. Chacune de nos fonctions s'accompagne d'un plaisir qui plus tard est susceptible de se joindre au plaisir sexuel.

L'enfant qui tète, continue de sucer par pure volupté, alors même qu'il est repu. Par le baiser sur les lèvres, cette jouissance labiale jouera son rôle dans l'excitation sexuelle. Plus tard, lorsqu'on exigera de l'enfant une selle régulière, se développera toute une érotique anale. Ce n'est qu'à l'âge pubère que l'adolescent connaîtra le primat de la zone génitale.

Ces diverses phases de la volupté s'accompagnent de certains traits de caractère prévalents. L'activité agressive de la bouche, la volupté passive de la marge anale ou l'obstination que l'enfant met à retenir ses selles, le besoin conquérant de la phase génitale sont autant de circonstances psycho-physiologiques qui peuvent laisser une empreinte profonde sur le caractère. Des chocs sexuels subis dans la petite enfance peuvent fixer tel trait de caractère et arrêter à un stade donné le développement affectif.

L'enfant ne parviendra que difficilement, par un travail de l'intelligence et de la volonté, à compenser un trait d'obstination, d'agressivité ou de passivité, qui prend sa source dans les profondeurs de son développement psycho-physiologique.

Seule l'étude des causes qui ont pu entraver une évolution normale libère vraiment l'individu de certains défauts que beaucoup de médecins considèrent encore comme constitutionnels.

Ces fixations de l'affectivité à des stades prégénitaux ont une influence assez directe sur les aptitudes scolaires. Un enfant qui subit ses études passivement les fera tout différemment de celui qui les désire, qui sent en lui une avidité de connaissance et un réel besoin de dominer et de maîtriser le monde extérieur.

Ces facteurs psycho-sensoriels viennent se compliquer de toutes les alternatives de haine et d'amour que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. Freud a mis en lumière que chaque garçon commençait par être plus attaché à sa mère qu'à son père, et qu'il nourrissait à l'endroit de ce dernier de vrais sentiments de jalousie. Si, pour une raison ou pour une autre, excès de tendresse de la mère, brutalité au père, il s'attarde à cette position affective, on peut le voir s'identifier à sa mère et prendre de plus en plus des traits de caractère féminins.

Mais, généralement, le garçon ne reste pas à cette phase. L'agressivité qu'il déploie à l'égard de son père se heurte à l'affection que celui-ci porte à son fils. Les sentiments se compliquent alors. La tendance affectueuse fait naître des sentiments de culpabilité qui obligent le garçon à refouler son agressivité et à accepter l'autorité paternelle. De l'intensité plus ou moins forte de ce conflit peuvent surgir trois attitudes différentes.

1) Le garçon reste passif, l'hostilité est refoulée, mais il ne se développe pas de sentiments affectifs positifs. Il s'agit simplement d'une soumission, d'un asservissement par culpabilité. Le garçon est alors la proie de tous ses devoirs qu'il accomplit avec peine, mais scrupuleusement et sans plaisir. Il ne domine jamais son travail.

2) Le garçon refoule son agressivité, mais, comme elle n'est pas trop forte, il parvient à former des sentiments affectueux à l'égard de son père qui le poussent à prendre une attitude positive et active. Il s'identifie à son père et a du plaisir à agir comme lui, à devenir viril et adulte. C'est l'évolution normale.

3) Le garçon nourrit à l'endroit de son père une haine trop forte, il n'arrive pas à la refouler entièrement, ou bien elle ressort impulsivement. Cet élève se montre turbulent, a souvent des refus d'étudier. Son intelligence est souvent très au-dessus de ses capacités scolaires.

Ces trois types de réaction peuvent chevaucher plus ou moins les uns sur les autres. De plus, une foule de facteurs peuvent les modifier, ainsi la complication que peut introduire un frère aîné ou cadet qui comporte naturellement des éléments de rivalité. Ceux-ci influeront différemment, suivant que le frère est plus ou moins doué que le sujet. Les capacités scolaires d'un fils révolté contre son père peuvent être excellentes, si celui-ci se montre justement un incapable dans l'existence.

A diverses reprises, nous avons parlé des forces conscientes et des forces inconscientes, mais celles-là ne sont pas toujours antagonistes de celles-ci. En réalité, notre structure psychique est plus complexe. La psychanalyse distingue trois groupes de forces, le moi, le soi et le sur-moi.

1) *Le moi* est en quelque sorte la résultante du soi (l'ensemble de nos pulsions), du sur-moi (l'introjection dans notre inconscient d'une loi morale), et du monde extérieur. Recevant constamment des incitations de ces trois sources, le moi a pour fonction de leur donner une réponse. Nous pouvons dire que toute sensation tend à se convertir en une action. Le moi organise et diffère ces diverses actions. Il sert d'intermédiaire entre notre monde intérieur et le monde extérieur. Suivant la connaissance qu'il a de l'un et de l'autre, il réussira une adaptation plus ou moins bonne. Notre moi est fait de notre personnalité pensante et de celle qui agit en toute conscience.

2) *Le soi* (*das es*). Il est formé de nos pulsions brutes, de nos besoins et de nos désirs les plus élémentaires ; c'est la poussée instinctive. Lorsque nous prenons conscience des tendances du soi, elles sont déjà déformées, car elles sont à ce moment déjà mêlées à des images, empruntées à la réalité extérieure, qui les véhiculent jusqu'à leur réalisation dans le monde ambiant.

Il n'en reste pas moins que le soi n'a pas que ce caractère impersonnel, il contient aussi des tendances plus évoluées qui ont été refoulées et qui peuvent faire irruption impulsivement dans la conscience.

Le soi prend sa racine dans l'inconscient, mais il s'épanouit dans le moi conscient. Ce n'est que dans les cas extrêmes où il a été trop fortement refoulé qu'il se traduit directement en actions qui échappent complètement au contrôle du moi. Plus un individu est normal, plus son soi est tamisé par son moi. Plus l'individu est anormal, plus son soi est dissocié de son moi. Il agit impulsivement et en dehors de tout contrôle conscient.

3) *Le sur-moi.* C'est là une instance inconsciente, formée de toutes les identifications et les craintes qui se sont accumulées au cours de l'existence. Le sur-moi ne doit pas être confondu avec le moi idéal. Ce dernier reste conscient, dirige nos actions vers un but élevé, mais se trouve souvent en conflit avec le sur-moi. Exemple : une femme mariée peut désirer rendre son mari heureux, même sur le terrain des sens, mais son sur-moi qui refoule sa sexualité l'oblige à demeurer une femme frigide. Si l'enfant a fait des identifications, surtout par affection, par admiration, son sur-moi se trouvera en harmonie avec son moi idéal. Il ne sera pas tyrannique et ne sera pas un obstacle à la réalité. Il en sera tout autrement si l'identification s'est faite par crainte. Le sur-moi devient alors hypersévère et arrête les pulsions avant même qu'elles parviennent à la conscience de l'individu. Dans certains cas, tout le combat moral se passe à l'insu du moi.

Voici une femme qui désirerait tromper son mari ; elle refoule le désir, et en même temps tout le débat devient inconscient, va se passer entre la pulsion du soi et la sévérité croissante du sur-moi.

Mme X. est contrainte de commettre une quantité d'actes obsessionnels. Passe-t-elle devant une table où un livre est posé de façon négligée, elle est obligée de le redresser, pour le placer parallèlement aux bords de cette table. Elle ne peut pas souffrir que sa servante rentre le linge dans l'armoire. Elle est astreinte à faire ce travail elle-même, parce qu'elle ne peut supporter que les linges ne soient pas exactement superposés les uns aux autres. Il est évident que ce geste a la valeur symbolique de redresser, de rectifier une action qu'on se reproche. Mais l'activité du sur-moi de cette dame se manifeste par bien d'autres symptômes. Elle fait constamment l'éloge de son mari, tout en indiquant qu'elle ne s'entend pas bien avec lui. Au lieu de pouvoir formuler de façon précise certains reproches, on la sent la proie de sa culpabilité et contrainte par son

sur-moi de renoncer à son attitude critique. Son moi ne peut pas exprimer simplement la réalité telle qu'elle est, il ne peut pas même la percevoir objectivement, car la pression du sur-moi et des sentiments de culpabilité l'oblige à déformer la situation réelle et à porter seule la responsabilité de la mésentente conjugale. Au reste, le symptôme le plus tyrannique de cette malheureuse névrosée est l'obsession d'avoir un cancer. Elle se déshabille jusqu'à dix fois par jour pour inspecter tout son corps et s'assurer qu'elle n'est pas victime de ce terrible mal. Plusieurs fois par semaine, elle court chez le médecin pour être rassurée. C'est là un mécanisme d'autopunition.

Si Mme X. pouvait discuter dans son moi les termes du conflit qui l'agite, elle serait peut-être rongée de remords à l'égard de certaines pensées ou de certains actes, mais son sur-moi est trop sévère pour laisser passer le conflit dans le moi. Au lieu de se trouver en face de remords qu'elle pourrait discuter et faire disparaître, elle se trouve rongée par l'idée du cancer. Cette idée ne lui laisse presque pas de répit. Non seulement elle sert de punition à ses envies d'adultère, mais encore elle est une défense qui la met à l'abri de certains dangers. Est-elle invitée pour un dîner où elle risquerait de rencontrer des hommes qui lui seraient sympathiques, qu'immédiatement l'anxiété d'avoir un cancer s'exagère et que son inquiétude la met dans un état physique tel qu'elle est obligée de se mettre au lit.

Le moi de Mme X. ne prend pas conscience de la finalité de ses symptômes. Elle les considère comme une maladie qui n'a rien de commun avec ses conflits moraux. La lutte morale est entièrement engagée entre le soi et le sur-moi, d'où son expression dans un langage symbolique. Le moi ne participant pas à ce débat, les éléments de la réalité n'entrent pas en ligne de compte, et les solutions apportées au conflit sont forcément inadaptées.

Ces mécanismes d'autopunition jouent un rôle important, non seulement chez des psychopathes avérés, mais chez des personnes quasi normales.

C'est ainsi que l'on voit certaines personnes rater tout ce qu'elles entreprennent. Elles accusent naturellement les circonstances, mais lorsqu'on a l'occasion d'analyser ces malades, on voit qu'elles ont préparé inconsciemment leur propre ruine.

Cette défense de réussir peut également jouer un rôle dans les

échecs scolaires de certains écoliers. L'envie de supplanter un frère, par exemple, peut s'associer à des sentiments de culpabilité tels que tous les efforts faits dans cette direction restent sans résultat.

Cette constatation peut paraître arbitraire à ceux qui ne sont pas familiers avec les problèmes psychanalytiques, car tous nous connaissons des individus qui ont été stimulés par la rivalité consciente ou inconsciente, et chez qui cette attitude n'a provoqué ni sentiments de culpabilité, ni autopunitions.

C'est que la rivalité intellectuelle seule est incapable de faire sourdre ces sentiments ; pour qu'elle provoque ces réactions pathologiques, il faut qu'elle prenne racine dans des conflits plus profonds et plus refoulés. Il peut, par exemple, y avoir rivalité de deux frères à l'égard de leur mère ou à l'égard d'une sœur. Ces sentiments incestueux provoquent une forte culpabilité qui naturellement se répercute sur les réactions de jalousie qui en dépendent. Ainsi se crée cette sorte de paralysie intellectuelle que l'on rencontre chez des garçons par ailleurs intelligents.

Les maîtres de classe pensent souvent que ces élèves sont des paresseux, des distraits qui manquent de volonté, et c'est ainsi qu'ils s'expliquent le faible rendement d'une intelligence pourtant normale. Mais, en y regardant de plus près, ils s'apercevront que souvent ces élèves travaillent avec assiduité, mais sans parvenir à un résultat. Ils garderont l'impression que l'enfant ne sait pas s'y prendre dans son travail, mais auront de la peine à préciser en quoi sa méthode est défectueuse. Ce qu'ils observeront de plus précis, c'est que l'enfant n'est pas concentré. Or, il ne l'est pas, dans ce cas du moins, non pas parce qu'il ne fait pas effort pour l'être, mais parce que ces conflits, même inconscients, accaparent une trop grande force de son énergie psychique pour qu'il lui en reste suffisamment de disponible à l'égard de ses études.

Ou bien encore le sur-moi, s'opposant à toute réussite, rend le cerveau de l'enfant imperméable et inapte à l'acquisition de connaissances nouvelles. C'est ce que nous avons observé dans le cas de Bernard que nous citions plus haut. Il lit un livre, mais ne peut rien en retenir. Ces échecs successifs déterminent des sentiments d'infériorité qui provoquent à leur tour de nouvelles inhibitions. Ils puisent souvent leur origine dans une crainte de la petite enfance qui joue un rôle beaucoup plus considérable qu'on ne le pense.

Il s'agit de la crainte de castration. Celle-ci, apparaissant très

tôt, est refoulée de bonne heure, c'est la raison pour laquelle si peu d'entre nous sont conscients de ses effets. Comme elle appartient au matériel infantile, c'est-à-dire à celui que nous censurons le plus sévèrement, nous rencontrons souvent une résistance invincible à son endroit. C'est pour cette raison aussi qu'il est très délicat d'en parler, en dehors d'une analyse, à des personnes chez qui l'idée de cette crainte ne peut éveiller aucun écho en eux.

Cette crainte naît de façons diverses. Tel enfant, se livrant à des pratiques onanistiques, s'est vu menacé par son père des pires maladies, peut-être même l'a-t-il menacé de lui couper sa main ou son membre. Si l'on se souvient de l'intérêt que l'enfant porte à son propre corps, on comprendra la terreur que peut engendrer une telle menace. Elle est souvent si forte que l'enfant est incapable de la garder dans sa conscience, qu'il la refoule, mais que dès lors tout son comportement tend à fuir la réalisation de cette menace.

D'autres fois, cette idée de castration survient chez des garçons qui observent la différence anatomique des sexes et s'imaginent que leur petite sœur a été châtrée. Ils craignent qu'en étant désobéissants, ce même châtiment pourrait leur être infligé.

La plupart du temps, cette crainte ne reste pas telle quelle dans leur esprit. L'enfant ou même l'adulte s'imagine que sa verge est plus petite que la norme. Ils associent ce fait à des sentiments de culpabilité, et de là naissent une série de sentiments d'infériorité qui les arrêtent dans leur expansion vitale. Des garçons, en proie à des conflits de ce genre, s'imaginent qu'ils ne pourront jamais réussir ; cette autosuggestion constante leur enlève toute assurance et diminue notablement leurs capacités scolaires.

Chez d'autres garçons qui ont vu les organes de leur père, la comparaison des proportions a déclenché les mêmes sentiments d'infériorité. Mais souvent aussi, cette simple vue déclenche des sentiments de jalousie et l'envie de châtrer le père. Ce désir, à cause des sentiments de culpabilité qu'il éveille, est de suite refoulé. Il se traduit alors chez l'enfant par la crainte qu'on lui inflige l'acte qu'il aurait voulu commettre contre l'adulte. A la base de cette jalousie, se trouve naturellement le désir d'avoir des organes aussi grands que ceux du père, et, à la suite des idées agressives, cette idée même de rivalité anatomique est punie par le sur-moi. L'enfant doit croire qu'il restera toujours inférieur, il doit vivre dans

le sentiment de son impuissance. Plus tard, la rivalité lui sera interdite sur toute la ligne, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine sexuel. Il devra céder le pas à tous ceux qu'il rencontre. Il sera voué à n'occuper que les derniers rangs de sa classe et à n'accepter plus tard que des fonctions inférieures.

Des destinées aussi tragiques ne s'acceptent pas sans révolte intérieure. On trouve, chez ces gens que la vie repousse toujours au troisième rang, des besoins de compensation qui généralement les rendent moins sympathiques encore. Ils montrent une assurance souvent arrogante. Ils veulent se mêler à toutes les conversations, donnant leur avis sur un ton important qui contraste tristement avec leur incompétence dans ce domaine. Ce sont des gens susceptibles, irritables, personnels, dont le commerce est fort désagréable. Leur attitude reste toute égocentrique, toute narcissique, comme nous disons en psychanalyse.

Freud, en effet, a décrit, dans le développement psycho-sexuel de l'enfant, une phrase narcissique dans laquelle le garçon ou la fillette sont avant tout intéressés par leur propre corps, par les transformations physiologiques et anatomiques qui s'opèrent en eux. A cet âge, ils ramènent tout à eux. L'éveil sexuel leur donne plus tard la curiosité du corps et de l'esprit du partenaire. En même temps que naît cet intérêt pour autrui, s'acquiert la faculté de devenir objectif, de ne pas juger de son point de vue seulement, mais aussi du point de vue d'un autre. Si à cet âge l'enfant a été trop blessé dans son amour-propre, il ne fait pas cette évolution vers l'objectivité. Il reste enfermé dans son amour-propre et ne dépasse pas, au point de vue psychique du moins, la phase narcissique.

Nous avons jeté un rapide coup d'œil sur les données les plus importantes de la psychanalyse. Demain, nous examinerons plus en détail les répercussions des conflits psychiques sur le mouvement de l'intelligence.

COURTES COMMUNICATIONS

Sur un cas de guérison rapide

Par E. Sokolnicka

Une jeune femme de 25 ans, jeune mariée, s'est présentée chez moi souffrant d'angoisses, d'insomnie, d'apathie et de malaises physiques. Les médecins sont arrivés à la conclusion que ceux-ci, accompagnés de température dépassant 38, étaient dus à une appendicite. L'opération a été décidée. Cependant, la jeune femme tenait à essayer d'abord un traitement psychanalytique.

L'opération de l'appendice n'a pas eu lieu, car le professeur agrégé chez qui je l'avais dirigée s'y était absolument opposé.

Son mari provenant de Tunisie, le jeune couple remettait toujours son voyage, la jeune mariée ne pouvant pas se décider à quitter ses parents.

Je l'ai vue dix-sept fois. Ce qui m'avait surtout frappée dans ce cas, c'est la fertilité de chaque séance. Chaque explication que je lui donnais apportait des fruits. La courte analyse a formé un cycle des réactions typiques dans chaque analyse, mais en raccourci. La malade a compris le complexe d'Œdipe, les remords d'abandonner le père qu'elle aidait activement dans sa profession, les remords vis-à-vis de la mère à qui elle a enlevé en grande partie l'affection, etc. La maladie s'est déclanchée à la suite d'un accident d'auto qui a coûté la vie à une autre jeune mariée habitant le même hôtel que notre malade, au cours de son voyage de noce.

Depuis huit mois, la guérison dure, les nouvelles que j'ai reçues d'elle et par l'intermédiaire de ses parents, ne laissent rien à désirer.

Je me demande si le fait seul que la malade s'est adressée à moi deux mois après l'éclosion de la névrose peut expliquer la guérison rapide. Je ne le crois pas.

Sur deux cas de traitement psychanalytique suivi de guérisons rapides

(IMPUISSANCE GÉNITALE ET NÉVROSE OBSESSIONNELLE)

Par S. NACHT

Nous avons tous l'attention tendue et à la recherche de toute modification appelée à perfectionner notre technique analytique, si déficiente encore par certains points.

Ce sont surtout les cas ayant posé des problèmes difficiles qui, en nous enrichissant d'expériences précieuses, peuvent nous aider dans cette voie. Cela va de soi, bien entendu.

Mais peut-être y a-t-il aussi intérêt à vous soumettre des malades guéris vite — trop vite — en comparaison avec ce que l'expérience courante nous enseigne. L'histoire de ces traitements dont le succès rapide nous étonne à juste titre peut-être pourrait-elle nous aider à comprendre davantage les cas difficiles, par les réflexions qu'elle pourrait provoquer. Voici un premier cas :

Le malade est un jeune homme de 27 ans. Il nous est adressé parce que, malgré toutes les tentatives thérapeutiques faites au cours des dernières années, il RESTE IMPUISSANT.

Nous insistons sur ce point — à savoir que plusieurs thérapeutiques avaient échoué avant qu'il nous fût confié.

Il avait été traité par des moyens physiques (électricité), *bio-chimiques*

Il avait été traité par des moyens divers : physiothérapie, opothérapie, psychothérapie, etc.

Ce jeune malade était un garçon bien bâti, intelligent, cultivé, qui exerçait une profession libérale. Il l'exerçait mal, d'ailleurs, il était mécontent de ce qu'il faisait, car il se rendait compte qu'il pourrait faire beaucoup mieux s'il pouvait utiliser librement toutes ses possibilités. Il avait d'ailleurs en général l'impression d'être toujours en dessous de ses moyens, il a tout pour être heureux, disait-il, mais il est malheureux. Par moments, il souffrait d'être obsédé par des images à caractère sadique (il voit des femmes nues que l'on flagelle ou qu'il flagelle ou qui le flagellent).

Ces images le faisaient souffrir malgré l'excitation sexuelle qu'elles provoquaient car c'est de cette seule manière qu'il pouvait avoir une érection.

C'est sur ce symptôme que la cure psychothérapique à laquelle il s'était soumis l'année avant de venir nous trouver avait eu un effet heureux, mais qui n'a pas persisté longtemps. Enfin, pour en venir au symptôme principal, il était impuissant. Ce jeune homme de 27 ans n'avait jamais pu avoir une érection en présence d'une femme et malgré de multiples et diverses expériences.

Il avait eu plusieurs liaisons, une d'elles avait duré près de deux ans. Pendant deux ans, il avait eu une maîtresse, si ce terme peut être employé dans ce cas, qui lui avait même coûté toute une fortune.

Comme cela arrive dans ces cas, s'il ne pouvait jamais avoir d'érection en présence d'une femme, il pouvait en avoir étant seul. Il se masturbait assez souvent et les rêves érotiques suivis de pollutions n'étaient pas rares.

Dans la majorité des cas, d'ailleurs, l'érection était provoquée par les images des flagellations.

Il a perdu son père lorsqu'il était âgé de cinq ans. Il croit se rappeler que la mort du père a été un gros chagrin ; il ne voulait pas se faire à cette idée, il recommandait à sa gouvernante de laisser la porte ouverte pour que son père pût revenir. Il a gardé un souvenir très beau de son père qui était d'ailleurs, paraît-il, un être exceptionnellement supérieur et attachant.

Et maintenant, voyons comment s'est déroulée l'analyse de ce malade. Dès le début, nous fûmes frappé de l'absence remarquable de résistances. Cette attitude devait se maintenir durant tout le traitement. Nous pouvons même dire que c'est un des rares malades qui nous a donné réellement l'impression de laisser ses associations s'enchaîner librement, de laisser son inconscient parler.

Dans les toutes premières séances, il nous apporta deux rêves qui nous parurent exprimer ce qui pourrait être considéré comme le pivot de sa névrose. Dans ses rêves, il se reprochait la mort de son père et exprimait la crainte de la castration.

Voici le premier rêve : Il est dans un dîner, il raconte aux convives combien les gens s'étonnent qu'il puisse être gai (ou jouer au tennis) quand il y a un mort dans la maison. Ce mort, c'est son oncle paternel.

L'interprétation de ce rêve est si facile qu'il n'y a pas lieu d'insister.

Le deuxième rêve est encore plus précis et plus complet. Il est dans une maison, il voit arriver une escouade de soldats en costumes Louis XIV ; à la tête de l'escouade se trouve quelqu'un ayant la tête de Louvois (il fait la remarque que c'est tout à fait la tête de sa grand'mère paternelle). Il a l'impression qu'on va le saisir, on le prend pour l'auteur ou le complice d'un crime commis sur les lieux. Il y a du sang partout.

Il sent comme un déclic à la jambe.

Dans ce rêve, le malade non seulement s'accuse du *meurtre commis*, mais il va plus loin, il exprime aussi la crainte de la punition, *la castration* (le déclic qu'il sent à sa jambe).

Nous donnâmes ces interprétations au malade, mais seulement après avoir attendu quelques séances par crainte de nous attaquer trop rapidement et sans ménagement au lourd sentiment de culpabilité qui pesait de façon évidente sur la vie de ce garçon. Cependant ces explications furent facilement acceptées par le malade avec toutefois une attitude qui voulait dire « sous bénéfice d'inventaire ! ». Mais rapidement et dans plusieurs séances successives, il se passa quelque chose de tout à fait démonstra-

tif. En laissant ses idées l'entraîner librement, il lui arrivait brusquement de voir surgir l'image de ses parents en tête-à-tête d'abord, puis comme s'ils allaient s'embrasser. Immanquablement à ce moment précis, il avait une sensation pénible de vertige, de vide dans la tête et l'image de ses parents s'éloignait, devenait de plus en plus lointaine et petite !

Voilà les matériaux essentiels de cette analyse, leur interprétation me paraît si facile que je ne puis même me permettre d'insister ici. Le reste des séances ne fut qu'une recherche de confirmation des interprétations avancées et un souci de « revenir à la charge ».

Le résultat fut qu'au bout de SIX semaines, ce garçon était transformé. Il avait l'impression de revivre, d'être débarrassé d'un poids.

Son activité s'en ressentit, il fut plus sûr et plus confiant en lui-même, plus viril.

Tout cela le rendait bien entendu gai et plein d'espoir.

Les gens, autour de lui, s'en apercevaient. A la sortie d'une soirée, sa sœur lui dit : « Mais qu'est-ce qu'on t'a fait ? Tu fais tourner la tête maintenant à toutes les jeunes filles ! »

Il ne parlait plus de ses images de flagellation.

Puis, deux mois après le début de l'analyse, il s'en fut trouver une femme dans une maison close. Il réussit le coït. Il en était sûr d'avance, dit-il, qu'il le réussirait, mais n'a trouvé qu'une satisfaction médiocre de l'acte sexuel en lui-même. Toute la satisfaction fut théorique en quelque sorte. Il fut très heureux, car pour la première fois, il réussissait un coït, et cela fut pour lui la preuve de la guérison.

Il renouvela la même expérience à plusieurs reprises et dans des meilleures conditions.

Voici maintenant le deuxième cas (*suivi avec le Dr Mâle*).

Il s'agit d'une jeune fille de 17 ans qui souffrait depuis TROIS ANS environ D'OBSESSIONS MULTIPLES. La principale, l' « idée principale », comme elle disait, était une impression pénible d'avoir perdu une *grande lèvre*. A côté, prenaient place d'autres obsessions ayant un caractère plus fugace : elle *n'était plus vierge*, ou bien *elle avait avalé un os*.

Toutes ces obsessions la faisaient souffrir et surtout l'empêchaient de travailler ; elles l'avaient obligée de quitter les cours du lycée depuis plus d'un an.

Aucun antécédent direct ou indirect intéressant à signaler.

Lorsqu'elle consulta — après d'autres médecins — mon ami Mâle, elle présentait aussi un embonpoint tel que l'on pouvait parler d'obésité. En outre, elle n'avait plus ses règles depuis quelque temps. Le traitement opothérapique conseillé par Mâle fit revenir les règles et amena la taille à des proportions presque normales.

Par contre, la psychothérapie qu'il tenta pendant plusieurs mois ne donna aucun résultat quant aux obsessions.

C'est dans ces conditions qu'il me l'adressa.

Dès ma première conversation avec la malade, j'appris deux faits importants : à savoir qu'elle tomba malade pendant que *sa mère était*

enceinte et immédiatement après qu'elle-même avait été *reçue* à un examen.

Il était évident pour moi que ses obsessions lui servaient de moyen de punition et qu'en se punissant elle punissait ses parents.

Mais dès que je commençai les séances d'analyse, je ne pus plus tirer un seul mot de la malade pendant une dizaine de jours.

Après quelques essais d'encouragement qui n'eurent aucun succès — je fis comme elle — je me tus pendant plusieurs séances.

Puis, un jour, je me servis de ce qu'elle m'avait dit le premier jour et lui expliquai qu'à première vue il me semblait que tout cela n'avait d'autre but que de punir les siens en se punissant. Comme preuve, je lui fis remarquer qu'elle ne faisait rien de ce que je lui demandais afin d'essayer de guérir, malgré qu'elle savait quel sacrifice énorme faisait son père en la faisant soigner par une méthode coûteuse — étant donné sa situation tout à fait modeste.

Cela me réussit, car elle se mit par la suite à travailler. Je passe sur les détails de l'analyse pour vous parler du point essentiel : *l'intense fixation à la mère avec haine à l'égard du père.* Jusqu'à l'âge de 5 ans, la malade avait eu entièrement pour elle seule la mère, son père étant au front. A son retour, elle eut l'impression d'un intrus, de quelqu'un qui lui prenait sa mère.

D'où une ancienne hostilité et haine. Peut-être fantaisies de castration à l'égard du père — puisque c'est par son sexe qu'il lui prenait sa mère. Cette agressivité, ce désir de castration entraîna un sentiment de culpabilité et une crainte de châtiment quelque peu analogue, « *être puni par où l'on a péché* ». Le tout était resté latent jusqu'au renouvellement du traumatisme : la grossesse de la mère.

Tout fut remis en question à cette occasion.

Cela paraît d'autant plus évident que bien avant qu'il fût question d'une grossesse, la malade avait dit qu'elle ne voulait pas d'une sœur ou d'un autre frère, et que si cela arrivait, elle la quitterait. (A noter que ces propos étaient tenus par une jeune fille de 14 ans !)

Malgré tout, il y eut une nouvelle grossesse.

A cette occasion, toute l'agressivité à l'égard du père rebondit et le désir de le châtrer. Mais il s'en suit un sentiment de culpabilité et un retournement contre elle-même de l'agressivité à l'égard du père, d'où « l'idée principale » *l'obsession qu'elle avait perdu (qu'on lui avait enlevé) quelque chose aux organes génitaux.*

Dans ce cas aussi, l'effet thérapeutique de ces explications fut immédiat : La malade commença par reprendre ses cours, put travailler. Les obsessions disparurent petit à petit.

Aujourd'hui, six mois passés depuis la fin de son traitement, elle est guérie de ses obsessions, travaille très bien, est contente, etc.

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 23 mai

Communications de Mme Sokolnicka et S. Nacht (publiées *in extenso* p. 440 et suiv.).

Dr Ch. Odier : a observé un cas analogue à celui de Mme Sokolnicka ; chaque interprétation portait, « chaque interprétation » pourrait être considérée (par l'inconscient de la malade) comme une permission (transfert très favorable).

Mme Sokolnicka : ne pense pas que tout puisse s'expliquer uniquement par le transfert. Elle se demande si une *structure* psychique spéciale de certains malades ne pourrait davantage expliquer ces cas.

Dr Laforgue : pense qu'il s'agit plutôt de cas dont l'évolution n'est pas fixée. C'est cette condition qui facilite certaines guérisons. Cela poserait l'indication des traitements psychanalytiques.

Dr Cénac : pense aussi qu'il s'agit surtout de moments plus opportuns que d'autres pour la guérison.

Dr Lœwenstein : croit que dans certains cas l'atmosphère créée entre le malade et l'analyste fait que des interventions « *portent* » de manière remarquable. Le ton, le moment de l'interprétation doivent contribuer de beaucoup aussi.

Peut-être que la *structure* de la névrose expliquerait certaines de ces guérisons.

Dr Borel : croit aussi que l'atmosphère affective de certaines séances est plus favorable à l'effet thérapeutique que d'autres. Quelquefois *il a provoqué* une certaine émotivité chez ses malades et cela lui a permis d'obtenir d'excellents résultats. Ce fut le cas d'un *impuissant* et d'un *dipsomane*.

S. Nacht.

BIBLIOGRAPHIE

C.-G. Jung : *Essai de Psychologie analytique.* Traduit par Yves Le Lay. Préface d'Edmond Jaloux. Paris, Stock, 1931, 198 p.

La psychanalyse peut se féliciter d'avoir trouvé chez un romancier tel que M. Edmond Jaloux un homme aussi compréhensif de la psychologie de l'inconscient. En discutant avec lui de ces problèmes j'ai souvent admiré sa grande intuition, mais aujourd'hui nous tenons à lui exprimer notre gratitude de ce qu'il ait affirmé publiquement son opinion. Il ne faut pas nous leurrer. Les facteurs affectifs jouent un grand rôle dans le développement des sciences, car la foi ne reste pas étrangère aux vérités scientifiques, et nous savons que si Jaloux appuie certaines découvertes de toute son autorité, cette attitude aura plus de prix aux yeux de beaucoup de gens que la description minutieuse de bien des cas. Au reste, l'avis de Jaloux et des autres romanciers ne nous est point indifférent puisqu'il s'agit d'hommes qui, par profession, sont aussi des observateurs de l'âme.

Dans sa préface, Jaloux écrit (p. VI et VII) : « Il est incontestable qu'il est impossible, aujourd'hui, de se passer de quelques-unes des idées du Dr Freud ; le refoulement, la censure, l'ambivalence sont aujourd'hui des théories qui apportent une lumière évidente dans les problèmes qui demeuraient profondément obscurs... Mais enfin, à toute cette architecture du désir souterrain, il fallait un soubassement général, une explication qui fût valable dans bien des cas. M. Freud a attribué à la libido et à sa lutte contre l'individu, l'origine des troubles nerveux fonctionnels. On a beaucoup reproché au Dr Freud son pansexualisme ; c'est là un détail dans lequel il est inutile d'entrer. Si M. Freud en a exagéré les conséquences, c'est possible, il n'en est pas moins vrai que c'est sa théorie de la libido qui a ouvert quelques-uns des souterrains qui étaient fermés jusqu'à ce jour, je ne dis pas qu'il les ait ouverts tous. »

L'ouvrage du Dr Jung est une collection de conférences faites au cours de ces dernières années. Il s'ouvre par une étude sur *les problèmes psychiques des différents âges de l'homme.* Tout en n'étant pas d'accord avec l'ensemble des thèses de l'auteur, nous nous plaisons à reconnaître tout l'intérêt que suscite sa pensée, toujours si originale.

Jung montre d'abord notre résistance à devenir conscients des problèmes que la vie nous pose. « Dans la mesure où nous appartenons encore à la nature, écrit-il, nous sommes inconscients et vivons dans la sécurité de l'instinct sans problèmes. Tout ce qui, en nous, est encore nature, craint le problème ; car celui-ci signifie doute, et là où règne le doute, règne aussi l'incertitude et la possibilité de voies diverses. »

Ce refus d'accepter les responsabilités de l'adulte, Jung le précise encore dans deux passages que nous voudrions citer : « Le problème nous mène à une solitude où nous ne trouvons plus ni père, ni mère, dans un abandon où nous n'avons même plus la nature, où nous sommes réduits à la conscience de nous-mêmes. Nous ne pouvons faire autrement que de mettre des décisions et des solutions conscientes à la place du déroulement naturel des phénomènes. » Et plus loin : « On désire que la vie soit simple, sûre et sans encombre ; c'est pourquoi les problèmes sont tabou. On veut des certitudes et non des doutes ; on veut des résultats et non des expériences, sans s'apercevoir que les certitudes ne peuvent provenir que des doutes, et les résultats des expériences. Aussi la négation artificielle des problèmes ne crée-t-elle pas de convictions ; au contraire, il faut ensuite une conscience plus large et plus haute pour établir la sécurité et la clarté. »

Parcourant ensuite l'évolution psychique de l'enfant, Jung écrit : « Au stade infantile de la conscience, il n'existe pas encore de problèmes, car rien ne dépend du sujet, puisque l'enfant dépend encore entièrement de ses parents... La naissance psychique qui marque la séparation consciente des parents, ne se produit normalement qu'avec l'apparition de la sexualité, à l'époque de la puberté. »

Nous ne saurions souscrire entièrement à ce point de vue. Même pour l'enfant qui se développe normalement, ces problèmes surgissent : haines enfantines, conflits de jalousie, problèmes sexuels.

Jung continue son étude en caractérisant l'adolescence par un besoin d'élargissement de la vie, contre lequel se dresse toute la résistance des habitudes infantiles. Sa conception des différents âges reste, à notre avis, trop biologique. Il n'y donne pas une part assez large au facteur psychologique que joue le milieu social de la famille, et qui pourtant influence au premier chef les étapes du développement. La même remarque pourait être faite plus loin à propos du milieu conjugal. En effet, Jung soutient cette thèse que « les troubles névrotiques très fréquents de l'âge adulte se ressemblent en ce qu'ils veulent tous faire passer la psychologie de la phase de jeunesse au delà du seuil des quarante ans... ». « Il semble que l'homme ne puisse s'habituer aux pensées grises de la vieillesse prochaine et cherche à se cramponner en arrière parce que la perspective de l'avenir lui est insupportable. De même que l'homme infantile recule effrayé devant les inconnues du monde et de la vie, l'adulte recule aussi devant la deuxième moitié de l'existence, comme si des tâches inconnues et dangereuses l'y attendaient, comme s'il était menacé de sacrifices et de pertes qu'il ne pourrait pas supporter, ou comme si la vie passée lui était apparue jusque-là si belle et si précieuse qu'il ne puisse plus s'en passer. » Jung montre ensuite que ce n'est pas la peur de la mort, mais le travail de la raison qui produit ce conflit.

Nous ne saurions contester la nécessité de savoir vieillir, mais nous ne saurions admettre le seuil que Jung propose à notre vieillesse. Nous serions plus enclins à dire que l'homme peut et doit prolonger sa jeunesse. Pour Jung l'homme dépenserait une grande provision de substance

mâle jusqu'à quarante ans, il ne lui resterait ensuite qu'une petite quantité de substance femelle qui devrait alimenter le déclin de ses jours. L'inverse se produirait chez la femme. Il est certain que cette assertion recouvre une vérité biologique, mais pourquoi ne pourrions-nous pas la combattre et en reculer les effets par notre volonté ? Ne voyons-nous pas que la femme se virilise à un âge beaucoup plus jeune chez les peuples primitifs que chez les peuples civilisés. Pour pouvoir souscrire à l'aphorisme de Jung : « Pour le psychiâtre, le vieillard qui ne veut renoncer à la vie est aussi faible et maladif que le jeune incapable de s'élever », il faut donner au terme de vieillard son vrai sens.

L'étude suivante est consacrée au « problème psychique de l'homme moderne ». L'auteur pose d'abord la question sur le terrain psychologique, puis il se lance dans de nombreuses digressions philosophiques où nous ne le suivrons pas. Rappelons surtout la définition que Jung donne de l'homme moderne.

« Des hommes modernes, ou mieux, vivant dans le présent immédiat, il n'en est pas beaucoup, écrit-il, car leur existence exige la plus haute conscience de soi, une conscience extrêmement intensive et vaste, avec un minimum d'inconscience ; car celui-là seul est entièrement présent qui a une pleine conscience de son existence d'être humain... Celui qui arrive à cette conscience du présent est nécessairement solitaire. L'homme, dit moderne, est de tout temps solitaire, car chaque pas qu'il fait vers une conscience plus haute et plus large l'éloigne de la participation mystique primitive et purement animale avec le troupeau, l'arrache à l'immersion dans un inconscient commun. » Jung insiste ensuite sur le fait que vivre dans le présent ne signifie nullement renier tout simplement le passé. L'infidélité au passé doit être remplacée par une aptitude créatrice. Une des caractéristiques de l'homme moderne réside dans la fascination exercée par l'âme. Jung la considère d'une part comme un phénomène de décadence, si on la regarde avec pessimisme, mais aussi comme un germe prometteur si on l'envisage avec optimisme.

Le chapitre le plus important de ce livre est consacré au « conditionnement terrestre de l'âme », par quoi il faut entendre la structure de l'âme. On sait que Jung distingue la conscience, l'inconscient personnel et l'inconscient collectif. Cette notion étant propre à l'école de Jung, c'est sur elle surtout que nous insisterons. L'inconscient collectif serait composé d'un langage symbolique, commun à chaque homme bien qu'il ne soit pas appris. Voici un exemple de ce phénomène.

En 1906, Jung soigne un jeune schizophrène qui lui dit un jour : « Clignotez des yeux en regardant le soleil, alors vous verrez le phallus solaire. En agitant la tête de droite à gauche, vous faites mouvoir le phallus solaire et c'est ainsi que naît le vent ».

En 1910, Dietrich a rapporté le texte d'une liturgie du culte de Mithra. On y lit : « De la même façon deviendra visible aussi ce qu'on appelle le tuyau, origine du vent en activité. Car tu verras comme un tube descendre du disque solaire. Et vers les régions de l'ouest comme si c'était un vent infini de l'est... ».

Il est évident que le schizophrène examiné en 1906 ne pouvait avoir connaissance de ce manuscrit découvert en 1910. Pourtant les images sont exactement les mêmes.

Etudiant ensuite la répétition de certaines images dans diverses mythologies, Jung conclut (p. 83) : « L'inconscient, ennsemble de tous les archétypes, est le résidu de tout ce que l'homme a vécu depuis les plus lointains commencements, et non pas un résidu mort ; tel un champ de ruines abandonnées, mais un ensemble de systèmes vivants, de réactions et de dispositions qui déterminent la vie individuelle par des voies invisibles et pour cette raison, d'autant plus efficaces. Il ne s'agit pas seulement ici d'un gigantesque préjugé historique ; c'est en même temps la source de l'instinct dont les archétypes ne sont que les formes. »

Nous sommes prêts à reconnaître une part de vérité à la théorie des archétypes, mais nous croyons que Jung en fait un usage abusif lorsqu'il veut expliquer par elle certaines craintes infantiles qui, à notre avis, relèvent de conflits individuels. Voici, par ex. ce qu'il écrit (p. 88) : « Un enfant a peur de sa mère. Une fois que nous serons assurés qu'il n'en existe aucune cause rationnelle, mauvaise conscience de l'enfant ou brutalité, par ex., de la mère, ou quelque chose d'analogue, que rien n'est arrivé à l'enfant qui puisse expliquer cette peur, je proposerais de considérer alors la situation sous l'angle de l'archétype. D'ordinaire, les peurs de ce genre se produisent durant la nuit et apparaissent aussi assez souvent dans les rêves. L'enfant rêve que sa mère est une sorcière qui poursuit les petits enfants ».

Jung pense que les névroses infantiles sont surtout le produit des névroses de l'adulte. En ceci, il ne s'oppose nullement à Freud. Il écrit à ce sujet : « Peut-être la femme a-t-elle des fantaisies érotiques au sujet d'un autre homme que son mari. Or l'enfant est le signe visible de son lien matrimonial. Sa résistance à ce lien s'oriente inconsciemment contre l'enfant qu'il s'agit de nier. Cela correspondant sur le plan archaïque à l'infanticide. Ainsi la mère devient une méchante sorcière qui dévore les enfants ». Cette étude se termine par d'intéressantes remarques sur les Américains qui ont emprunté les manières nègres et l'âme des Indiens. Jung l'attribue au fait que les Américains ont pris ces peuples comme symboles de leurs tendances inférieures, mais de ce fait ils ont joué un grand rôle dans la formation de leur inconscient. C'est ainsi qu'il faudrait s'expliquer l'influence si forte de ces races, bien que le mélange des sangs ait été tout à fait minime.

Au chapitre suivant, Jung étudie « la psychologie analytique dans ses rapports avec l'œuvre poétique ».

« L'art, dit-il, est une activité psychologique ou une activité humaine, issue de motifs psychologiques et comme telle elle est et doit être un objet d'études pour la psychologie..., seule cette partie de l'art qui comprend les processus de formation artistique peut être l'objet d'études de ce genre, mais nullement celle qui est l'essence même de l'art. »

Jung distingue ensuite nettement la névrose de l'œuvre d'art. « Un médecin analyste, écrit-il, tout au plus, regardant les choses à travers les

lunettes de son préjugé professionnel, pourrait faire de la névrose une œuvre d'art ; mais le profane intelligent n'aura jamais l'idée de confondre un phénomène morbide avec l'art, bien qu'il ne puisse nier que, souvent, l'œuvre artistique soit conditionnée par des phénomènes psychologiques analogues à ceux qui conditionnent la névrose. » Jung ajoute encore : « Que tel poète ait été influencé davantage par ses relations avec son père, tel autre, par son attachement à sa mère, que ce troisième manifeste d'incontestables traces de refoulement sexuel, ce sont là des remarques que l'on peut faire au sujet de tous les névrosés et même de tous les êtres normaux. Cela ne nous apprend donc rien de spécifique qui nous permette de juger l'œuvre d'art. »

Nous sommes d'accord avec Jung lorsqu'il nous invite à ne pas confondre le conditionnement d'une œuvre artistique et le talent exprimé dans sa réalisation. Il importe cependant de remarquer que certaines œuvres ne font preuve d'aucun talent et se réduisent à l'expression brute d'un conflit inconscient. Elles sont plus intéressantes pour le psychologue que pour l'artiste. D'autre part, le chef-d'œuvre émeut non seulement par sa forme, mais aussi par son fond. Celui-là est souvent emprunté à notre inconscient collectif et sur ce point l'étude artistique rejoint tout de même l'étude psychologique. Il est certain que chez tout homme on trouve du matériel refoulé, même chez celui qui n'est pas artiste, et c'est justement la raison pour laquelle l'œuvre artistique inspirée par des motifs inconscients émeut un grand nombre de personnes. Jung écrit (p. 124) : « Par son dogmatisme rigoureux, Freud a tout fait pour que ces deux choses (critique artistique et psychanalyse), très différentes au fond, fussent considérées par le public comme identiques ». Cette remarque est inexacte et doit être corrigée par ce que nous venons d'écrire plus haut.

Dans ce même article, Jung donne à plusieurs reprises son avis sur différents points du freudisme. Il y glisse beaucoup d'inexactitudes que nous ne pouvons pas relever toutes. Citons un seul exemple (p. 125), Jung écrit : « Il n'est pas exact que les névroses reposent uniquement sur le refoulement sexuel ». Certainement, ce n'est pas exact. Freud ne le prétend pas non plus.

Outre le fait qu'il a toujours admis que le facteur constitutionnel jouait un certain rôle, il attribue une grande importance à la constitution du surmoi ou au refoulement des instincts agressifs.

Mais revenons au sujet de ce chapitre. Jung distingue justement deux catégories d'artistes. Ceux qui dirigent leur intention artistique et ceux qui sont possédés par un sujet qui s'impose à eux à la façon d'une personne étrangère qui pénétrerait en eux. Tous tirent leurs inspirations de l'inconscient, mais les premiers s'identifiant au processus créateur se soumettent de suite à l'impératif inconscient, les autres se laissent surprendre par cet impératif. Certains auteurs peuvent appartenir alternativement à ces deux types.

Le processus de la création artistique est plus difficile à déterminer. Jung reconnaît qu'on peut émettre quelques suggestions à ce sujet. Pour

lui, il s'agit d'un complex autonome qui prend racine dans l'inconscient collectif, se développe à l'insu de la conscience et s'impose brusquement comme une vérité neuve à l'individu. Cette réalisation d'un idéal nouveau déclenche une force dynamique qui peut se traduire par la réalisation d'une œuvre artistique.

Au chapitre suivant, Jung aborde le problème si délicat du mariage en tant que relation psychologique. Il n'envisage du reste que ce côté de la question. La plupart des mariages comportent une grande part d'inconscience. Ils sont dus à un attrait instinctif. Ce n'est que plus tard, lorsque l'homme arive à sa pleine maturité et à sa pleine conscience, que les désaccords apparaissent. Ils sont dus le plus souvent au fait que l'un des conjoints a une complexité psychologique beaucoup plus grande que l'autre. Il projette alors les multiples facettes de sa personnalité sur le partenaire, et ne trouvant pas de réponse aux diversités de sa sensibilité accuse le conjoint d'être l'auteur de son impuissance. Cette étude intéressante sur bien des points est loin de rendre compte des cas si nombreux de désaccords psychologiques entre conjoints.

La dernière étude de Jung est consacrée à la femme moderne en Europe. Après avoir rappelé la difficulté qu'il y a pour un homme à pénétrer la psychologie de la femme, Jung montre que la femme moderne est une minorité. La paysanne, vivant dans une région éloignée mène une existénce complètement exempte des problèmes actuels.

Il n'est guère possible d'étudier la femme d'aujourd'hui en dehors de certains problèmes contemporains. L'Europe, probablement en déclin, se trouve prise entre le matérialisme américain et l'idéalisme asiatique. Le sort de la femme est lié à toute cette évolution. Partiellement émancipée, elle a acquis des traits de caractères masculins qui ont rendu son psychisme plus complexe et ont amené l'homme à porter plus d'attention à la psychologie. Tandis que le sexe faible commence de s'intéresser à l'objectif, le sexe fort est contraint de s'apprivoiser aux subtilités du domaine subjectif. Ceci est un des éléments de la crise du mariage. Il s'y ajoute encore le fait que des millions de femmes ne voulant vivre ni de prostitution, ni de la vie des couvents, cherchent un mari.

Dans le paragraphe suivant, Jung nous semble préciser fort bien les nécessités du mariage contemporain (p. 186) : « Il est nécessaire que l'homme s'aventure sur ce terrain (psychologique), s'il veut apporter à la femme une certaine compréhension. De même que les circonstances l'obligèrent, elle, à s'attribuer une part de virilité, pour ne pas rester engoncée dans une féminité surannée et tout instinctive, étrangère au monde de l'homme, où elle se sent perdue, sorte de poupon intellectuel, de même l'homme se verra contraint de développer en lui une part de féminité, c'est-à-dire de se placer au point de vue psychologique et érotique, s'il ne veut point courir sans espoir, comme un collégien rempli d'admiration vers la femme qui le devance, au risque d'être absorbé par elle. »

Cette évolution n'est cependant pas sans dangers. L'homme a par ailleurs peine à accepter la virilité de la femme et la femme la féminité de

l'homme. C'est là qu'est l'impasse du mariage contemporain, impasse qui suggère à Jung cette remarque courageuse et pessimiste à la fois : « Que l'on examine à la loupe de la critique un mariage quelconque. Si la mesure de misères et de difficultés extérieures n'est pas remplie au point d'empêcher et d'éteindre toute psychologie, on pourra y découvrir les symptômes d'un relâchement plus ou moins secret, et voir qu'il y a là des problèmes du mariage depuis les humeurs insupportables jusqu'à la névrose et l'adultère. Malheureusement, comme toujours, ceux qui peuvent encore supporter de rester dans l'inconscience sont inimitables, ce qui veut dire que leur bon exemple n'est pas assez contagieux pour que des hommes plus conscients puissent redescendre au niveau de l'inconscience. »

L'étude de Jung est fort intéressante. Il termine en montrant que c'est avant tout la femme qui a de la peine à rester fidèle à l'institution du mariage ; l'homme plus rationaliste s'y soumet plus volontiers. Cela est vrai dans bien des cas, mais le jugement de Jung nous paraît trop absolu. Ce n'est pas parce que l'homme parvient à tromper sa femme en dépensant sa libido dans son travail qu'il doit être regardé comme un protecteur du foyer conjugal.

R. DE SAUSSURE.

F. ALEXANDER : *The Medical Value of Psychoanalysis*. Norton et Cie, New-York, 1932, 247 p.

La Psychanalyse est née de préoccupations médicales, mais son champ s'étend bien au delà des problèmes thérapeutiques. Elle a opéré une révolution considérable dans les esprits en détrônant la toute puissance de la pensée logique. La pensée n'est qu'un des moyens d'adaptation de l'individu au monde extérieur.

La Psa est une science qui s'exprime avant tout en termes dynamiques. Elle étudie les manifestations inadaptées de la petite enfance et suit leur évolution jusqu'aux processus compliqués du moi adapté. Les formes pathologiques de la pensée ne sont que des arrêts de développement.

Les idées de Freud se sont heurtées, en premier lieu, contre une résistance émotionnelle. On avait peine à accepter l'idée d'une sexualité infantile ou la généralité du complexe d'Œdipe. Aujourd'hui, la résistance a pris une forme plus intellectuelle ; les protestations portent sur le fait que la psychanalyse est avant tout une méthode d'observation et non une méthode expérimentale. Ce caractère est dû au sujet étudié.

En psychanalyse, l'identification et le bon sens jouent un grand rôle, mais il est évident qu'ils ne représentent pas à proprement parler une méthode scientifique. Cependant, si l'on est conscient des erreurs qui peuvent s'introduire dans l'application de ces procédés, on peut y parer et parvenir à une bonne connaissance des faits. Les sources d'erreurs sont : 1) que le malade tend à se montrer sous un jour favorable ; 2) qu'il ignore certains motifs qui animent sa conduite parce que ceux-ci sont refoulés ; 3) que le médecin ne puisse découvrir certaines intentions

parce que lui-même se défend contre des intentions analogues ; 4) que l'identification ne puisse pas avoir lieu parce qu'il y a une différence trop considérable entre l'analyste et l'analysé.

Les associations libres, qui comportent beaucoup de facteurs inconscients, permettent de parer à la première source d'erreurs. L'analyse même élimine au fur et à mesure le second inconvénient signalé. Le troisième facteur d'erreurs doit être corrigé par l'analyse de l'analyste, et enfin la durée du traitement peut vaincre la quatrième difficulté.

Avec beaucoup de clarté et une réelle valeur pédagogique, Alexander expose le principe des associations libres, la théorie du refoulement, le développement de la sexualité infantile à la sexualité adulte. Toutes ces choses sont si connues que nous n'y insistons pas. On trouvera de même un exposé remarquable du moi, du soi et du sur-moi. De cette conception psychodynamique découle plus clairement le mécanisme du refoulement. Une tendance du soi entre en conflits avec le code du sur-moi. Le moi, au lieu d'en prendre conscience, la refoule par peur. Cette crainte éprouvée par le moi devant le sur-moi est le signal qui déclanche la répression. Cette intimidation provoquée par le sur-moi est la continuation, transposée dans le monde intérieur, de la contrainte que les parents ont exercée sur l'enfant au cours de la période d'éducation.

Après avoir montré par quels mécanismes se forment les symptômes psychopathiques, Alexander étudie les processus curatifs de l'analyse. Entrent en jeu : un facteur intellectuel de compréhension et un facteur émotif. Ce dernier est dû à ce que l'analyste ne juge pas son malade. Celui-ci peut avouer un matériel condamné par le sur-moi sans se heurter à une critique dans le monde extérieur. Il en résulte une libération. Le malade, cependant, se comporte envers l'analyste comme envers son sur-moi. Il en résulte une névrose de transfert. Celle-ci est plus facile à guérir que la névrose simple parce qu'elle est plus transparente et que l'analyste peut aider le malade à l'intellectualiser en lui apportant un langage capable de traduire son état émotif.

Dans un chapitre suivant, Alexander expose quelques considérations critiques au sujet de l'application de l'analyse aux psychoses. Il montre que lorsque le moi est trop faible, l'analyse ne peut réussir. A ce propos, il rappelle comment Anna Freud, chez les enfants, a paré à cet inconvénient, en commençant ses cures par une éducation du moi.

Récemment, différents auteurs américains ont proposé des modifications techniques de ce genre pour les cas de schizophrénie. Le grand danger à éviter, est de déclancher par l'analyse un épisode hallucinatoire chez des malades dont l'aliénation reste latente.

Dans ce domaine, nos connaissances restent vagues, mais ce que l'on peut dire de positif, c'est que bien des cas de psychose ont été améliorés par l'analyse. Rien n'empêche donc de penser qu'un jour nous trouverons une technique psychothérapique adéquate au traitement de ces malades. Le schizophrène repousse une partie de la réalité. Il ne fait pas une discrimination exacte entre le moi et le non moi et par là il se rapproche des premiers stades de la pensée infantile. Il est logique, par conséquent,

d'essayer avant tout de produire chez lui un fort transfert positif et de renforcer par là son moi.

Au chapitre suivant, Alexander étudie les rapports de la psa et de la médecine générale. Il s'étonne de la résistance de certains médecins à vouloir admettre une action de la pensée sur le corps. L'expression des émotions, les expériences de Pawlow, etc., sont des faits bien établis. Au reste, la médecine contemporaine tend à admettre des facteurs psychiques dans l'étiologie des maladies organiques. Elle le fait en formulant de façon trop vague les rapports du physique et du moral. La théorie des zones érogènes prégénitales nous permet de préciser les mécanismes de certains troubles digestifs ou de constipations opiniâtres.

La médecine ancienne connaissait bien les facteurs psychiques dans la tuberculose. La découverte du B. K. devait ramener toutes les théories étiologiques sur le terrain organique. La psychanalyse a remis en évidence l'importance de l'attitude psychique dans le développement de la tuberculose.

La psychanalyse nous apporte sur la structure de la personnalité une lumière nouvelle et précieuse. Cette organisation de notre psychisme a une importance considérable pour l'intelligence des symptômes.

De même que la médecine s'appuie sur la physiologie ou la biologie, elle doit aussi s'appuyer sur la psychanalyse qui permet une connaissance plus approfondie de la personnalité humaine.

Alexander fait un appel pour réclamer que la psychanalyse soit de plus en plus enseignée dans nos universités.

R. DE SAUSSURE.

W. DEONNA : *De la planète Mars en Terre Sainte*. Paris, Boccard, 1932, 403 p.

On se souvient qu'en 1900, Théodore Flournoy avait consacré à l'étude du médium Hélène Smith un volume intitulé : « Des Indes à la Planète Mars » (Paris, Alcan). Mlle Smith est morte en 1927, et M. Déonna, professeur d'archéologie à l'université de Genève, a rassemblé dans un gros volume les écrits et les peintures laissés par le médium. Ces documents s'étendent sur la période de 1900 à 1927. Ils sont accompagnés d'un commentaire qui les envisage successivement du point de vue psychologique et du point de vue artistique. La vaste érudition de M. Déonna donne à cet ouvrage un intérêt tout particulier.

Reprenant l'idée maîtresse de M. Flournoy, Déonna voit dans les incarnations successives d'Hélène Smith une tentative d'échapper au réel et de compenser la médiocrité de la vie quotidienne par un rêve qui lui assure la protection d'un Cagliostro, ou l'intimité mystique du Christ.

En plus, l'auteur a cherché à tirer parti des données de la psychanalyse. Publiant un certain nombre de rêves et de visions du médium, il essaie d'en éclairer le symbolisme. On peut cependant regretter que Déonna se soit borné à cette seule utilisation des doctrines de Freud et

qu'il n'ait pas essayé d'éclairer l'ensemble de la personnalité d'Hélène Smith à la lumière de la psychanalyse. La science de demain regrettera toujours de posséder si peu de renseignements anamnestiques au sujet d'un cas si riche en productions inconscientes.

Des documents que nous possédons, nous pouvons tirer une première conclusion, c'est la fixation profonde d'Hélène à son père. Les sentiments que plus tard elle a manifestés à l'égard de Flournoy, de son ami italien ou l'amour qu'elle vouait à Cagliostro et au Christ, ne sont que des transferts très apparents de cette fixation infantile.

Le sentiment qu'elle appartenait à une famille plus noble que la sienne (voir, par exemple, son identification avec Marie-Antoinette), l'obsession qu'elle allait être enlevée dans un magnifique carrosse, ne sont pas seulement dus au désir de compenser les conditions réelles de son existence, mais cachent les deux étapes affectives qu'Hélène a eues à l'égard de son père. Première fixation infantile où le père est idéalisé, puis critiqué, découverte que son père est un homme rude et autoritaire, besoin de fuir dans le rêve et de reconstruire un père idéal. Lorsque son père meurt, elle l'idéalise de nouveau et l'identifie au Christ, qui incarne en même temps tous les substituts paternels auxquels elle est restée fixée. Avec lui seulement elle peut avoir une union mystique. Elle se sent enlacée et embrassée par le divin maître.

Hélène Smith s'est toujours refusée au mariage. Il est possible que chez elle le sur-moi maternel ait joué un rôle très important, d'autant qu'étant encore enfant, elle a failli perdre sa mère. Déonna rapporte aussi qu'Hélène Smith, quoique protestante, avait une vive sympathie pour le culte de la vierge.

Hélas ! les données anamnestiques nous manquent pour pousser plus avant l'interprétation psychanalytique.

Hélène Smith appartient au nombre des médiums dessinateurs. Cependant, elle n'exécutait pas ses productions artistiques en état de somnambulisme complet, mais dans un état demi-automatique. A l'état de veille, Hélène n'avait aucun talent artistique, elle ne parvenait même pas à recopier de façon convenable ce qu'elle avait exécuté en état de transe.

L'état médianimique agit ici de la même manière qu'un toxique et peut renforcer les possibilités artistiques du sujet.

Les peintures d'Hélène sont la transcription de certaines visions. Elle était avertie par une voix intérieure, souvent plusieurs mois à l'avance, qu'elle allait peindre tel ou tel sujet. Dans l'exécution, ce sont souvent les détails d'un tableau qui apparaissent les premiers et Hélène n'a pas encore la vision du tout. Déonna reproduit diverses étapes de certains tableaux qui permettent de se rendre compte de la manière dont Hélène procédait. Grâce aux écrits que Mlle Smith a laissés, il est facile de reconstituer le travail qui se faisait en elle et les visions successives qui la conduisaient à l'exécution d'un tableau.

Les peintures en question sont infantiles dans leur conception et dans leur technique. Elles font preuve d'une régression certaine ; elles sont

un retour à l'image primitive du père idéalisé. Elles s'imposent aussi à Hélène à la façon de ces complexes infantiles qui, chez d'autres malades, prennent la forme d'obsessions.

Cette explication psychologique ne saurait satisfaire notre médium. Elle a besoin de croire à l'origine surnaturelle de son œuvre. Elle ne veut pas être une malade, mais une inspirée. De même que les obsédés ont honte de leurs obsessions, Hélène a une pudeur très vive de ses peintures. Elle ne les montre pas à n'importe qui et elle refuse de les vendre ou de les exposer.

R. DE SAUSSURE.

Hans ZULLIGER : *La psychanalyse à l'école*. Traduction française : J. P., agrégé de l'Université. Ernest Flammarion, éditeur, 267 p.

Ce livre apporte une heureuse contribution de la psychanalyse aux problèmes pédagogiques. L'auteur, qui s'avère éducateur consciencieux et psychologue averti, ne craint pas de faire le procès des méthodes éducatives traditionnelles. Après s'être soumis lui-même à une analyse didactique, épreuve qu'il recommande d'ailleurs à tout pédagogue soucieux de mener à bien sa tâche, il rapporte une série de cas simples, judicieusement choisis et étudiés du point de vue analytique. Sans doute, M. Z. qui se sert de l'analyse comme moyen d'investigation, ne l'applique guère dans toutes ses rigueurs ; de même, il ne pousse pas son investigation aussi loin qu'elle pourrait l'être. Trop souvent, à notre gré, il fait appel à ses facultés d'intuition. Néanmoins, si les moyens techniques employés sont simplifiés pour des raisons pratiques, les résultats qu'il obtient témoignent de leur suffisance et de leur efficacité. Ceci montre que la psychanalyse constitue, entre les mains de l'éducateur, une arme précieuse lui permettant, avec un travail relativement facile, sinon de guérir une névrose infantile déclarée — et, d'après l'auteur, cette tâche est du ressort du médecin — du moins d'aplanir des conflits en état de formation, donc avant leur refoulement et leur transformation en phénomènes névrotiques. On se rend ainsi compte du rôle important qui échoit à l'éducateur dans la prophhylaxie des affections nerveuses, rôle capital quand on songe que l'éducateur a, en général, sur l'analyste l'avantage, grâce aux rapports qu'il entretient avec les parents de ses élèves, de redresser, par des interventions appropriées, les sources, conscientes ou inconscientes, des conflits de l'âme enfantine. L'ouvrage de M. Z. se recommande naturellement au Corps enseignant. Les éducateurs y puiseront maints renseignements utiles. Ils acquerront, en le lisant, la conviction que « l'autre attitude » qui, avec ses principes rigides, ses « systématisations superficielles », peut, à la rigueur, convenir à la masse d'enfants plus ou moins normaux, se montre impuissante, stérile, voire dangereuse quand il s'agit d'enfants prédisposés, que les moindres conflits conduiront à la névrose.

BÉNOZIGLIO.

R. et Y. ALLENDY : *Capitalisme et Sexualité.*

Cet ouvrage porte un sous-titre : Le conflit des instincts et les problèmes actuels, qui est non seulement plus complet que le titre, mais encore nous paraît plus exact.

Livre plein de science, de courage et même d'émotion. C'est un cri d'alarme : « La subordination actuelle de la vie affective à la vie économique constitue une régression ».

Après avoir signalé les difficultés que la civilisation actuelle oppose au développement normal de l'homme, les auteurs décrivent les instincts en cause. Rien de nouveau dans cette partie pour qui se tient tant soit peu au courant des travaux psychanalytiques. A noter cependant l'interprétation intéressante de l'instinct de la mort. « Chaque instinct ne se développe parfaitement, en son temps, que si les instincts qui le précèdent ont réalisé une maturation suffisante... Tout le monde ne franchit pas parfaitement l'étape du sevrage : parmi ceux qui l'ont franchie et qui, seuls, peuvent vraiment continuer la route, un certain nombre s'arrêtent à l'étape sociale et sombrent par exemple dans les mécanismes d'autopunition qui empoisonneront ou inhiberont leur évolution ultérieure. Seuls, les rares favorisés qui auront franchi l'étape sexuelle et reçu l'initiation du véritable sentiment d'amour pourront, dans la vieillesse, éclore l'instinct de la mort et maintenir leur élan vital jusqu'à ce suprême moment... L'instinct de la mort, en effet, en tant qu'aspiration à se fondre dans l'univers, n'est que l'élargissement ultime du don d'amour ; c'est à ce titre qu'il nous intéresse. » Comme c'était, d'ailleurs, au même titre que l'instinct sexuel intéresse à la fois les auteurs de ce livre et... l'évolution de l'humanité. L'épanouissement de l'instinct sexuel est dans l'amour, et l'amour est le don de soi.

Cette expression, le « don de soi », qui recouvre les « tendances oblatives » de la psychologie, montre à elle seule le chemin que l'individu doit parcourir pour parvenir à sa pleine stature. L'homme doit partir des tendances captatives et agressives pour s'élever péniblement jusqu'au rayonnement fécond d'une personnalité qui a pris conscience d'elle-même et se possède. Les conflits à vaincre sont innombrables. Il y en a deux sortes : d'ordre général et d'ordre individuel. Parmi les premiers, il faut mettre en première ligne la lutte entre l'instinct de possession et l'instinct sexuel. Et cette lutte prend des caractères différents suivant qu'il s'agit de l'homme ou de la femme.

Quant au développement individuel, l'homme n'en « réalise guère avec intensité que les premiers stades ». « La vie instinctive forme une gamme qui commence au pôle centripète de l'absorption alimentaire pour aboutir au pôle centrifuge de l'oblation amoureuse ou mystique. Le développement individuel parcourt cette gamme d'un bout à l'autre dans les circonstances les plus favorables ; en réalité, il est le plus souvent arrêté avant d'avoir atteint ses extrêmes possibilités. » Et c'est bien là, encore une fois, le tragique de la vie humaine : l'épanouissement total et unilatéral des tendances oblatives, pour « supérieur » qu'il soit, et excellent,

du point de vue théorique, n'en est pas moins anormal, « parce qu'en raison des mœurs ordinaires et du niveau moyen des instincts dans les collectivités humaines, un suprême désintéressement qui se détournerait des aspirations égoïstes, des armes de concurrence, des jouissances possessives, mettrait l'individu dans un tel état de vulnérabilité, en regard de l'agressivité ambiante, qu'il n'aurait presque plus de moyen d'existence. » Le niveau collectif, encore très inférieur, retient donc l'individu. D'où conflit d'adaptation... ou d'inadaptation. Et c'est la névrose. Mais encore, là, faut-il s'entendre. Qui est névrosé, au juste ? « Considéré du point de vue extérieur, l'individu moyen, *non névrosé*, reste d'un type assez bas. » Il s'est adapté... « Le névrosé, le fou, serait celui qui s'obstinerait à être plus scrupuleux dans sa concurrence que la loi ne l'y oblige, plus pacifique que l'armée ou la police ne lui en donnent l'exemple. »

C'est ici, on le devine, que se place la question de l'argent. Les auteurs entrent dans maints détails intéressants, donnant des exemples qui éclairent le problème de l'attitude des différents caractères à l'égard de l'argent — et c'est toujours ce même problème du développement des instincts et de l'adaptation au réel. — Mais l'intérêt du livre nous paraît plutôt résider dans les vues générales auxquelles, en vertu de ces examens de détail, les auteurs nous convient.

Ayant précisé le rôle à la fois individuel et social de l'argent, ils étudient le problème du mariage, celui de la prostitution, celui de l'amour. « L'institution du mariage se trouve au carrefour des instincts possessifs, sociaux et sexuels. » Après avoir constitué une possession, le mariage, tout au long de son évolution, devient une fonction sociale, mais les conditions économiques ont renversé les valeurs biologiques et contrarié l'instinct pour le plus grand malaise des individus. Le mariage bourgeois, malgré le christianisme, a maintenu des contraintes de caractère archaïque ; il a surtout maintenu une vie rédhibitoire : la main-mise des considérations financières sur les considérations affectives. Il a, de ce fait, gravement manqué à établir la réciprocité absolue des droits des deux sexes, seule garantie d'un épanouissement normal et fécond de l'instinct sexuel.

Le chapitre sur la prostitution a ceci d'original que, loin de justifier l'attente que le titre de l'ouvrage a fait naître chez le lecteur, les auteurs ne chargent pas le capitalisme de toute la responsabilité de l'existence de la prostitution. Celle-ci a des causes psychologiques profondes. Les causes économiques viennent s'y surajouter. « Elle constitue un fait humain universellement lié à la monogamie, une production naturelle des instincts dans certaines conditions ; il serait donc bon de quitter l'attitude hypocrite des sociétés qui la condamnent tout en l'*utilisant* largement. »

Quant au problème de la procréation et aux solutions futures, les auteurs nous entraînent sur le chemin de la socialisation, par quoi ils n'entendent pas, sans doute, l'étatisation, mais un régime qui sauvegarde la liberté des époux, l'éducation de l'enfant, qui soustrait le mariage aux considérations financières. Nous sommes forcément dans le domaine de

l'utopie, bien que les auteurs s'efforcent de nous montrer les tentatives soviétiques sous un jour plus sympathique que les journaux bourgeois. Retenons en tous cas leur conclusion : « Apprêtons-nous à restreindre nos prétentions possessives personnelles pour socialiser la fortune et le statut familial. Il semble évident que toute autre attitude tournerait le dos au sens même de la vie et comporterait un danger incalculable. »

C.-G. Jung : *Métamorphoses et symboles de la Libido.* Traduit de l'allemand par L. de Vos. Introduction de Yves Le Lay (1).

Voici enfin une traduction française des « Wandlungen der Libido » de C.-G. Jung. Traduction excellente, mais qui n'a pu cependant éviter au lecteur français les inconvénients d'une présentation bien un peu touffue ! C'est que cet ouvrage est un monde. On a peine à suivre l'auteur dans toutes ses digressions et à ne pas perdre de vue sa pensée directrice. On finit, certes, par se rendre compte que la valeur de cette œuvre réside précisément dans ses digressions, lesquelles sont des aperçus jetés dans le monde psychologique général au nom de tel ou tel aperçu jeté sur un cas particulier, ou des comparaisons entre le collectif et l'individuel destinées soit à montrer au chercheur de nouveaux problèmes, soit à suggérer les voies à suivre pour trouver la solution des problèmes encore en suspens. Quoi qu'il en soit, la lecture de cet ouvrage est capitale à qui désire préciser la position de C.-G. Jung par rapport à Freud, et désire par là même connaître les différentes orientations prises par la psychanalyse depuis ses débuts. Jung est le promoteur de la « psychologie analytique », laquelle, on le sait, se distingue de la psychanalyse freudienne par sa conception de la libido qu'elle « désexualise ».

Les « métamorphoses » représentent à la fois l'exploration d'un inconscient, l'étude d'un cas, et les commentaires, ou même les explications de ce cas. A propos de ce cas, c'est toute l'histoire psychologique de l'humanité qui est évoquée. « La seule véritable intention de cet ouvrage (écrivait Jung dans la préface de la deuxième édition allemande) est d'étudier, aussi profondément qu'il se peut, tous les facteurs de l'histoire intellectuelle qui concourent à la formation d'une fantaisie individuelle involontaire. A côté des sources manifestement personnelles, la fantaisie créatrice dispose également de l'esprit primitif, oublié et enfoui depuis longtemps, avec ses images étranges, exprimées dans les mythologies de tous les temps et de tous les peuples. L'ensemble de ces images forme l'inconscient collectif qui est donné *in potentia* à chacun de nous par hérédité. » C'est ainsi qu'à propos de quelques fantaisies — en forme de poèmes — d'une jeune Américaine, Miss Miller, publiées d'abord par Flournoy, Jung se livre à un examen prodigieusement étendu et fouillé des mythes de tous les peuples. Les relations qu'il établit entre ceux-ci et les fantaisies de Miss Miller lui sont fournies par les données de la psychanalyse. Il nous est évidemment impossible de rendre compte ici

(1) Editions Montaigne.

de cet immense effort, qui est à la fois de recherches, de compilation, de comparaison, de raisonnement et d'hypothèse. Nous croyons mieux faire en essayant d'une appréciation générale des idées de Jung, bien que cette appréciation ne nous soit pas facilitée ni par les procédés d'investigation de Jung ni par la présentation de son ouvrage.

Même un lecteur rompu à la méthode et au langage psychanalytiques sera surpris du rôle capital que jouent, dans les métamorphoses de la libido décélées par les comparaisons et analyses de Jung, le problème de l'inceste et le personnage de la mère.

Nous avons dit que Jung désexualise la libido : celui lui permet de conférer au phénomène de l'inceste une ampleur peut-être plus grande que celle qu'on attribue communément à ce terme, une portée à la fois plus générale et plus profonde. Pour Jung, l'inceste n'est pas seulement le désir sexuel dirigé sur la mère (dans le cas de l'inceste inclus dans le complexe d'Œdipe), c'est encore le désir inconscient du retour à la mère pour échapper aux duretés, puis aux responsabilités de la vie ; ce désir a ses époques : celle du sevrage, celle de l'entrée dans la vie publique (le jeune homme quitte sa famlile), celle de l'âge mûr, etc. On voit que la prohibition de l'inceste trouve là de nouvelles raisons ou de nouvelles explications. « Au matin de sa vie, l'homme s'arrache douloureusement au sein de la mère, au foyer, pour s'élever vers son apogée, luttant sans répit contre un cruel ennemi qui lui dispute le terrain pas à pas, tout en restant invisible car il le porte en lui-même ; contre cette tendance mortelle vers son propre abîme, ce désir maladif de se noyer dans sa propre source, d'être englouti par sa mère. Durant toute sa vie, il doit se défendre contre la mort et, s'il parvient à lui échapper, cette liberté n'est chaque fois qu'éphémère, car la nuit le guette partout et toujours. Cette mort n'est pas un ennemi extérieur, mais un pressant besoin de silence en soi, de profond repos dans le néant, de sommeil sans rêves dans le flux et le reflux de l'océan, du devenir et de la disparition. Même dans ses suprêmes élans vers l'harmonie et l'équilibre, vers les profondeurs de la contemplation philosophique et les vertigineux sommets de l'enthousiasme et de l'extase artistiques, c'est encore la mort qu'il cherche, l'immobilité, la satiété, le calme. Si, comme Peirithoos, il commet l'imprudence de prolonger son séjour en ce lieu de repos et de paix, la torpeur le saisit, le venin du serpent le paralyse pour toujours. Pour pouvoir vivre, pour atteindre son apogée, *il doit donc se jeter, le cœur léger, dans la mêlée de la vie, cesser de regarder en arrière ; il doit étouffer, sacrifier sa nostalgie de l'arrière, du passé. Arrivé au zénith, il doit même sacrifier son amour pour sa propre grandeur, car pour lui, nul répit* » (p. 337-8). Cette citation contient tout : la santé et la maladie, la défaite et la victoire, la science et la philosophie, la psychologie et la morale.

Elle contient aussi la religion. Car elle nous montre, implicitement, la place que Jung attribue au sacrifice. Que ce sacrifice ne soit pas toujours exactement celui, ou ceux, qu'impose une morale chrétienne cristallisée, peu importe : ici, psychologie et morale se rejoignent, et dans cette ren-

contre la religion à la fois trouve son compte et son explication. Jung, certes, fidèle à son maître Flournoy, ne touche pas au problème métaphysique, à la transcendance divine, mais, comme le dit Yves Le Lay dans son introduction, il reconnaît que Dieu « est une réalité psychologique profondément humaine... » « Le consensus omnium sur une réalité « supra-humaine » touche à l'espoir jamais disparu de ce monde meilleur, paradis ou âge d'or, auquel rêve l'humanité depuis toujours. Et tant que des hommes vivront, cette « fonction » enfantera de nouveaux bonheurs et de nouveaux espoirs qui porteront l'empreinte particulière à leur catégorie. Cette fonction de l'irrationnel est profonde en nous... nul ne saurait se soustraire à l'aspiration, que nous voudrions nommer « biologique », des êtres vers le bonheur. »

Malgré ses innombrables digressions, malgré le fouillis par moment inextricable de l'exposé des rites, mythes, textes que Jung, dans un travail de grande envergure, a si patiemment rassemblés, l'unité de cet ouvrage s'impose et il représente une contribution de premier ordre à la science psychologique, à l'étude comparée de la psychologie de l'individu et de celle des collectivités.

H. Bonifas.

Le Gérant: E. Corbière.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.